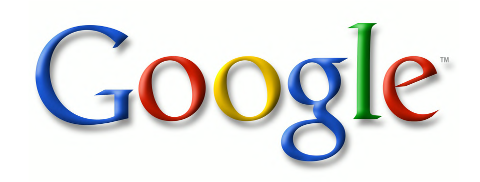
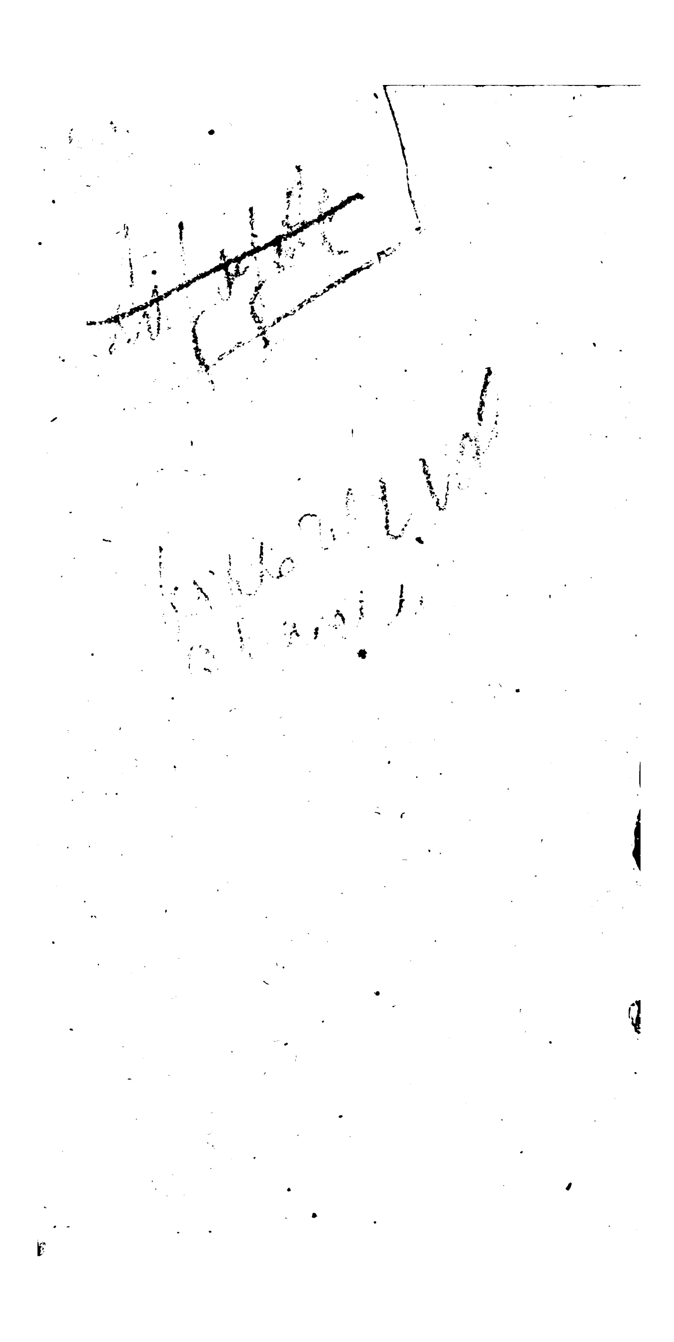
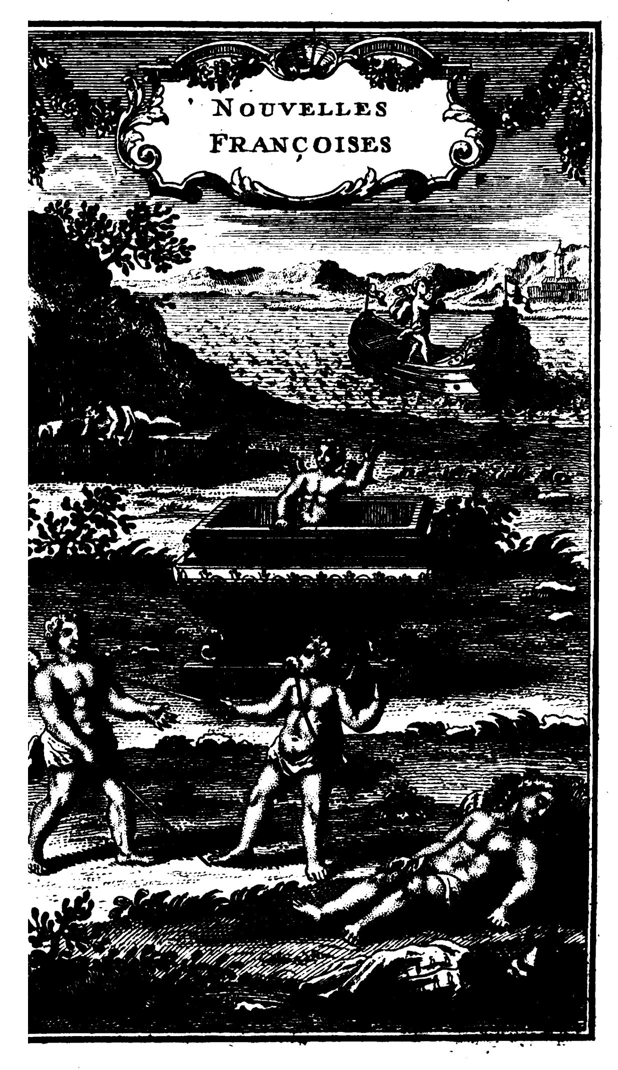







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA




NOUVELLES
FRANÇOISES

LES NOUVELLES FRANCOISES, OU LES DIVERTISSEMENS DE LA PRINCESSE AURELIE.

Par M. DE SEGRAIS.

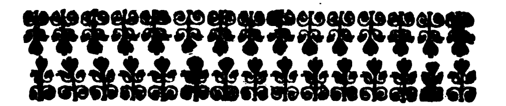
Ornés de figures en taille-douce.

Tome premier.

A PARIS,
GUILLAUME SAUGRAIN, Grand'Salle du Palais vis-à-vis la Grand'Chambre, à l'Ange Gardien.

M. DCC. XXII.

Approbation & Privilege du Roy.



AVIS DES LIBRAIRES AUX LECTEURS.

LEs Ouvrages de M. de Segrais ont été tellement eſtimés qu'ils ont fait en tout tems les délices de la Cour & de la Ville. La certitude dans laquelle nous ſommes qu'ils ont plû aux eſprits les plus délicats, nous engage à donner une nouvelle édition des Divertiſſemens de la Princeſſe Aure-

lie, *qui étoient devenus extrêmement rares & recherchés.* Nous nous flatons que les Amusemens de Mademoiselle de Montpensier fille de Gaston de France, & dans lesquels elle represente le principal personnage, seront reçus favorablement du public. Les six Histoires qu'ils contiennent sont très-interessantes, très-ingenieuses, parfaitement bien écrites, & il y a peu d'Ouvrages de ce genre qui puissent leur être égalés par la varieté des incidens. Ce n'est pas pour prevenir les Lecteurs par des éloges qui quoique

vrais paroiſſent toujours ſuſpects dans la bouche des Libraires, que nous rendons ici juſtice au merite de M. de Segrais. Nous n'en dirons pas davantage, ſinon que l'on reconnoîtra aiſément dans ces Nouvelles l'Auteur de Zaide & de la Princeſſe de Cleves qui ont fait tant de bruit dans leur temps & qui ſont encore aujourd'hui tous les jours dans les mains des perſonnes les plus ſpirituelles & les plus ſcrupuleuſes.

TABLE

Des Nouvelles contenuës dans ces deux Volumes.

Tome premier.

Tome second.

Tome 1er f° 1er





LES

NOUVELLES FRANÇOISES, OU LES DIVERTISSEMENS DE LA PRINCESSE AURELIE.

LA premiere année de la majorité du Prince qui par mille belles qualitez [illegible]ja le surnom de Louis le [illegible]and, étoit à peine finie, qu'une [illegible]nde Princesse s'étant retirée [illegible] Paris, vint habiter une des plus [illegible]lles maisons qu'elle eût à la

campagne. Cette illuſtre Héroïne avoit le courage auſſi relevé que ſa naiſſance, & l'eſprit auſſi grand que l'un & l'autre. Il étoit vaſte, étendu, vif & pénétrant. La facilité qu'elle avoit de s'exprimer en marquoit l'abondance & la richeſſe, & les excellentes Lettres qu'elle faiſoit avec tant de promptitude, en font regarder avec étonnement l'incroyable activité. Elle étoit conſtante & reſoluë dans l'affliction, douce, modeſte & civile dans la proſperité, accueillante en tout tems & avec diſcernement, honnête ſans affectation, fiere ſans orgueil, liberale avec ordre, & ſur tout ſi ſçavante dans l'art de bien faire un bienfait, que jamais perſonne n'a ſçu donner de meilleure grace. Toutes ces divines qualitez logeoient dans

un corps qui en étoit digne. Sa taille seule suffisoit pour la faire adorer; ses yeux marquoient la vivacité de son esprit & la clarté de son entendement; & il en sortoit des rayons qu'un mortel ne pouvoit soutenir. Son teint étoit au dessus de tout embellissement & n'avoit besoin que de son excellente constitution qui se faisoit bien paroître dans la fraîcheur qu'on y remarquoit. Sa bouche, sa gorge & ses cheveux étoient dignes des plus belles choses qui s'en peuvent dire, aussi bien que la grace naturelle qu'elle avoit en toutes sortes de dances,& qui accompagnoient jusques à la moindre de ses actions. Cette grande Princesse ornée de toutes les qualitez qui peuvent faire aimer & respecter une personne de sa haute naissance, attiroit d'ordinaire

[redacted]

après elle tout ce qu'il y avoit dans la Cour de plus aimable & de plus parfait de l'un & de l'autre sexe. Neantmoins elle se trouva presque seule avec sa maison & la charmante Fontenie, quand elle arriva au Château des six Tours, (car c'est ainsi que sa figure nous fera nommer ce lieu qu'elle choisit pour sa retraite.) Bien-tôt après l'agréable Gelonide la vint trouver , l'aimable Aplanice, la spirituelle Silerite & l'incomparable Uralie la visitoient souvent ; & la presence de tant de belles personnes rendit cette demeure un séjour aussi agréable qu'on s'en puisse imaginer. La raison qui m'oblige de cacher les vrais noms de ces Dames ôte un grand ornement à mon recit ; mais aussi leur modestie aura moins à souffrir de

voir parler d'elles une perſonne qui en eſt ſi peu digne. Je vois avec regret qu'ayant caché leurs noms, je ſuis obligé de faire du moins connoître leurs principales qualitez: Mais comme il n'eſt pas poſſible de les renfermer dans un ſi petit eſpace, je me contenterai de dire que leur condition eſt connuë de toute la France, que leur beauté eſt célébre par mille conquêtes & je paſſerai par deſſus le reſte le plus légerement qu'il me ſera poſſible.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai donné à Uralie le titre d'incomparable; car effectivement elle ne voit rien qui lui reſſemble. Elle a de l'eſprit comme les perſonnes qui en ont le plus; mais jamais perſonne ne l'a eu comme elle: Elle en a toujours; elle l'a toujours charmant, toujours

juste & toujours bon: Elle l'a plein de bon sens dans les choses sérieuses, plein de clarté pour discerner le vrai d'avec le faux; sûr en ses jugemens & en ses pénétrations: Il est grand & délicat, divertissant & inépuisable, hardi; mais si heureux dans sa hardiesse qu'on ne peut se fâcher de ce qu'elle dit. Si elle louë, elle persuade; si elle blâme, on ne sauroit la contredire. Elle est sure à ses amis, affectionnée pour eux & officieuse. Elle est secrette quoiqu'elle parle avec facilité. Elle aime la conversation, & sa conversation la fait aimer. Elle est le charme des honnêtes gens, & la terreur des ridicules; incapable d'abandonner le grand monde, & plus encore d'en être jamais abandonnée.

Si la beauté de Silerite est

grande, désirable, délicate & vive; son esprit l'est encore davantage: C'est le plus grand feu qu'on puisse concevoir; il a la beauté la plus charmante, & la plus vive délicatesse qui se soit jamais vûë: Ce sont des lumieres qu'on ne peut regarder fixement, & une promptitude qu'on ne peut suivre; c'est un enjoûment toujours préparé & un fond prodigieux de choses dignes d'être retenuës. Ses graces naturelles étouffent tout l'artifice que les autres recherchent avec soin, & ne permettent pas même qu'elle mette en usage ce que la lecture a pû lui en acquerir. Elle sait ce qu'elle n'apprit jamais; & l'on ne peut apprendre ce qu'elle sait. Sa severité est fiere, & sa modestie est sans severité. Elle donne un tour à ses pensées

qu'elle ſeule peut donner. Elle aime mieux les choſes dites avec eſprit & délicateſſe que les façons pueriles des autres avec leur retenuë ſotte, honteuſe ou étudiée.

Le mot Grec *Aplanos* pouroit ſignifier la qualité de l'aimable Aplanice, & faire connoître qu'elle eſt de l'illuſtre Maiſon qui a pris cette parole pour ſa Deviſe : Mais il ne feroit peut-être pas entendre le merite & les charmes de ſa perſonne. Son cœur eſt encore plus noble que ſa naiſſance. Elle eſt bonne, dès-intereſſée, généreuſe, pleine d'eſprit, & ſon eſprit plein d'agrément ; il eſt vif & juſte en ſa vivacité, amateur des choſes naturelement dites, touché des conceptions les plus naïves & plus clair-voyant que qui que ce

soit pour les découvrir. Elle écrit spirituelement & sans peine. Elle aime les Vers, elle en sçait faire. Elle sçait peindre en mignature & dessiner ; & tout cela bien plus par son naturel que par étude ou application. La beauté est si ordinaire aux femmes de sa maison, qu'il suffit d'avoir signifié la sienne par le nom que je lui ai donné. Elle aime ses amies avec empressement, les cultive avec soin & en parle avec chaleur. Son humeur est douce, gaye, égale ; & pour être naturellement libre, jamais Libertin n'a mieux fait son devoir.

L'air galant est le partage de Gelonide. L'agrément qui est en elle, la fait plus belle qu'elle ne l'est encore ; quoique son teint, ses yeux, sa grande blancheur, la propreté de sa personne, la

liberté & la proportion de sa taille la rendent remarquable entre celles qui le sont le plus : Mais toutes ses actions plaisent ; l'accueil obligeant lui est tout particulier ; mille personnes tâchent de l'imiter, & elle n'imite qu'elle même. Elle est bien-faisante par inclination ; son esprit est toujours porté à la joye, ennemi des choses qui fâchent, incredule aux mauvaises nouvelles & plus susceptible d'esperance que de crainte. Elle est touchée des choses galantes plus que des choses sérieuses & tendres ; de la galanterie plus que des galans. Son humeur est franche, ouverte & enjouée, ennemie de toute avarice, quelquefois de l'ordre même. Comme elle aime beaucoup de personnes, elle est aimée de beaucoup de monde ; plusieurs cultivent son amitié,

comme elle conserve celle de plusieurs ; aimable en toutes choses jusqu'aux défauts dont on pouroit l'accuser.

Frontenie se pique d'une fidélité inviolable pour sa Princesse, & d'une complaisance aveugle pour toutes ses volontez. Mais quoi qu'elle méprise mille belles qualitez qui sont en elle, il lui est mal-aisé de les cacher. Sa négligence ne sert qu'à découvrir la grace naturelle de sa beauté qu'on peut dire être toute à elle. En effet elle ne paroît jamais davantage, que quand elle est denuée de tout ce que les autres empruntent de l'ajustement. La fraîcheur de son teint, l'ordre & l'éclat de ses dents, & le vif incarnat de ses lévres, suffiroient seuls pour faire trois belles personnes : Avec cela ses yeux sont

clairs & remplis de lumiere. Sa voix est pleine de charmes, & aussi douce qu'on en puisse entendre. Les Vers & les Chansons qu'elle fait avec facilité sont justes, comme son esprit. Son humeur est tranquille & ennemie de la contrainte où elle a tant soit peu de répugnance. Désireuse des choses qui divertissent; mais assez paresseuse pour les rechercher, quelquefois jusqu'à la nonchalance.

Y a-t-il apparence qu'on se pût ennuyer avec une si agréable compagnie? Aussi-tôt donc que ces Dames vinrent trouver la Princesse au Château des six Tours, on ne songea qu'à se divertir. Les Bals, la Comedie, les Promenades, les belles conversations & la lecture, avec la bonne chere qu'on y faisoit four-

nissoient à chacun de quoi contenter son humeur, & faisoient trouver à tout le monde cette sorte de vie si douce & si plaisante, que les Balets de la Cour & les passetems de Paris n'en rendoient à personne l'éloignement ennuyeux : Au contraire la plupart de ceux qui étoient avec cette charmante Princesse, s'étant trouvez agitez dans les désordres qui venoient de tourmenter la France, comparoient leur felicité à celle des Navires, qui ayant été mille fois sur le point d'être abîmez dans la tempête, enfin rencontrent le Port par quelque accident heureux.

Un des plus beaux jours que le Soleil & le Printemps puissent donner à toute l'année, la Princesse lasse de se promener en carosse, descendit avec les Da-

mes que j'ai nommées & vint à pied dans ce Vallon qu'arrose si agréablement une Riviere qui n'est pas des moins célébres. Elle prend sa source un peu au dessus de ce Château, & rendant cette contrée si fécconde, vient enfin perdre son nom dans la Seine: Mais en ce lieu elle n'a encore rien qui effraye le voyageur qui est obligé de la traverser. Son eau est toujours claire & pure. Les Prés qui sont des deux côtez de ses bords, ont des fleurs en tout tems. Les Collines qui enferment ce Vallon ne sont ni trop pressées ni trop éloignées; & les differens aspects en sont comme ils doivent être pour réjouir la vûë. Des Bois en éloignement, de petites Plaines, des Vergers plantez avec simétrie, y composent l'agréable varieté

des Parterres qui sont faits par l'artifice des hommes ; & de ce different assemblage se forme un Tout si parfait & si charmant, que ceux qui ont bâti ce vieux Château, ont avec raison negligé de l'embellir d'aucun de ces ornemens qui sont recherchez avec soin dans toutes les autres maisons des grands Princes. Il n'y a nulle avenuë, que quelques arbres qui sont plantez sans ordre des deux côtez d'un Mail : Mais les saules qui bordent la Riviere fort près l'un de l'autre, composent de l'épaisseur de leurs têtes un ombrage aussi agréable que celui des plus belles allées de Tilleuls, de Charmes ou de Sicomores. Ce jour-là entr'autres, l'herbe qui n'étoit point encore trop grande & qui ne faisoit que pousser pour la nouveauté de la

saison; le Soleil qui de peur de déplaire à la Princesse sembloit modérer l'ardeur de ses rayons, & le verd naissant des arbres varié par leurs differentes espéces, faisoient à l'envi à qui lui representeroit le plus parfaitement le plus riant aspect des Thuilleries. Il sembloit que toute la Nature s'efforçât de lui donner le plaisir de la promenade.

Il sembloit que la Terre & l'Air
S'embellissoient à sa parole;
Et que tous les Enfans d'Eole
Se taisoient pour l'ouïr parler.

Un si beau jour & un si beau Pays furent long-temps le sujet de la conversation : Mais enfin cet agréable objet ayant ramené à quelques-unes de la Troupe l'imagination

l'imagination des Romans, je ne sçai qui ce fut qui se mit à dire que ce Pays sans doute étoit celui d'Astrée ; & insensiblement tombant sur cette matiere, les Orondates, les Polexandres & les grands Cyrus furent mis sur les rangs ; & chacune s'affectionnant à quelqu'un de ces Heros, la dispute s'échauffoit sans doute, si la Princesse, qui jusques-là n'avoit presque point parlé, ne se fût venuë mêler à cet Entretien. Sa parole modera l'ardeur de la contestation ; & chacune se soumettant à son jugement, ne faisoit qu'attendre qu'elle le prononçat. Quoique jusqu'ici cette lecture ne m'ait pas fort occupée, dit-elle, je ne voudrois pas la censurer, voyant qu'elle fait l'amusement de tant de gens qui ont de l'esprit. Les beaux Romans

ne sont pas sans instruction, quoi qu'on en veuille dire, principalement depuis qu'on y mêle l'Histoire, & quand ceux qui les écrivent, savans dans les moeurs des Nations, imaginent des avantures qui s'y rapportent, & qui nous en instruisent. Qu'y a-t'il de mieux fait, de plus touchant & de plus naturel que les belles imaginations de l'Astrée ? Où en peut-on voir de plus extraordinaires & de mieux écrites que dans le Polexandre ? Que peut-on lire de plus ingenieux que l'Ariane ? Où peut-on trouver des inventions plus héroïques que dans la Cassandre ? des caracteres mieux variez & des avantures plus surprenantes que dans la Cleopatre ? La seule Histoire du Peintre & du Musicien qui se lit dans l'illustre Bassa, ne ravit-elle pas, &

ne vaut-elle pas seule les plus riches inventions des autres ? Qu'est-ce qu'une personne qui sçait le monde ne doit pas dire de l'admirable varieté du Grand Cyrus, des differentes images où chacun peut se contempler & de ces délectables & tout-à-fait instructives conversations qui font qu'on ne sçauroit quitter la lecture de ce bel ouvrage ? Mais à dire le vrai, les grands revers que d'autres ont quelquefois donnez aux veritez historiques, ces entrevûës faciles & ces longs entretiens qu'ils font faire dans des Ruelles entre des hommes & des femmes, dans des Pays où la facilité de se parler n'est pas si grande qu'en France, & des moeurs tout-à-fait françoises qu'ils donnent à des Grecs, des Perses ou des Indiens, sont des

choſes qui ſont un peu éloignées de la raiſon. Le but de cet art étant de divertir par des imaginations vrai-ſemblables & naturelles, je m'étonne que tant de gens d'eſprit qui nous ont imaginé de ſi honnêtes Scythes & des Parthes ſi genereux, n'ont pris le même plaiſir d'imaginer des Chevaliers ou des Princes François auſſi accomplis, dont les avantures n'euſſent pas été moins plaiſantes. Toute la compagnie écouta attentivement le raiſonnement de la Princeſſe & perſonne n'y trouva à redire & ſur tout la belle Frontenie : Mais ſeulement elle repartit que les noms donneroient bien de la peine à qui voudroit l'entreprendre : Que naturellement les François aimoient mieux un nom d'Artabaze, d'Iphidamante ou d'Oroſ-

mane qu'un nom de Rohan, de Loraine ou de Montmorency: que même le Pont de la Bouteresſe, pour être un peu plus éloigné, ſemble être bien plus propre à produire des avantures que le Pont de S. Cloud ou celui de Charenton; & qu'au reſte d'en uſer comme ceux qui ont écrit les Hiſtoires Tragiques de ce temps, ou le Roman de Lizandre & Caliſte, il n'y auroit gueres plus d'incongruité de donner des mœurs Françoiſes à un Grec, que d'appeller un François Monſieur Piſandre ou Monſieur Ormedon, comme ces gens dont on n'a jamais oüi parler à Potiers dans la Comedie du Menteur. Gelonide qui a l'eſprit fort naturel & le goût excellent pour toutes ces choſes, repliqua que les Eſpagnols n'ont pas laiſſé d'en uſer

autrement avec ſuccez ; que les Nouvelles qu'ils ont faites, n'en étoient pas plus dès-agréables pour avoir des Heros qui ont nom Richard ou Laurens, & goûtant les raiſons de la Princeſſe, je vous aſſure dit-elle, que je croi que ce n'eſt que faute d'invention: Nous avons des noms de terminaiſon Françoiſe auſſi agréables que les Grecs ou les Romains, & qui pourroit venir à bout de trouver des avantures extremement naturelles, tendres & ſurprenantes, je croi que nous les aimerions autant paſſées dans la guerre de Paris, que dans la deſtruction de Troye. Mais Uralie prenant la parole : Il me ſemble dit-elle, que comme l'éloignement des lieux, l'antiquité du temps rend auſſi les choſes plus vénérables, outre que ſi l'on nous

racontoit quelque choſe de ce temps ici, qui fût un peu mémorable, il y auroit à craindre que personne n'en voulût rien croire, parce que ſi l'on décrivoit ces Heros comme des gens que nous voyons dans le monde, on s'étonneroit de n'en avoir point oüi parler. Et combien repartit Aplanice, eſt-il venu d'avantures à notre connoiſſance qui ne ſeroient point dés-agréables ſi elles étoient écrites? Sçait-on toutes les actions particulieres; Je ne voudrois pas faire donner une Bataille où il ne s'en eſt point donné. Mais a-t'on publié tous les accidens qui ſont arrivez dans celles qu'on a données? A-t'on divulgué toutes les galanteries qui ſe ſont faites dans la vieille Cour, & ſçaura-t'on toutes celles qui ſe font aujourd'hui? Au reſte

comme ces choses sont écrite:
ou pour divertir ou pour instrui
qu'est-il besoin que les exempl
qu'on propose, soient tous
Rois ou d'Empereurs, comn
ils le sont dans tous les Romai
Un particulier qui les lira, co
formera-t'il ses entreprises sur d
gens qui ont des Armées, c
qu'il leur plaît, ou sa liberal
sur des personnes qui prodigue
les pierreries; car les diamans
les grosses perles ne manque
jamais aux Heros mêmes qui o
perdu leur Royaume. Je vous
sure qu'Aplanice a raison, i
l'agréable Silerite. Je me suis f
lire autrefois quelques-uns c
contes de la Reine de Navarr
& je suis persuadée que si Mac
me Oisille n'alloit pas si souve
à Vêpres & ne se mêloit po
tant de passages de l'Ecritu:
sai

ſainte en des choſes prophanes, & ſi le ſtile de Guebron ou de Symontaut étoit en quelques endroits un peu plus modeſte, ce ſeroit une choſe fort divertiſſante. Ce ſont des contes de ma grand'mere (dit la Princeſſe riant de l'application qu'elle faiſoit d'une choſe qui ſe dit ſi vulgairement) car j'ai oüi dire qu'elle étoit mere de Jeanne d'Albret, & je ſuis obligée d'en prendre le parti pour cette raiſon. Je vous avouë auſſi que je trouve qu'ils avoient aſſez de plaiſir en leur ſolitude; & je croi que ſi la Reyne de Navarre ne ſe fût point laſſée d'écrire, ou que le Pont ne ſe fût point refait, ils raconteroient encore leurs Hiſtoires: Je penſe même que nous ne ferions pas mal ſi nous faiſions comme eux. Rien n'eſt plus vé-

ritable, reprit Silerite, & rien ne peut être plus divertiſſant : Je ne voudrois pourtant pas qu'à leur exemple chacune de nous recitât une hiſtoire par jour ; car à la fin nous nous en laſſerions ; mais ſeulement que chacune en eût une à raconter. Il n'eſt pas que nous n'en ſçachions toutes quelqu'une ajouta Gelonide, il faudroit laiſſer le choix des temps & des lieux, comme on le voudroit choiſir ; & après tout ſi nos hiſtoires ne ſont pas tout-à-fait dans les regles de l'art, le peu de temps que nous avons eu à nous préparer, nous ſervira d'excuſe. La Princeſſe approuva leur avis, & en même temps voyant qu'elle étoit en un lieu agréable, elle s'y aſſit, & ayant fait ſeoir toutes ces Dames, elle commença, & raconta la premierre Nouvelle.

Je fus fort attentif à son discours; & quelque tems après j'écrivis cette histoire le plus conformement que je pûs à ce que j'eus l'honneur de lui entendre dire. Je ne puis jetter les yeux sur ce recit sans confesser que je lui ai fait perdre beaucoup de ses graces; mais c'est ce que le Lecteur se figurera aisément & à quoi son imagination suppléroit sans doute, s'il connoissoit par le grand esprit de cette divine Princesse, & par la facilité qu'elle a de s'exprimer, que bien que j'aye tâché de n'obmettre pas une seule de ses paroles & de n'y rien ajouter, il n'y a pourtant qu'elle-même qui pût avoir écrit cette Nouvelle avec autant de perfection & d'agrément qu'elle la raconta.

EUGENIE
OU
LA FORCE DU DESTIN.

Nouvelle premiere.

UN jeune Gentil-homme des frontieres d'Allemagne, nommé le Comte d'Aremberg, fut envoyé par ses parens pour voir l'Italie. Passant par les montagnes avec deux Valets de chambre & son Gouverneur, il se trouva attaqué par sept ou huit Bandits. Quoiqu'il fut dans une extrême jeunesse, il ne laissa pas de faire tout ce que pouvoit un homme de cœur pour défendre sa vie. Du premier coup de pistolet qu'il tira, il en tua un

Tome 1.er f.o 28.

sur sa place: & ayant animé ses gens par son exemple, il fit long-tems croire à ces voleurs qu'ils ne viendroient pas si aisément à bout de leur entreprise qu'ils se l'étoient figuré. Neantmoins ayant eu son Gouverneur tué & un de ses gens hors de combat, il est à croire qu'il eût sans doute été obligé de ceder au nombre & de perir dans cette fâcheuse rencontre, sans l'arrivée d'un Gentilhomme François, qui survint avec un train pareil au sien. Le Comte d'Almont (c'est ainsi qu'il s'appelloit) poussé par son propre interêt, & touché de la bonne mine & de la jeunesse de cet Etranger, s'avance genereusement & avec ses gens recommence un furieux combat contre ces Bandits; Aremberg ayant redoublé son courage & ses forces avec un des

ſiens, qui étoit un fort vaillant homme & qui n'étoit point encore bleſſé, ſeconda ſi bien leurs efforts, que ceux qui purent échapper à la fureur de leurs bras, furent bien-tôt contraints de quitter le champ de bataille & de ſonger eux-mêmes à leur ſalut par une prompte fuite. Ces voleurs ſçavans dans les détours de ces Montagnes, ſe ſauverent promptement, & les deux jeunes Gentilshommes ſe contentans de s'être ouvert le paſſage, pourſuivirent leur chemin. Aremberg redevable de la vie au Comte d'Almont, l'en remercioit le plus civilement qu'il lui étoit poſſible, & d'un autre côté Almont qui lui avoit vû faire les plus belles actions du monde, lui témoignoit beaucoup de ſatisfaction d'avoir hazardé ſa vie pour un ſi brave homme, &

beaucoup de joye d'avoir eu un si heureux succez dans son entreprise. Aremberg avoit une grande vivacité d'esprit, & il sçavoit nôtre langue assez, pour ne passer pas pour Etranger même aux gens qui l'eussent mieux parlez. Dans sa conversation, il découvroit de plus en plus à son liberateur des graces qui le charmoient. Et ainsi de ce bienfait reçu par le Comte Allemand, & du merite que le Comte d'Almont trouvoit en sa personne, nâquit aisément entr'eux une des plus parfaites amitiez qui jamais ait été entre deux jeunes gens. Almont avoit trois ou quatre ans plus qu'Aremberg; mais l'esprit de l'Etranger étoit si avancé que pour les conversations ou pour leurs passetemps, ils trouvoient entr'eux beaucoup de rapport.

L'un ayant acquis par ſon eſprit ce que l'âge ſembloit encore lui dénier, & l'autre réparant par un peu plus d'experience le moins de vivacité qui paroiſſoit en lui. Tous deux étoient gens de qualité, & tous deux avoient même deſſein; car Almont alloit auſſi pour voir l'Italie. Ainſi donc à Milan, à Gennes, à Veniſe, à Florence, à Rome & par toute l'Italie, ils voyagerent enſemble, au grand contentement de l'un & de l'autre, & au grand accroiſſement de leur amitié, qui par une mutuelle connoiſſance de leur ſincerité & de leur candeur, augmentoit chaque jour. Il arriva cependant que les parens d'Aremberg, ſçachans l'accident qui lui étoit arrivé & qu'il avoit perdu ſon Gouverneur, en qui ils avoient beaucoup de confiance, le

rappellerent plutôt qu'ils n'eussent fait, ne croyans pas dans l'âge où il étoit, le devoir laisser plus long-tems maître de sa conduite & de ses actions.

A Rome il reçut des lettres qui l'obligerent de s'en retourner en hâte; mais ce fut avec tant de regret de quitter son amy, que sans un exprés commandement de son pere il n'y auroit jamais consenti, & d'un autre côté Almont trouva depuis son départ le séjour d'Italie si ennuyeux, que bien-tôt après il se retira de Rome; & sans s'amuser beaucoup par les chemins s'en revint à la Cour. Il étoit fils unique, & il n'avoit plus ni pere ni mere. Pour cette raison il n'y eût pas séjourné une année après son retour, que tous ses parens lui conseillerent de se marier. Il eût

un peu de peine à se resoudre d'accepter si jeune un joug qu'il avoit toujours oüi dire qu'on ne peut trop long-temps éviter; mais enfin songeant qu'il étoit necessaire pour le bien de ses affaires, & n'étant prévenu d'aucune autre passion, plein d'estime & de respect pour la personne qu'on lui proposoit, il se resolut de s'engager à sa recherche. C'étoit une des plus belles personnes de la Cour, héritiere d'une riche famille & de qualité comme lui : Si bien que n'ayant de son côté aucun de ses défauts qui peuvent donner de l'aversion à une femme, & sa Maîtresse étant sous le pouvoir de son pere, ce fut une chose qui ayant été goûtée par leurs communs amis, fut concluë & arrêtée en fort peu de temps. Cependant Aremberg

étant retourné chez lui, & ses parens lui ayant donné un autre Gouverneur, ils l'envoyerent en Suede, en Hollande & en Angleterre, suivant la coutume qu'ont presque tous les gens de qualité de ce pays de faire voyager leurs enfans. Ensuite de quoi à Londres il reçut ordre de son pere de venir en France, avec assurance qu'à Paris il trouveroit des lettres de change, & qu'il ne lui manqueroit rien pour paroître dans cette Cour, ou comme pour couronner tous ses voyages & achever de se perfectionner, il vouloit qu'il fit un plus long séjour que dans tous les autres pays où il avoit été. Aremberg qui depuis long-temps avoit inclination pour notre langue & pour nos façons de vivre, reçut cet ordre avec joye. Mais la pen-

sée qu'il reverroit son cher ami le Comte d'Almont, ne lui eût pas donné le loisir d'attendre le vent pour passer à Calais, si son Gouverneur n'avoit moderé son impatience. En quelque lieu qu'il eût été, il avoit toujours écrit à Almont son ami, & il s'étoit passé fort peu de temps qu'il n'en eut aussi reçu des nouvelles, tant ils avoient conservé l'amitié qu'ils s'étoient jurée. Transporté donc de la joye qu'on se peut figurer que deux personnés qui s'aiment uniquement ont de se revoir, il ne fut pas si-tôt descendu à Calais, qu'il prit la poste & vint à Paris, tant parce qu'il sçavoit qu'il y trouveroit son ami, que parce qu'il étoit obligé d'y venir pour la necessité de ses affaires : Mais cet exemple est une grande preuve de la fatalité qui se mêle

affections des hommes.
nberg n'avoit rien de plus
ment gravé dans l'esprit que
cher ami quand il arriva dans
. Son Gouverneur qui avoit
été en France, prit le soin
ur logement, & ayant déja
ôte dont il s'étoit fort bien
vé, il se fit conduire chez
ar le postillon qui les avoit
nez. C'étoit dans le quartier
ouvre. Aussi-tôt qu'ils furent
endus de cheval, les gens
Comte prenans soin de sa
nbre & de ses hardes, ce
e Etranger s'amusa à causer
son hôte, lui demandant
qu'on disoit de nouveau,
te lui répondit selon les bruits
couroient alors; mais com-
en entrant dans ce logis il
t vû un grand embarras de
sses devant la porte d'une

Eglise qui étoit vis-à-vis ; de ce premier discours étant passez à un autre, il demanda à son Hoste ce que c'étoit que cet embarras. L'Hôte lui répondit qu'une des plus belles filles de la Cour se marioit, & qu'il étoit venu si à propos, que s'il vouloit entrer dans cette Eglise en attendant que l'on préparât son appartement il pouroit assister à la céremonie. l'Etranger jugea par le recit qu'il avoit oüi faire de la grandeur de Paris, que son Hôte ne lui pouroit pas dire des nouvelles particulieres de son ami, & se confiant en l'adresse par laquelle il lui écrivoit, il ne s'informa point d'autre chose & il entra dans l'Eglise qui lui fut montrée. Là il vit une partie des plus belles personnes de la Cour; mais sans qu'il eût personne avec lui pour lui

nommer celles qu'il voyoit, il s'attacha d'abord à la beauté d'une jeune fille; mais il s'y attacha si fortement, qu'en même temps il n'eût plus d'yeux que pour elle: quoi qu'il y eût plusieurs belles femmes dans cette Eglise, & que tant d'agréables objets eussent attiré les plus galants de la Cour, jamais il ne leva la vûë de dessus elle pour en considerer d'autre, & insensiblement il en devint passionnément amoureux. Le grand soin que l'on avoit mis à la parer, & l'empressement que tout le monde sembloit avoir pour elle, lui faisoit bien croire qu'elle étoit le sujet de la fête, ce qui l'affligeoit extremement, ne pouvant s'empêcher d'envier la bonne fortune de celui qui alloit être possesseur d'une si charmante personne. La jalousie

le tourmentoit déja, & cette passion quoique naissante, peut toutefois par sa singularité être jugée une des plus étranges qu'on ait jamais ressenties. En effet cette aimable fille étoit celle-là même dont son Hôte lui avoit parlé. Mais si jusqu'alors il avoit été combatu des plus violens sentimens qu'on puisse imaginer, jugez, je vous prie, quelle dût être son desespoir, quand l'heure de mettre fin à cette céremonie étant venuë, il vit que cette belle personne s'avança vers l'Autel pour donner la main au mari qui lui étoit destiné, & qu'il sembloit déja haïr; quand enfin il discerna celui dont il regardoit le bonheur avec tant d'envie, & le reconnut pour son meilleur ami le Comte d'Almont. Il avoit toujours été dans cette Eglise; mais

Aremberg ne l'avoit point vû, soit qu'il n'eût eu des yeux que pour le premier objet qui l'avoit frappé, ou qu'Almont ne se tînt pas si proche de sa maîtresse, comme ceux qui sont sur le point d'être mariez ne continuent pas si vivement leur galanterie. L'Etranger étoit combatu des plus violens sentimens qu'on puisse imaginer: tantôt connoissant l'outrage qu'il faisoit insensiblement à son ami, il vouloit s'en aller: tantôt craignant de manquer à l'amitié qu'il lui avoit jurée, il vouloit lui aller témoigner la part qu'il devoit prendre à sa felicité. Et quelquefois pour sa consideration particuliere, il vouloit s'arracher par violence d'un lieu dont un secret pressentiment l'avertissoit sans cesse de se retirer: Mais il n'avoit encore rien aimé;

bien injuſtes : Il s'imaginoit qu'Almont n'avoit pas augmenté ni en grace ni en bonne mine, & que la Comteſſe ſa femme (car déja elle l'étoit devenuë & le mot étoit prononcé) ayant tourné la vûë vers un vénérable vieillard qui paroiſſoit ſon Pere, ſembloit lui avoir reproché ſon obéïſſance par un regard accompagné de quelque triſteſſe, quand la cérémonie voulut qu'elle lui demandât ſon conſentement, avant que de donner le ſien. Ainſi après l'avoit ſuivie juſqu'au Caroſſe, mêlé dans toute la troupe, & aprés s'être tenu ſous le portique du Temple, tant que ce Caroſſe qui l'entraîna, pût être devant ſes yeux; il ſe retira à ſon logis auſſi tourmenté que peut être jamais perſonne l'ait été par une paſſion invincible. Sous pretexte de ſa

lassitude, il se mit au lit, quoi qu'il ne fût pas encore midi : Mais il n'avoit garde d'y trouver le repos qu'il y cherchoit. Il avoit de l'honneur autant qu'homme du monde, il aimoit son ami comme lui-même ; mais il n'avoit jamais rien vû de plus beau que cette femme, & il se sentoit tellement destiné pour l'aimer, que n'osant s'y résoudre, & ne pouvant en même temps s'en empêcher, il faisoit en lui-même les plus tristes plaintes que jamais la douleur ait fait faire à personne. Helas, disoit-il, ce que je croyois si fabuleux est donc véritable que l'homme n'est pas libre d'aimer, ou de n'aimer pas comme il lui plaît. La raison ne sert donc de rien pour regler nos affections quand le destin veut s'en mêler ? Il faut devenir injuste, il faut

qu'il ne pouvoit quelquefois s'empêcher de parler seul & d'exprimer par ses paroles prononcées assés haut la violente douleur qu'il sentoit. Mais quand la nuit fut venuë, & que pour n'avoir presque point mangé de tout le jour, il se laissa abbattre par sa lassitude & par son amour, toutes ses imaginations moins dissipées encore que durant le jour, se ramasserent pour le tourmenter, lui representant incessamment le bonheur de son ami, & le malheur de sa condition. Enfin pourtant faisant encore pour cette fois triompher l'honneur & le devoir, il resolut qu'il ne verroit point Almont, de peur que par la vûë de sa femme, qu'il lui feroit voir sans doute, il ne sentît augmenter son mal, aimant mieux manquer à son ami par incivilité, que de

de s'exposer à lui manquer en la fidelité qu'il lui avoit jurée. Sur le point du jour, vaincu du travail des journées précédentes & d'une si longue veille, il s'endormit: Mais comme de hazard il étoit fête ce jour-là, son Gouverneur, qui étoit homme fort pieux, le fit éveiller pour aller à la messe. Il étoit si tard que l'Hôte lui dit qu'il n'en trouveroit plus qu'à une Eglise de certains Religieux qui ont permission d'en dire fort tard. Il s'y en alla; & remarquez comme l'amour le poursuivoit vivement. La jeune Comtesse ne fut pas beaucoup diligente: Se trouvant donc en la même peine que l'Etranger, elle fut dans la même Eglise. Cette seconde vûë combatit cruellement les belles résolutions que l'amitié lui avoit inspirées: Il tint bon pourtant,

& il resolut encore de fuir tout ce qui lui pouvoit faire voir une personne si dangereuse ; & d'oublier plutôt son ami, que d'être contraint d'aimer sa femme. Mais on ne peut éviter son malheur : Ne sçachant que faire, comme un Etranger qui arrive dans Paris, il lui vint en fantaisie d'aller le lendemain à la Comedie. Il s'y en va avec quelques Gentils-hommes de son pays qui ayans sçu son arrivée l'étoient venu voir: On les meine en une loge ; il n'y eût pas si-tôt pris sa place, que l'on ouvrit celle qui étoit tout proche, & il vit entrer un grand nombre de Dames. Elles se placerent comme elles se trouverent ; on n'avoit point encore allumé, cependant autant qu'on pouvoit voir dans l'obscurité, Aremberg qui étoit tout auprès de cette loge, étant le pre-

mier de la sienne qui étoit au-dessous de l'autre, voyoit bien qu'il y avoit une femme de fort belle taille & de fort bonne mine auprès de lui : mais il ne la reconnoissoit point encore. Enfin lorsque la toile fut levée, qu'elle dût être son étonnement quand il reconnut que c'étoit la Comtesse? Durant l'obscurité elle s'étoit démasquée & cette toile qui couvroit le Théatre, fut si promptement levée qu'elle fut surprise. Elle se remasqua presque en même temps : Mais quoiqu'Aremberg ne l'eût vûë que comme un éclair, il en fut consumé, & depuis ce temps-là son amitié eût beau combatre, elle n'en put revenir. Ah, dit-il soudain en lui-même, il faut que l'amour triomphe, puisque le destin s'en mêle : J'ai fui, j'ai combatu & j'avois

peut-être vaincu: mais enfin si c'est un crime d'aimer l'objet du monde le plus aimable, l'amour me l'a proposé; mais c'est le Ciel ou le hazard qui l'acheve. Il ne fut pas fort attentif aux Acteurs, si ce n'étoit que quelquefois les jugemens qu'il entendoit faire dans la loge voisine, l'obligeoient d'y appliquer son attention, principalement quand la Comtesse d'Almont parloit, & il lui sembloit que c'étoit si judicieusement & si à propos que dès lors il ne crût pas qu'on pût avoir plus d'esprit. Que vous dirai-je enfin, cette passion née d'une maniere si bizarre, n'avoit garde d'avoir des progrès qui lui fussent fort dissemblables. L'amour que le Comte d'Aremberg conçut par un accident si extraordinaire, lui mit dans l'esprit la plus ha-

zardeuse pensée qui peut-être ait jamais été conçuë par un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, car alors il n'en avoit pas davantage. Jugeant bien qu'il ne pouroit plus vivre sans se faire connoître à un objet qui s'étoit si souverainement rendu le maitre de toutes ses affections, & n'ayant que deux choses à combattre en cette rencontre, son Gouverneur & son ami, il resolût de commencer par se défaire du premier. Le lendemain sans s'ouvrir de son dessein qu'à un de ses Valets de chambre en qui il se fioit plus qu'en l'autre, il se retira de son logis avec la plus grande quantité d'argent qu'il pût, & sçachant le quartier où demeuroit le Comte d'Almont, il alla se loger le plus proche de sa maison qu'il lui fut possible, déguisant son nom,

& ne se faisant passer que pour un simple Gentil-homme. Ce fut ce jour même que le Roi partit de Paris pour aller à S. Germain, & que l'on resolut au Conseil d'assieger cette grande Ville. Si bien qu'à peine Aremberg fut logé proche du Comte d'Almont, qu'il apprit qu'il étoit parti & qu'il avoit suivi la Cour. Cette nouvelle rejouit le Comte Etranger malgré qu'il en eût., non qu'en même tems il ne sentit quelques remords de sa joye & qu'il bâtit encore de grandes esperances sur son éloignement: car il prévoyoit bien que l'amitié d'Almont n'étoit pas la seule difficulté qu'il auroit à combattre. Mais ne pouvant s'empêcher de se réjouir de ce que s'il falloit entrer chez lui avec un dessein qu'il ne pouvoit quelquefois approuver; du moins

il ne feroit point à ſon ami l'outrage & l'aſſaſſinat de le rendre l'inſtrument de la ruine de ſon honneur, en ſe faiſant introduire chez lui par lui-même, quoique ç'eût bien été le plus court. Soit donc qu'amour voulut qu'il y eût du caprice dans tout ſe cours de cette paſſion, comme en ſon commencement, ſoit qu'il crût qu'il ne s'introduiroit pas aiſément chez cette femme qui durant l'abſence de ſon mari ne voyoit preſque perſonne; ou bien qu'enfin attendre le retour du Comte d'Almont, fût une voye qui eût ſemblé trop longue à ſon impatience. Comme l'amour eſt inventif, il ſe mit en l'eſprit le plus étrange deſſein dont un jeune homme puiſſe être capable. Il s'étoit logé chez une femme veuve qui tenoit un logis garni,

& il avoit choisi cette maison non seulement parce qu'elle étoit proche de celle du Comte d'Almont ; mais parce qu'il avoit appris aussi que cette femme y avoit quelques habitudes. Il la gagne à force de presens & lui déclarant enfin son dessein, un jour qu'il sçut de cette femme que la Comtesse cherchoit une Demoiselle, il lui offrit toutes choses, si elle pouvoit faire en sorte qu'il y entrât sous ce déguisement. Il lui fait voir la facilité qu'il y auroit, à cause qu'il n'avoit point encore de barbe, qu'il étoit d'une taille bien proportionnée, mais point trop grande, & qu'il n'avoit pas les traits du visage trop marqués. Cette femme interessée, comme l'ordinaire des gens de cette sorte, gagnée par la solidité de ses presens & flattée par l'esperance de

ses promesses, lui promit de s'y employer & par un ministere dont le détail n'est de nulle consequence, y réussit enfin si bien qu'ayant fait entendre à la Comtesse que c'étoit une Etrangere de bonne maison, qui s'étant trouvée en France, étoit obligée de servir par la necessité du tems qui durant le siege devoit apparemment être fâcheux. Lui en ayant répondu & lui ayant fait assurer de sa fidelité par les plus honnêtes gens qui fussent de sa connoissance, elle la lui mena deux ou trois jours aprés. La Comtesse en fut contente, elle accepta son service & elle la retint dès ce jour même. On peut se figurer le contentement du jeune Etranger, & combien la Comtesse étoit promptement obéie en tout ce qu'elle commandoit à Eugenie, car c'est ainsi qu'il se fit

appeller. Certes ſi en changeant ſes habits il eut pû auſſi changer ſon ſexe, il étoit trop heureux. La Comteſſe qui voyoit le grand ſoin & l'aſſiduité que cette fille prenoit pour la ſervir, & l'affection qu'elle faiſoit paroître pour tout ce qui la regardoit, ne pouvoit s'empêcher de s'en loüer, étant bonne naturellement, elle commençoit peu à peu à payer ſes ſervices de confiance & de bonne volonté: mais le pauvre Aremberg né pouvoit oublier ce qu'il étoit, & il n'étoit guere en état de ſe contenter de l'agrément que ſa Maîtreſſe donnoit au ſervice d'Eugenie, & du diſcernement qu'elle faiſoit d'elle d'avec tous ſes autres domeſtiques. La Comteſſe étoit une des plus aimables perſonnes du monde: & ce qui avoit pris cet Etranger,

étoit ce qu'elle avoit encore de moins redoutable. Son esprit étoit agréable & solide au dernier point ; elle avoit l'humeur du monde la plus charmante : enfin elle étoit extremement aimable, & il la voyoit à tous les momens du jour. Si bien que peut-être jamais homme n'est devenu amoureux au point qu'il le devint. Cependant son tourment lui plaisoit, & ses peines lui étoient agréables, comme le sont d'ordinaire tous les commencemens de quelque servitude que ce puisse être quand elle est volontaire. Il étoit si charmé de tant de graces qu'il découvroit en sa Maîtresse, qu'au plus fort de son desespoir il ne pouvoit s'empêcher de remercier le Ciel de l'avoir soumis à une personne si accomplie, puisque c'étoit lui seul qui par sa

providence sembloit avoir
son choix ; & souvent en lui
me pour trouver quelque co
lation à l'excès de ses ennuis
tâchoit de se persuader qu'il e
heureux, en ce que semblant
né pour mourir d'amour, c'e
du moins pour un objet qui
étoit si digne. Mais deux ch
le déséspéroient, la vertu de c
Dame & la peur de l'av
Quoique les tours de che
dont plusieurs femmes avo
amené l'invention de ce tem
lui aidassent extremement
déguiser, il songeoit cepen
bien que cela ne pouvoit pa
rer toujours. Il appréhendo
retour du Comte d'Almont
dans la crainte où il étoit qu'
vînt à le reconnoître, il fa
des vœux ardens pour la co
nuation d'une guerre dont

de monde souhaitoit la fin : Mais ce n'étoit pas encore son plus grand tourment, il n'osoit se découvrir à la Comtesse, car rien ne l'enhardissoit. Dans la peur qu'il avoit d'être reconnu par son ami, au moins il avoit encore quelque sujet d'esperer par le changement de son visage depuis qu'il ne l'avoit vû, & par le changement de ses habits qu'il avoit pris si differens de ceux qu'il avoit en Italie. Mais dans ses desirs dont la violence augmentoit chaque jour, il ne pouvoit concevoir aucune esperance. Il remarquoit une si grande retenuë en sa Maîtresse, qu'il n'osoit songer à se déclarer, ayant toutes sortes de raisons de craindre d'être banni dès l'heure même. Ainsi dans l'appréhension du plus grand mal qui lui pût arriver, il se conten-

toit d'une condition qui du moins avoit ses consolations. Il lui parloit quelquefois de son mari; mais si elle ne lui faisoit pas voir beaucoup d'affection, il ne pouvoit rien remarquer en elle qui lui pût faire soupçonner sa vertu. Un jour entr'autres comme par les raisons que j'ai dites sa Maîtresse lui avoit permis de prendre beaucoup de familiarité avec elle, lorsqu'elles étoient seules, tombant sur le sujet du Comte d'Almont, mais ne le verrai-je jamais, Madame, dit cette prétenduë Eugenie; certes je ne saurois penser qu'il ait pour vous autant d'affection que vous voulez me faire croire; Pourroit-il vivre éloigné de vous si long-temps? Voila pourtant comme deviennent les plus passionnez Amans quand ils sont Maris. Ces paroles firent un peu

réver la Comtesse, & son mouchoir qui se souleva, fit esperer à ce pauvre Amant qu'elle avoit étouffé quelque soupir qui s'étoit voulu élever malgré elle; mais il n'avoit garde d'en entendre l'explication: & puis ce qu'elle lui repondoit faisoit mourir toutes ses esperances. Elle justifioit le retardement de son Mari, sur la difficulté de rentrer dans Paris & d'en resortir; Et par hazard elle se mit à lui dire qu'il étoit bien aise qu'elle l'eût à son service. Et sur ce sujet, elle lui montra une lettre qu'il lui avoit écrite depuis peu où il lui en parloit. La nuit apporta d'étranges inquietudes à Eugenie; & le jour qui la suivit ne lui rendit pas le calme qui lui étoit si necessaire. Quelque temps après dîner elle sçut que sa Maîtresse étoit en son Cabinet & elle

s'y en alla. L'état où elle la trouva lui donna d'abord beaucoup à penſer ; la Comteſſe tenoit dans ſon tablier quelques papiers dont il y en avoit encore beaucoup d'ouverts , & elle ſembloit les avoir pris dans un des tiroirs d'un petit cabinet fort riche , près duquel elle étoit aſſiſe. Lorſqu'Eugenie entra , elle parut un peu étonnée , elle repouſſa le tiroir & renverſant ſon tablier , elle en couvrit ces papiers qu'elle tenoit. Même il ſembla à Eugenie que quelques larmes couloient encore le long de ſes jouës ; quoiqu'auſſitôt qu'elle entra , la Comteſſe eût porté ſon mouchoir à ſon viſage. Ayant pourtant reconnu que c'étoit Eugenie , elle ſe remit auſſitôt ; mais le trouble qui l'avoit agitée ſembla par contagion paſſer dans l'eſprit de cette prétenduë fille ,

fille, & il n'y fut pas long-temps sans s'y augmenter étrangement. Car écoutez, je vous supplie, cette avanture. Aremberg si bien deguisé faisoit tous ses efforts pour pénetrer dans l'esprit de la Comtesse, & pour découvrir si elle n'avoit jamais rien aimé; mais jusques-là quelques soins qu'il y eût pris, il n'en avoit jamais pû rien sçavoir. La Comtesse lui avoit toujours répondu fort froidement, soit qu'en cela elle n'eût suivi que son humeur qui étoit fort reservée, ou qu'elle eût cru n'avoir pas encore lieu de se confier à cette fille. Mais enfin, soit qu'elle fut pressée par le besoin qu'elle avoit d'une confidente dans l'affaire qui s'offroit à elle, soit que cette fois Aremberg maniât plus adroitement son esprit qu'il n'avoit fait, aidé par

l'occaſion qui ſe préſentoit, elle ne pût lui refuſer ſa confidence ; & ſuivant le diſcours qu'elle fit à cette fille, comprenez s'il eſt poſſible, l'état où ſe trouvoit le pauvre Aremberg dans le difficile perſonnage qu'il lui falloit jouer.

Eugenie, lui dit cette Comteſſe, tu me crois la plus heureuſe perſonne qu'il y ait au monde, & j'ai ſujet de l'être: j'ai un Mari aimable pour ſa perſone & qui vit fort bien avec moi, & j'en ai auſſi toute la reconnoiſſance imaginable. Mais que les parens ſe trompent bien, ou qu'ils nous traitent cruellement, quand ils penſent que la reconnoiſſance & le devoir peuvent régler nos affections! Dieu m'eſt témoin que rien ne me peut obliger d'avoir la moindre penſée, contre ce que je dois à la foi que j'ai donnée; & ſi j'ai

murmuré du commandement de mon Pere, je ne connoissois presque point le Mari qu'il m'a choisi, quand je l'ai épousé; je n'ai point sujet de m'en repentir ; mais apprens que s'il vit bien avec moi, j'ai acheté bien cher le bon traitement que j'en reçois. Ecoute le sacrifice que j'ai fait, apprens la victoire qu'il m'a fallu remporter sur moi-même, & par la confiance que j'ai en toi, aide à mon esprit à trouver le repos qu'il cherche. On ne peut se figurer l'étonnement de la pauvre Eugenie, ne sçachant où ses paroles pouvoient aboutir : Mais qui eût pû lire dans son cœur, y eût vû de bien plus sanglans combats, quand la Comtesse continuant son discours, lui donna sa confidence entiére, & lui découvrit enfin que depuis sa plus tendre jeunesse,

elle avoit été constamment aimée d'un jeune Gentil-homme de grande Maison, parfaitement honnête homme appellé Florençal, doué de toutes les qualités de l'esprit & du corps qui peuvent rendre un Chevalier accompli. A cet aveu le pauvre Aremberg pensa tomber en foiblesse, lui voyant prononcer le nom de son Rival avec tant d'affection. Quelque effort qu'il se fit, il ne put s'empêcher de faire paroître son trouble à un tel point que la Comtesse s'en apperçut,& lui demanda ce qui la surprenoit si forr. Aremberg un peu confus fit un extrême effort sur lui-même, & répara pourtant par son adresse l'erreur que son Amour lui pensa faire commettre, lui disant pour justifier son étonnement, que ce qui l'avoit surpris, étoit qu'ayant en-

tendu parler de ce Gentilhomme qui étoit en si grande réputation ; & le connoissant même depuis quelques jours, il n'avoit point oüi dire qu'il eût eu de l'amour pour elle : Mais ce que la Comtesse lui repartit, n'aida pas beaucoup à appaiser son étrange douleur : Helas, ma chere Eugenie, reprit-elle, comment aurois-tu entendu parler d'une chose dont personne n'a jamais rien sçu. Florençal m'a aimé d'une si parfaite amitié qu'il n'en a jamais témoigné rien à personne. Il est d'une Maison qui ne cede en rien à celle de mon Mari, ni à la mienne ; mais il est cadet, comme tu peus sçavoir, & il a si peu de bien, qu'instruit de l'humeur de mon Pere, il n'a jamais songé à m'épouser. Ayant aussi trop d'estime pour moi, pour concevoir des

esperances qui eussent pû m'offenser. Je puis t'avouer que si une femme a quelque obligation à un homme d'une affection honnête, constante & desinteressée, je ne puis refuser ce souvenir à celle qu'il a euë pour moi. Il a refusé cent partis qui lui pouvoient faire sa fortune, contre le commandement que je lui ai fait, & s'est conduit avec tant de sagesse & avec tant de retenuë, que hors les témoignages particuliers que j'ai reçus de sa constance, jamais on n'a pu rien soupçonner de son attachement. Ces paroles étoient autant de coups de poignard pour la triste Eugenie; mais jusques-là elle n'avoit point encore entendu prononcer l'arrêt de sa mort: car la Comtesse ne s'étoit point encore déclarée des sentimens qu'elle avoit pour cet heureux

Rival, jusqu'à ce qu'elle poursuivit en ces termes : ce qui te doit le plus étonner, c'est qu'il n'a eu aucune assurance que sa passion me fût seulement agréable ; car jamais je ne me suis expliquée si avant avec personne qu'avec toi. Tantôt je le repoussois si rudement que je m'étonne de sa folle perseverance ; tantôt je le menaçois de rendre sa passion ridicule : & si quelquefois je lui paroissois plus favorable, tout ce radoucissement n'alloit qu'à l'écouter avec un peu plus d'attention, & à lui faire remarquer que je n'en souffrois point d'autre. Que sert enfin de te dissimuler, je te confesse que ses soins me plaisoient, & qu'autant qu'une fille qui est sous l'obéissance pouvoit disposer de son inclination, il avoit tout-à-fait tourné la mienne de son

parti ; & je t'avouë que j'aurois facilement ſuivi le choix que le Ciel & mon cœur ſembloient avoir fait pour moi, ſi j'euſſe pû eſperer d'y faire un jour conſentir mon Pere.

Mais que ſert le merite, où manque
la Fortune?

Tu as pû apprendre la réputation qu'il a d'avoir de l'eſprit, du courage & de la galanterie. Tu vois ſa bonne grace, ſa bonne mine & ſon adreſſe ; mais ſi je t'avois raconté le cours de ſa paſſion & la ſuite de ſon amour, tu avouërois, ſans doute, qu'il eſt encore ſans comparaiſon plus aimable pour une Maîtreſſe que pour tout le reſte du monde dont il a ſi generalement acquis l'eſtime. Tu condamnerois mes rigueurs, tu admirerois ſa conſ-
tance

tance & tu conclurois ſans doute, comme j'ai ſouvent fait moi-même, que je ne méritois point d'être ſervie par un ſi parfait Chevalier, ou qu'il méritoit lui-même un plus heureux deſtin que celui qu'il a rencontré, en paſſant inutilement ſa jeuneſſe à m'aimer ſans fruit, & à ſe voir réduit au deſeſpoir pour récompenſe. A ces mots la Comteſſe tournant par hazard les yeux ſur ces papiers qu'elle avoit tirez du cabinet, elle en prit un dans ſa main, & achevant de l'ouvrir, car il n'étoit pas replié tout-à-fait: Eugenie, lui dit elle, tien, lis ces vers, c'eſt la moindre marque que je te puis donner de ſon eſprit; mais peut-être ne te déplairont-ils pas, au moins ils me plurent dans le tems qu'ils furent faits, peut-être parce qu'ils me flattoient peut-être par-

ce que ce fut moi qui lui en donnai le ſujet. Il s'étoit bleſſé à un doigt. Comme il fait aiſément des vers, je ne ſçai par quelle avanture un ſoir que nous étions chez une Dame de mes amies, je lui dis que la nouveauté du ſujet le devoit obliger à faire quelque choſe ſur ſon mal. En même temps la Comteſſe donna ce papier ouvert à Eugenie qui l'ayant pris, y lût ces paroles.

Au triſte état où je me voy
Aimable Iris que ſera-ce de moy,
Si vous n'avez pitié de mon cruel
martyre?
Helas je n'oſe vous le dire,
Et j'ai ſi mal au doigt
Que je ne ſcaurois vous l'écrire.

Incomparable affliction!
Pour exprimer ma paſſion

Je ſuis au bout de mon adreſſe:
Car de vous le mander par un beau compliment,
Outre que ſans grande largeſſe
On trouve difficilement
Confidente qui s'intereſſe ;
Ou Meſſager qui parle éloquemment,
Ce ſeroit avec ſa Maîtreſſe
En uſer, ce me ſemble, un peu trop librement :
Mais cependant l'affaire preſſe.

Il étoit le premier à faire raillerie de ce qu'il n'étoit pas riche, reprit la Comteſſe, en interrompant Eugenie en cet endroit ; mais il faut que tu ſçaches encore que ces vers qui parlent d'une confidente intereſſée, ſont la ſuite de quelques diſcours que nous avions eus auparavant, ſur le ſujet

d'une Dame ſi avare,qu'on diſoit d'elle, qu'ayant une de ſes filles à laquelle devant tous ſes Amans elle témoignoit plus de confidence qu'à aucune autre, elle lui faiſoit promettre ſon aſſiſtance à tous en particulier, & l'on ajoutoit que comme c'étoit à qui lui donneroit le plus de tant de Rivaux, elle partageoit les preſens avec elle. Si bien que cet endroit étoit encore une application ſpirituelle à la raillerie qu'on faiſoit alors de la maniere que cette Dame avoit trouvé de s'enrichir. Mais voyez le reſte, car peut-être comme vous êtes étrangere, quoique vous ſçachiez fort bien nôtre langue, vous ne ſerez pas touchée de ces choſes qui ne conſiſtent qu'en une expreſſion aſſez aiſée & aſſez naturelle. Eugenie ſans lui répondre, acheva de lire

ces autres vers.

O le galand poulet dont j'avois le dessein!
Si j'eusse pû me servir de ma main.
O qu'il eût été doux! ô qu'il eût été tendre.
Mais las j'en perd l'espoir & vois d'un œil marri
Que de l'air dont vos yeux commencent à s'y prendre,
Mon cœur sera réduit en cendre,
Avant que mon doigt soit gueri.

Mais que m'est-il besoin de parler ou d'écrire
Si vous voulez de mon martyre
Et la cause & l'effet en même temps sçavoir,

Aimable Iris de tant d'attra
pourvuë !
Daignez sur moi jetter
vuë
Et consultez votre miro
Pour juger de mon desespo
Il ne faut que vous avoir
Helas, il ne faut que me v

Le lendemain, reprit la Comte
il me donna ces vers lui-mêm
chez une de mes Amies, où il
vint trouver; & quoiqu'il n'o
me declarer que c'étoit p
moi qu'il les avoit faits, je
pouvois pas m'empêcher de
voir : car outre que c'étoit n
qui lui en avois donné le suj
je remarquois encore qu'il ne
avoit faits sous le nom d'Iris, c
parce qu'il m'avoit entendu d
que de tous les noms qui se m
tent dans les Chansons ou d

vers, c'étoit celui que j'aimois
nieux. Les vers ont cette com-
dité pour les galants, que c'eſt
ſque un moyen infaillible pour
ler de leur paſſion ſans qu'on
puiſſe offencer. Ainſi me plai-
t aſſez en la converſation du
evalier (car comme il eſt cadet
à Maiſon, tu ſçais que c'eſt la
lité qu'il a priſe pour ſe diſtin-
r de ſes freres) je ne voulois
nt ſur tout qu'il me donnât
t de l'éviter, ce que j'euſſe
obligée de faire, s'il en fût
u à une déclaration plus ou-
e. Il le remarquoit fort bien,
passion m'étoit plutôt con-
par ſon extrème aſſiduité &
tous ſes petits ſoins que ceux
aiment véritablement pren-
ſans y penſer, que par ſes
urs que je n'aurois pû ſouf-

discretion accompagnoient son procedé, que la plus severe vertu n'auroit pû s'en offencer. Contre l'ordinaire coutume de tous les jeunes gens de la Cour qui ne se declarent galans d'une Dame, qu'afin de faire croire en même temps qu'ils ne sont point mal reçus, jamais il ne fit aucune action qui me pût faire remarquer que son dessein étoit comme le leur. Des vers, des Chansons & des Lettres écrites tantôt sous le nom d'un autre, tantôt sous le sien, mais toujous avec quelque adresse particuliere, & sur quelque sujet dont je ne pouvois m'offencer, furent long-temps les seuls moyens dont il se servoit. Entre autres voi ce Madrigal. Un jour je gardois le lit, me trouvant incommodée d'un mal de tête qui me tourmentoit: je voyois le

monde neantmoins;mais comme enfin je me plaignis de ne pouvoir plus parler, & que cela redoubloit mon mal, je renvoyai ceux qui m'étoient venus voir, étant assez familiere avec eux tous. Sur quoi s'approchant avant que de s'en aller, il me dit à l'oreille ces vers qu'il fit sur le champ, & je les trouvai si fort à mon gré que depuis je le priai de me les écrire. Eugenie prit encore ce papier, & le lisant vit qu'il contenoit seulement ces paroles.

En vous faisant parler vôtre santé s'alterre ;
Et bien auprès de vous, Iris il se faut taire :
Mais au moins connoissez combien de mes langueurs
Vôtre langueur est differente :

C'est pour parler que vôtre mal s'augmente,
C'est pour me taire que je meurs.

Je n'aurois jamais fait, reprit la Comtesse, si je te faisois voir toutes les marques que je recevois de sa galanterie & de sa passion. J'aime toutes ces choses & cela étoit cause qu'il s'y appliquoit peut-être plus qu'il n'auroit pas fait: quoique cela lui fut si naturel, que le plus souvent c'étoit devant moi, & sans peine. Regarde encore celui-cy, J'étois seule avec lui, & je révois; & lui ayant dit que j'avois quelque chose en l'esprit, & que je le priois de ne me dire mot, & qu'il fit des vers s'il vouloit: Presque en même temps il prit une écritoire qui étoit sur la table, & me

nt que pour cette fois j'aurois
a Uranie, puisque la rime le
loit, il y laissa ce Madrigal.

Je suis jaloux, belle Uranie,
Et ce n'est point de mille Amans
Qui chaque jours dans leurs
tourmens
Accusent votre tyranie.
Votre esprit est l'heureux Rival
De qui le bonheur sans égal,
Me met à toute heure en alarme :
nais son entretien ne vous cause d'ennuy,
Lui seul vous possede & vous charme,
Et rien ne vous plaît après lui.

Comtesse qui remarqua qu'Eu-
nie donnoit son approbation
froidement à tous ces vers,

crût qu'elle s'en ennuyoit ; mais elle imputoit toujours cette insensibilité à la difficulté de comprendre les délicatesses de nôtre langue : Ramassant donc ces papiers, tu t'ennuyrois, poursuivit-elle de lire tout ; les autres sont presque d'un même style ; mais tu n'en verrois aucun qui ne fût plein d'esprit, & sur tout quoique très-passionnez, si respectueux que je t'avouë que je ne pouvois m'empêcher de m'en laisser flatter, & si insensiblement, qu'à la fin j'eus regret d'y avoir pris une si grande habitude, parce que je te confesse, qu'il m'étoit étrange quand j'étois long-temps sans le voir : Il n'en connoissoit rien pourtant. J'avois pris tant d'empire sur lui que je l'obligeois de se contenter de mon amitié, car je lui donnois toujours à connoître que s'il

m'aimoit véritablement il devoit craindre de perdre par trop de liberté l'estime que j'avois pour sa personne, & la confiance que je prenois en lui. De cette sorte, quoique tu voyes beaucoup de ses Lettres, elles sont toutes de telle maniere, que quand on les verroit on n'y pourroit rien trouver que des nouvelles si j'étois à la Campagne, ou des complimens s'il m'étoit arrivé quelque accident qui en exigeât de la civilité de mes amis. Ou s'il se licentie quelquefois, c'est sous des termes si difficiles à entendre pour tout autre, que le plus fâcheux Mari ne sçauroit s'en offencer. Toutefois je te confesse que je ne les ai tirées de ce cabinet, où je les avois toujours conservées, que pour les bruler: Mais pour en sçavoir le sujet, écoute le reste

de mon avanture. A ces mots la Comteſſe fit un grand ſoupir & s'arrêta un peu pour reprendre haleine. Mais certes ce ne fut pas mal-à-propos pour le pauvre Aremberg ; car il n'en pouvoit plus tant ſa douleur étouffée le preſſoit cruellement. Il ſoupira donc avec la Comteſſe : mais ſi la propre douleur de la Maîtreſſe ne l'eût entierement occupée elle même, elle devoit bien s'appercevoir que le grand ſoupir d'Eugenie ne pouvoit pas ſeulement partir de la compaſſion d'une Confidente. Toutefois n'ayant garde de la vouloir tirer d'erreur : Ah Madame lui dit-il, que la fortune eſt cruelle ! Qu'il eſt difficile d'aimer ſans être miſerable ! Et que les jugemens que l'on fait du malheur ou de la félicité des hommes ſont trompeurs quand

on les fait sur les apparences !
Aremberg ne put dénier ces paroles à son tourment, croyant bien que la Comtesse n'entreroit pas aisément dans leur sens équivoque pour son Rival, & pour lui. En effet, reprit-elle, tu as bien raison ma chere Eugenie, tu n'aurois pas aisément deviné tout ce que je t'ai appris ; mais tout ce que je t'ai appris, n'est rien encore au prix de ce que j'ai à te dire. Toutes ces marques que je t'ai fait voir de la passion de Florençal, ne sont rien en comparaison des solides obligations que je lui ai. Il m'a respectée comme sa Maîtresse ; mais il m'a aimée comme une sœur qu'on aime bien, & il a toujours pris mes interêts, comme si sa fortune avoit été entre mes mains, Je t'ai déja dit qu'il a meprisé l'affection

de plusieurs personnes qui auroient sans doute fait son établissement, & quelque jour je t'en raconterai des particularitez qui te surprendront. Par plusieurs fois il a exposé sa vie pour les interêts de ma maison, mais avec si peu de bruit & d'éclat qu'une fois entr'autres, il nous deffit d'un dangereux ennemi, qui connoissant mon Pere fort âgé, nous tourmentoit sans cesse. Cet homme étoit nôtre voisin en une des maisons que nous avons à la campagne & incessamment nous en recevions du déplaisir. Par malheur pour lui, il vint à Paris: comme Florençal en avoit souvent entendu faire des plaintes à mon Pere & à moi, sans que nous en sçussions rien, ni qu'aucun autre en soupçonnât jamais la moindre chose, il prit querelle

avec

avec lui, & ils se battirent; mais si opiniatrément que Florençal le tua sur la place de deux grands coups d'épée, & revint dangereusement blessé: Cet homme avoit des parens & des amis puissans, & sans que Florençal en avoit aussi beaucoup, & que l'action étoit belle, il se mettoit en une étrange peine en ma consideration: car n'ayant nul sujet de faire une querelle à ce Gentilhomme, quelque adresse qu'il eut, il ne pût si bien faire, qu'il ne parut toujours que c'étoit lui qui l'avoit poussé sur un sujet assez leger: Aussi avant que de tirer l'épée, le tenant sur le pré, il ne craignit pas de lui dire que ce n'étoit qu'en consideration de mon Pere qu'il le vouloit voir l'épée à la main, bien assuré qu'il le tueroit ou qu'il y seroit tué,

ſe battant avec lui ſans quartier : ce que l'autre accepta ; car quoiqu'il fût très-brutal, il étoit vaillant. Je n'ai point de freres, comme tu ſçais, & j'ai un couſin germain que mon Pere aime comme ſon fils & qui eſt preſque tous les jours ici. Florençal a lié une amitié étroite avec lui : Comme il étoit bien plus avancé dans le monde, il a pris un ſoin particulier pour l'introduire par tout, & dans la bataille de Lens il le tira d'entre les mains de trois Allemans qui l'amenoient priſonnier. Au retour de cette Campagne il l'empêcha d'être aſſaſſiné en une fâcheuſe rencontre, & courut un grand danger dans ce funeſte accident, comme tu peus déja nous l'avoir entendu dire beaucoup de fois. Je te raconterois encore mille obligations eſſentielles que je lui ai, mais il

vaut mieux venir à la conclusion & au sujet pourquoi je t'ai raconté tout ceci. Tu vois que je ne me suis pas fort engagée en cette affection, & que l'avantage qu'il á sur moi, ne me donne rien à craindre. Mais que sert-il de te dissimuler ? Je ne veux point m'exposer plus long-temps à la durée de ce commerce: mon Mari me traite bien, il en peut concevoir de l'ombrage, j'aimerois mieux mourir que d'avoir rien commis contre ce que je dois à ma reputation. Pourquoi donc plus long-temps demeurer dans le peril ? Je ruinerai la fortune d'un Gentil-homme à qui je ne puis m'empêcher d'en souhaiter une très-heureuse. J'ai donc tout-à-fait resolu de rompre avec lui. Je ne te dissimule point que je me fais une violence extrême;

mais il faut enfin que la raiſon ſe montre la plus forte. J'ai tiré du Cabinet tous ces papiers qui ne ſervoient qu'à maintenir dans mon ſouvenir des penſées qui troubloient mon repos. Je les ai lus pour la derniere fois, & je te confeſſe qu'en les liſant avec deſſein de ne les revoir jamais, je n'ai pû retenir mes larmes. Mais il faut bien mettre une fin à toutes ces choſes, & écoute ſi celle que j'ai reſolu dans mon eſprit, n'eſt pas ſelon ta penſée ? Cette grande ſeverité que je lui ai toujours fait paroître, n'a pû étouffer l'amour qu'il a eu pour moi. Je ne crois pas qu'il ait jamais eu de prétention de m'épouſer ; mais figure toi ce que c'eſt d'un Amant qui aime avec une forte inclination, & repreſente-toi l'état où il s'eſt vû, quand il

é consideré que j'en épousois une autre qui peut-être dans ce temps ne m'aimoit pas tant que lui. Il m'a dit tout ce que cette passion peut faire dire à une personne qui en est veritablement atteinte. Il m'a fait redouter mille extravagances ; mais enfin il en a usé comme un honnête homme. Quatre ou cinq jours avant celui de mon mariage il s'en alla à la Campagne, sur le pretexte de quelque affaire, & regarde le peril où il s'est mis depuis cinq ou six jours. Il est venu en cette ville malgré l'étroite garde qu'on fait aux portes. Il a fait tout ce qu'il a pû pour me voir ici ; mais je ne l'ai pû souffrir, au contraire, l'ayant trouvé, il y a deux jours chez une Dame de mes amies, où tu vis que je parlai à lui, je lui fis connoître que je voulois

vivre avec lui autrement que je n'avois pas fait, ce qui l'irrita si fort, qu'à peine le pus-je empêcher d'éclater; hier à la Messe ce fut encore pis; enfin c'est pour ce sujet que la Comtesse de Fronsac a été si long-temps ce matin avec moi. Cette Dame est sa parente & fort honnête femme: Elle a condamné sa folie avec moi; mais m'ayant rapporté l'état de son desespoir, toute sage & toute vertueuse qu'elle est, elle m'a portée à lui accorder la derniere grace qu'il me demande, qui n'est autre chose que du moins il me puisse dire adieu pour la derniere fois. Il est resolu d'aller en Suede où l'appelle le merite de cette grande Reine qui la gouverne aujourd'hui, & il m'a demandé pour toute faveur qu'il me puisse voir ici une heure. J'ai fait

it ce que j'ai pû pour m'en def-
dre : & tout ce que j'ai pû ga-
:r sur moi, a été que je de-
ndois du tems pour y songer.
in je lui ai mandé que sur les
tre heures il se trouvât dans le
lin du Palais Royal, & que si je
olvois quelque chose en sa fa-
r, quelqu'un iroit l'y trouver de
part: j'ai fait cette réponse pour
x raisons. La premiere parce
: je ne me fiois pas tout-à fait
:tte Dame; & l'autre parce que
nme je t'ai déja dit, je vou-
; un peu de tems pour songer si
ıi devois accorder cette grace.
ai donc songé tout ce matin,
uis que cette Dame est partie;
ans doute Florençal n'auroit
ı obtenu, sans une nouvelle
est survenuë à même temps.
de mes laquais est revenu de
Germain qui m'a apporté une

lettre de mon mari, par laquelle il me mande que la conference est accordée & que demain sans faute il sera ici. Cela a renversé toutes mes resolutions; j'ai redouté l'extravagance d'un amant desesperé, & enfin ayant craint qu'elle n'éclatât, pour mille raisons que tu peux voir comme moi, j'ai cru que je te devois envoyer au Palais Royal le trouver avec une lettre que je lui ai écrite. Je me fie en toi plus qu'à personne, & je crois aussi que tu m'y serviras plus fidellement. Fais tout ce que tu pourras pour le dissuader de me voir; mais enfin si tu le vois bien opiniâtre, donne lui cette lettre, & dis lui que ce soir la porte du jardin qui regarde sur la petite ruë, sera ouverte; mais qu'il songe bien à ce que je fais pour lui. Ces dernieres paroles

perçoient

çoient le cœur d'Aremberg, is comme elles lui promet- ent aussi l'éloignement de son val, elles donnerent quelque ısolation à son esprit qui certes avoit grand besoin. Joüant ıc un peu mieux son person- ;e qu'il n'avoit fait jusqu'alors, it cent sermens de fidelité à sa ıîtresse; de sorte qu'en étant ·suadée, elle lui donna cette tre & lui recommandant la di- ence, elle lui dit qu'elle la pour- t venir retrouver chez une Da- de ses plus particulieres amies, :z qui elle alloit passer le soir. même tems elle s'approcha du ., & y jetta tous ces papiers 'elle tenoit dans son tablier, pouvant toutefois quelque olution qu'elle voulut faire pa- ître, s'empêcher de faire un and soupir en condamnant si

cruellement au feu des marques d'une passion qui lui étoit si chere; & ne pouvant aussi, quelque hâte qu'elle eût de s'aller habiller, s'en éloigner, tant qu'il en demeura quelques restes. Mais l'amoureux Etranger qui vit le commencement de ce sacrifice, sortit plutôt songeant en lui-même qu'il en avoit de bien plus cruels à lui faire, s'il pouvoit obliger Aremberg à faire le devoir d'Eugenie. Il partit du cabinet, & se dépêchant pour se trouver à l'heure du rendez-vous qui s'avançoit, il sort du logis de la Comtesse en chaise; mais au lieu de se faire porter tout droit au Palais Royal, il se fait porter chez sa seconde Hôtesse. Son valet de chambre y étoit toujours demeuré avec son équipage & ses habits, & de temps en temps

il alloit chez la Comtesse recevoir ses commandemens, sous le pretexte d'être du pays d'Eugenie, & de venir querir ses Lettres ou de lui en apporter. Aussi-tôt qu'Aremberg fut dans cette Maison, il se fit ouvrir sa chambre, & n'en pouvant plus de douleur, comme il est aisé de se le figurer par tous les violens sentimens dont il étoit combatu, il se jetta sur un lit, pour tâcher de donner quelque relâche à son esprit. Son Valet de chambre qui l'avoit servi dans son voyage d'Italie, & qui étoit à lui depuis long-temps, autorisé par l'affection dont son Maître récompensoit sa fidelité qui étoit rare & singuliere, prit la hardiesse de lui demander ce qui le tourmentoit; il lui répondit seulement qu'il le laissât, & qu'il n'étoit pas en état de se

pouvoir exprimer. De dire aussi toutes les étranges pensées qui lui passoient par l'esprit, c'est ce qui ne se peut concevoir. La jalousie contre son Rival le possedoit au dernier point, & d'abord au lieu de songer à s'acquitter de sa commission, il est assez vrai-semblable que lui qui étoit extremement vaillant, se mit plutôt en l'esprit de s'aller deffaire d'un si dangereux Rival, ou bien de mettre du moins une fin à de si cruelles avantures en trouvant la mort dans le sanglant combat qu'il méditoit. Il quitte aussi-tôt les habits & le nom de la fausse Eugenie, voulant reprendre le personnage du veritable Aremberg, & consolé en quelque maniere par le desespoir de sa resolution déterminée, après avoir envoyé son Valet de Chambre congedier

orteurs, de peur qu'ils ne le
uffent au fortir de ce logis,
rtit à pied à deffein d'aller
ver le Chevalier de Floren-
u Palais Royal, & de l'obli-
le fortir pour fe battre, fi le
ect du lieu l'empêchoit de le
faire fur le champ. A peine
rtant eut-il paffé d'une ruë
l'autre, que r'entrant un peu
fon bon fens, & fongeant à
u'il alloit faire, il s'arrêta,
emandant en lui-même où il
it, & quel étoit fon deffein.
bien difoit-il, je tuerai mon
al, ou bien je recevrai la mort
lui; mais fi je le tuë, quel
it de ma victoire? Comment
oir l'aimable objet dont je fuis
rmé! Et fi je ne vais le trou-
que pour chercher la mort,
puis-je pas toujours bien la
ver par mon defefpoir ou

par ma douleur? Cette pensée fit naître une grande irresolution dans son esprit : & comme il n'avoit pas assez de chemin à faire pour la resoudre, il ne voulut point s'exposer à la vûë de son Rival qui par sa presence exciteroit sans doute tant de colere en son cœur, qu'il ne sçauroit plus ce qu'il feroit. Au lieu d'aller aussi-tôt au Palais Royal il va aux Thuilleries pour songer avec un peu plus de loisir à ce qu'il auroit à faire, s'imaginant que pour la saison ce lieu seroit assez solitaire. Il y va donc, & laissant la grande allée à main gauche, il prend l'allée qu'il jugea la moins frequentée. Là on peut penser combien d'étranges desseins lui passerent par l'esprit : certes aussi peut-être jamais personne ne s'est trouvé en une si

fâcheuſe conjonđure. C'étoit à qui lui livreroit de plus rudes aſſauts de l'amour, de l'amitié, de la jalouſie, & du deſtin qui s'y mêloit ſur le tout: car quel étrange perſonnage à faire, d'aller querir ſon Rival ſoi-même, & de l'amener en un lieu où l'on ne lui avoit pu diſſimuler qu'il n'étoit point mal voulu? Quel déplaiſir d'avoir entrepris tout ce qu'il avoit fait pour obtenir un cœur qui n'étoit plus à donner, ou qui ne le ſeroit jamais? Helas! diſoit-il en lui-même, où en ſuis-je réduit? Au moins s'il m'étoit permis de donner quelques eſperances à mon amour, je ſouffrirois avec conſtance: mais ce que j'ai fait pour l'objet que j'adore, eſt-il plus conſiderable qu'une amitié de trois ou quatre ans ſi diſcrete, ſi reſpectueuſe & fortifiée par tant

de ſervices ? Dans ces entrefaites ſa raiſon qui revenoit un peu, lui remontroit l'injuſtice du deſſein avec lequel il étoit ſorti de ſon logis. J'ai été jaloux, pourſuivoit-il, & de qui ? d'un pauvre malheureux qui pour recompenſe du plus parfait amour qu'on ait jamais eu pour perſonne, eſt contraint de quitter ſon pays & d'aller chercher une meilleure fortune au bout du monde ? Quel eſt donc mon deſſein, que puis-je eſperer de l'outrage que je fais à mon amitié, & dois-je demeurer plus long-temps dans un deſſein ſi inſenſé pour moi & ſi injurieux pour mon ami ? En même temps, il ſongeoit que le Comte d'Almont reviendroit le lendemain. Il ſongeoit auſſi que ſi la Comteſſe achevoit ſon deſſein, il alloit être défait de ſon Rival ;

mais quand cela ſeroit, pourſui-voit-il, qu'en puis-je eſperer? ma perfidie me rendra-t-elle plus aimable que tant de generoſité qu'elle trouve en ce Chevalier, & puis-je être aſſez inſenſé pour me flatter de la folle opinion, qu'ayant avoüé mon pays, je pourrai demeurer plus long-tems dans mon déguiſement, & ne point rougir quand je reverrai Almont qui me demandera des nouvelles de ſon cher Aremberg? Pourrai-je ſoutenir mon crime avec aſſez d'audace pour reſiſter à la honte d'avoir manqué à un ſi fidele ami, & ce que je crains de faire pour moi-même, irai-je le faire pour mon Rival? Si je le fais venir au rendez-vous, cet amant trop heureux encore en ſa diſgrace, s'il pouvoit reconnoître ſon bonheur, l'outrage que je

ferai à mon ami, sera-t-il moindre que celui que je lui ai voulu faire moi-même? Ah non non, ne nous rendons point l'instrument de la felicité de mon Rival, & du plus grand déplaisir que mon ami & moi puissions recevoir. Il se persuadoit insensiblement de demeurer dans cette resolution: Mais quand les considerations de son amour se mêloient avec celle-ci, il ne sçavoit que resoudre. Enfin après une heure ou deux de la plus grande inquietude où peut-être homme ait jamais été, pour satisfaire à son ami & à soi-même, il prit une soudaine resolution que toutes les pensées qui depuis lui passerent par l'esprit, ne purent changer. Il resolut qu'il n'iroit point trouver son Rival au Palais Royal; & pressé par son amour & par le retour du Comte

d'Almont, il conclut de joüer du moins une fois le personnage d'Aremberg:d'aller ce soir au lieu de son Rival à la porte du Jardin qui lui devoit être ouverte: de se jetter aux pieds de la Comtesse:de lui raconter ce que la passion qu'il avoit pour elle, l'avoit obligé de faire: & si après cet effort, son amour ne pouvoit se flater d'aucune esperance,d'aller chercher la mort dans la guerre qui étoit si cruellement allumée, devant ses yeux. En même temps sans examiner davantage, il déchira la Lettre de la Comtesse qu'il tenoit en sa main, après l'avoir lûë, & fait mille reflexions differentes sur les termes où le bonheur de son Rival étoit exprimé. Il étoit alors auprès du labirinte, & croyant que c'étoit assez de la déchirer en plusieurs morceaux, il se contenta

de les jetter à l'entrée de la paliſſade. Auſſi-tôt il s'en revint chez lui, & tirant ſes plus beaux habits, il paſſa le reſte de la journée à s'ajuſter avec plus de ſoin qu'il n'avoit jamais fait. Après avoir commandé à ſon Valet de chambre d'aller chez la Comteſſe d'Almont, & de donner à ſon Portier un billet qu'il écrivit devant lui, & qu'il cacheta, avec ordre de dire à ce Portier que s'il y avoit quelqu'un des laquais de la Comteſſe, il le lui donnât pour le porter chez cette Dame, où elle paſſoit la journée. Ce qui fut fait comme il l'avoit prévû; & la Comteſſe reçût en cette viſite le billet de la fauſſe Eugenie, par lequel elle la ſupplioit de l'excuſer ſi elle ne lui alloit pas rendre compte de ſa commiſſion. Elle lui diſoit pour excuſe qu'elle étoit

chez une de ſes amies où elle avoit trouvé un homme de ſon pays qui partoit le lendemain, & qu'elle ne pouvoit laiſſer échapper l'occaſion d'écrire à ſes parens ; mais cette fauſſe Eugenie ne pouvant oublier Aremberg, avoit encore ajouté ces paroles au bas de ce billet.

J'ai executé vos ordres ſelon que je le devois, & vous verrez ſans doute ce ſoir l'Amant de tous le plus paſſionné ; mais le plus malheureux auſſi de tous ceux qui ont jamais ſçu veritablement ce que c'étoit que d'aimer.

La Comteſſe d'Almont n'eût garde de pénétrer dans le ſens équivoque des dernieres paroles de ce billet. Elle s'en retourna le ſoir aſſez tard chez elle, s'ar-

mant de toute sa vertu & se fortifiant, autant qu'il lui étoit possible, dans le dessein qu'elle avoit pris de bannir pour jamais le pauvre Florençal; mais un dessein si juste pensa avoir un malheureux succès. Elle ne fut pas si-tôt chez elle qu'on lui dit que son mari étoit revenu, qu'il avoit été dans son cabinet & dans la chambre d'Eugenie quelque temps, & qu'il en étoit sorti fort inquiet & fort chagrin. La Comtesse ne s'émeut point de cette nouvelle, ne pouvant se défier de rien: Elle s'imagina que comme la conference avoit plutôt été concluë qu'on ne le croyoit, il étoit peut-être revenu avec les Deputez: mais quand elle apprit qu'il avoit fait ouvrir son cabinet & les cassettes d'Eugenie, elle se trouva en une étrange inquietude. Elle

ſçavoit que penſer: De croire
Eugenie l'eût trahie pour ſon
ri qu'elle n'avoit point encore
, elle n'en pouvoit concevoir
moindre ſoupçon; & puis la
lence qu'il avoit faite à ſes
ètes, auſſi bien qu'à ſon cabi-
, la juſtifioit, ce ſemble, de
te la défiance qu'elle pouvoit
ir contre elle. Son abſence
nbaraſſoit plus que tout; car
: ne ſçavoit où la trouver, &
: ſe trouvoit embarraſſée d'un
dez-vous qui tout innocent
l étoit, lui donnoit d'étranges
:mes. Se confiant toutesfois
ſon innocence, elle s'aſſuroit,
:eſolvant cependant de jouer
plus ſur qui étoit de faire ver-
iller la porte du Jardin, aimant
:ux que ſon amant eut encore
:e traverſe que d'expoſer ſa
& ſon honneur; outre qu'il

lui étoit impossible de satisfaire à la promesse qu'elle lui avoit faite : mais elle ne voyoit pas tout le peril qu'elle couroit. Il est vrai que comme elle l'avoit prévû, le Comte d'Almont avoit avancé son retour : Il étoit venu avec les Deputez du Parlement, pour se servir de l'escorte qui les accompagnoit ; mais n'ayant point voulu traverser la ville avec eux par fantaisie, ou parce qu'effectivement ce jour-là étoit fort beau pour la saison, il descendit de cheval à cette entrée des Thuilleries qui est proche la porte S. Honoré, renvoyant ses chevaux, & donnant ordre à ses gens de lui amener son carosse à l'autre porte qui est vis-à-vis du grand escalier du Louvre. A peine eût-il fait un tour dans la grande allée, que ne trouvant point encore son carrosse

carrosse venu, Aremberg, lui & sa femme furent si malheureux que pour varier sa promenade il prit l'autre allée, révant & se promenant lentement comme un homme seul, les morceaux de la Lettre de sa femme se présenterent à ses yeux. Il y en avoit quelques-uns qui étoient demeurez dans cette allée; quoique l'intention d'Aremberg eût été de les jetter de l'autre côté de la palissade dans le labyrinthe: Si bien qu'Almont reconnoissant soudain l'écriture de sa femme, & tombant par hazard sur quelque morceau où le mot d'amour étoit écrit, cela lui donna d'abord une curiosité assez capable d'entrer dans la fantaisie d'un Mari qui avoit épousé une belle femme. Il entre donc dans le labyrinthe, ramasse encore tout ce qui étoit

billet étoit conçû en ces terme[s]

Où trouvez-vous qu'il soit perm[is] de se plaindre, quand on est infin[i]ment coupable & que parce que j[e] me montre plus sage que vous, j[e] dois porter la peine de vos extravagances? qu'ay-je affaire de vos larmes & dequoi vous peut servir ma vuë? Vous n'étes que pour me persecuter, & vous voulez par votre procedé me faire trouver de la joye quand je serai deffaite de vous. Venez donc, j'y consens. Venez ce soir sur les neuf heures: la porte du jardin vous sera ouverte: mais venez recevoir de mon amitié le chatiment qui est du à votre amour, si vous n'aimez mieux que je dise votre importunité.

Quoique selon l'intention de la Comtesse cette lettre ne fût pas fort criminelle, on peut juger l'effet qu'elle devoit faire sur l'esprit d'un Mari, si l'on considere

de ce côté-là, comme il avoit fait ceux qui étoient dans l'allée & même quelques-uns qui étoient demeurez accrochez dans le bois de la palissade: & enfin cherchant son malheur par une curiosité dont il ne pût se deffendre, il va à la porte où devoit venir son carosse, attendant avec impatience qu'il vînt. Aussi-tôt qu'il vit ses gens arrivez, il leur demanda si sa femme n'étoit point au logis, & ayant appris qu'il n'y avoit personne, il s'y fait conduire & monte aussi-tôt en son cabinet. Là prenant un soin qui ne se peut exprimer pour joindre tous ces morceaux par le sens qui le guidoit; quoiqu'il y en eût pour le moins vingt, il en vint à bout avec une peine incroyable, & enfin les ayant recollez par ordre sur un autre papier, il vit que ce

billet étoit conçû en ces termes.

Où trouvez-vous qu'il soit permis de se plaindre, quand on est infiniment coupable & que parce que je me montre plus sage que vous, je dois porter la peine de vos extravagances ? qu'ay-je affaire de vos larmes & dequoi vous peut servir ma vuë ? Vous n'étes que pour me persecuter, & vous voulez par votre procedé me faire trouver de la joye quand je serai deffaite de vous. Venez donc, j'y consens. Venez ce soir sur les neuf heures : la porte du jardin vous sera ouverte : mais venez recevoir de mon amitié le chatiment qui est du à votre amour, si vous n'aimez mieux que je dise votre importunité.

Quoique selon l'intention de la Comtesse cette lettre ne fût pas fort criminelle, on peut juger l'effet qu'elle devoit faire sur l'esprit d'un Mari, si l'on considere

que ces termes avec toute leur rudesse, marquoient cependant un rendez-vous à une heure induë & dans un temps où on le croyoit à la campagne. Aussi le Comte d'Almont ne s'en trouva pas peu inquieté. La reputation de sa femme ne pouvoit l'assurer. Il y avoit presque deux mois qu'il ne l'avoit vûë. Quoiqu'il fut assez raisonnable en toutes ses autres actions, le grand esprit qu'il trouvoit en elle, augmentoit son soupçon: car naturellement les gens qui en ont peu sont soupçonneux, & il n'y a personne qui ait si mauvaise opinion du sexe que ceux qui n'ont guere pratiqué les femmes, comme lui qui dès le sortir de l'Académie fut envoyé en Italie, & bien-tôt après son retour, fut engagé dans le mariage. Se trouvant donc autant

mbaraſſé qu'un homme le peut
ſtre, & ne ſçachant que juger
le cette lettre, parce qu'effecti-
vement il n'avoit jamais entendu
faire la moindre médiſance de
à femme, lors qu'elle étoit
ille, pour s'en éclaircir davan-
age il lui vint en fantaiſie que
i ce commerce dont il étoit al-
armé, étoit quelque galanterie
le longue main, aſſurément il
n trouveroit des marques dans
on cabinet. Il le fait donc ou-
rir : mais le Ciel qui veilloit
our le ſalut de la Comteſſe, y
étant obligé par ſon innocence
heureuſement lui avoit fait pré-
voir ce peril. Ce jour là même
elle avoit brûlé tout ce qu'elle
avoit de lettres du Chevalier de
Florençal, comme je l'ay dit :
& ainſi ſon Mari ne trouva autre
choſe dans tous les tiroirs de ſon

cabinet que des lettres de ses amies ou de ses parens. Almont ne se remit pas pour cela de son inquiétude : ayant veu par les lettres que sa femme lui avoit écrites à saint Germain, qu'elle lui parloit avec grande affection de cette Demoiselle qu'elle avoit prise depuis son départ, il crut que si sa femme avoit quelque galanterie, infailliblement elle seroit de la confidence. Il demande donc où elle couchoit & s'étant fait mener à sa chambre il y fait ouvrir les cassettes qu'on lui dit être à elle ; mais jugez combien ce pauvre homme se tourmentoit pour s'embarasser de plus en plus. Il foüille par tout renverse toutes ses hardes, sans trouver rien que plusieurs lettres qui d'abord frapperent ses yeux comme celles qui étoient écrites

de sa propre main. Sçachant qu'il n'avoit point tant écrit à sa femme depuis qu'il étoit à saint Germain. Cela l'oblige de les considerer plus attentivement, il les regarde & enfin il les reconnoist pour celles mêmes qu'il avoit écrites à son ami Aremberg pendant tous ses voyages de Suede, de Hollande & d'Angleterre & depuis plus d'un an qu'ils ne s'étoient veus. Que peut il croire de cette avanture? C'est ce qu'il est impossible de se figurer: car de s'imaginer ce que c'étoit effectivement, c'est une chose si singuliere qu'elle n'eût pû tomber dans le sens de quelque homme que ce puisse être. Il demeure interdit & confus. Sa femme ne revient point; il ne veut point la voir avant que de s'être éclairci davantage de son soupçon; il ne

veut point être contraint de lui confesser pourquoi il a fait enfoncer son cabinet, de peur qu'elle ne se justifiat si bien qu'il eut sujet de se repentir de sa promptitude. Il demande Eugenie pour apprendre d'elle par quel moyen ses lettres étoient tombées entre ses mains, on lui dit qu'elle étoit sortie avant sa femme ; & qu'elle n'étoit point revenuë depuis. Enfin ne sçachant que faire, ne sçachant que penser, il sort de son logis pour aller consulter qu'elqu'un de ses amis. Il va trouver un vieux Gentilhomme qui de fort long-tems étoit attaché à sa maison. Cet homme approuve sa conduite, lui faisant voir par des raisons très fortes qu'il avoit trés prudemment fait de se retirer, de peur d'éclater avant que de savoir

s'il

s'il en avoit ſujet ou non. Lui faiſant voir par tout ce que l'experience pouvoit avoir ajouté au bon ſens qu'il avoit naturellement, combien le procedé d'un homme doit être délicat & adroit en ces rencontres; & d'un homme marié depuis trois mois. Enfin le Comte reſolut de s'en aller à la porte du jardin, pour s'éclaircir lui-même de ſon ſoupçon, à l'heure qui étoit marquée dans la Lettre qu'il avoit ramaſſée, jugeant par la nouveauté de l'écriture que ce pourroit être ce ſoir même que le rendez-vous étoit donné. Avançant même l'heure, il quitte ce vieux Gentil-homme qui voulut s'en aller avec lui; mais il l'en empêcha, & même il laiſſa ſon carroſſe & ſes gens à la prochaine ruë, ne voulant pas qu'aucun s'apperçût de ſon ſoupçon, &

ſe confiant en ſon épée, comme celui qui veritablement étoit trés-vaillant. Cependant les grandes inquietudes de la Comteſſe augmentoient cruellement, voyant qu'Eugenie ne revenoit point, & n'ayant perſonne à qui elle pût ſe confier. Tout ce qu'elle pût faire, fut de deſcendre elle-même dans le jardin, de verrouiller la porte, & de regarder ſi elle étoit bien fermée, jugeant que peut-être Florençal pourroit avoir appris le retour de ſon Mari, & en tout cas aimant mieux reſerver à s'en excuſer avec lui, que de le précipiter avec elle dans un peril ſi évident. Aremberg d'un autre côté ſe preparoit à une bizare avanture. Il trembloit en ſongeant à ſon entrepriſe, & il étudioit avec grand ſoin la harangue qu'il pourroit faire à la Comteſſe, en lui décou-

vrant ce qu'il étoit, & l'extremité où l'avoit reduit la passion qu'il avoit conçuë pour elle; mais s'il se préparoit bien à un cruel demêlé, ce n'étoit pas sans doute à celui où il se vit engagé. Le logis où il s'étoit habillé, n'étoit pas fort loin de celui du Comte d'Almont, comme je l'ai fait entendre, & la porte du jardin en étoit encore plus proche que celle de la cour. N'ayant donc que vingt ou trente pas à faire, il sort tout seul, ne voulant pas que le valet de chambre qu'il avoit fait demeurer avec lui, l'accompagnât; & n'ayant que son épée au côté qu'il avoit encore plutôt mise pour parure que pour deffense, ne pouvant prevoir ce qui lui arriva. Almont se tenoit au coin d'une petite ruë d'où il consideroit attentivement la porte du jardin. Aremberg y

vient à l'heure marquée dans la lettre, & il la pousse croyant qu'elle seroit ouverte, comme la Comtesse lui avoit dit de le dire au Chevalier de Florençal. Le Mari ne manqua point de l'observer; mais voyant que la porte ne s'étoit point ouverte, il voulut attendre jusqu'au bout pour voir ce qui en arriveroit. Aremberg se tint à la porte quelque temps; mais voyant qu'on ne l'ouvroit point, de peur de donner soupçon, il se promenoit, passant & repassant devant la porte de temps en temps & la poussant doucement de la main, pour voir si elle ne s'ouvriroit point. La nuit n'étoit pas si obscure que le Comte d'Almont ne vît bien toutes les actions d'Aremberg mais elle n'étoit pourtant pas assez claire pour lui laisser remarquer les traits de son

visage qu'il ne voyoit que fort confusément : Il remarquoit à sa taille que cet homme ne lui étoit pas inconnu; mais il n'avoit garde de se mettre en l'esprit que c'étoit son meilleur ami, & de tout ce qu'il connoissoit de gens de la Cour, il ne pouvoit jetter son soupçon sur aucun. A la fin toutes fois la patience de cet homme irritant la sienne, & sortant de son embuscade, il vient fondre sur lui l'épée à la main; lui demandant ce qu'il cherchoit à cette porte. Aremberg surpris autant qu'un homme le peut être, le reconnoit à la voix aussi-tôt; mais il se voit si pressé par lui qu'il ne sçait que répondre : De lui dire son nom, que pourra-t-il lui alleguer de ses allées & venuës devant cette porte, & de l'envie qu'il a témoigné d'y entrer ? Il

reculе donc sans rien répondre; mais l'autre le pousse, & si vivement, que pour sauver sa vie, il est obligé de mettre aussi l'épée à la main; sans autre dessein toutefois que de reculer en parant jusqu'à son logis, ou dans l'esperance qu'il pourroit passer quelqu'un qui les separeroit; mais son logis n'étoit pas si proche, & personne ne passoit. Enfin en quelque peril qu'il s'exposât pour ne repousser point la force par la force, & quelque soin qu'il prit pour ne blesser point son ami, il ne pût éviter son malheur. Le Comte d'Almont s'abandonna tellement à son ressentiment, que de lui-même il s'enferra dans l'épée d'Aremberg, & son sang se mit à couler en si grande abondance que son malheureux ami s'apperçut de son

astre, & voyant aussi qu'en
me temps il commença à tre-
cher, & que son bras & son
e tomboient de foiblesse: Ah
n cher Almont s'écria-t-il, en
ettant entre ses bras, à quel
lheur m'avez-vous reduit?
te voix frapa encore les sens
Comte blessé; mais il ne la
onnut que confusément, &
i qu'Aremberg continuât ses
es plaintes, il n'en entendit
depuis. Il étoit blessé si dan-
eusement qu'il tomba aussi-
en une grande foiblesse & per-
oute connoissance. Aremberg
rut mort; mais sans conside-
e peril où il s'exposoit, il ne
si-tôt l'abandonner. Ce lieu
t fort écarté; c'étoit vers ces
les plus desertes qui sont au
tier du marêt. Insensé & fu-
t il fut long-temps sans vou-

loir abandonner le corps de son ami, faisant oüir les plus tristes gemissemens qu'on puisse entendre, sans que personne vînt ; car presque de tous côtez cette ruë n'étoit bornée que par les jardins des maisons qui avoient leur regard sur d'autres ; mais enfin la raison revenant un peu à Aremberg, il songea en quel peril il exposoit non seulement sa vie (car il ne la consideroit guere en l'estat où il étoit) mais l'honneur de sa maîtresse & le sien, s'il étoit surpris auprès de son ami qu'il avoit tué. Il se mit à considerer autant qu'il le pouvoit dans le désordre où il étoit, que tout ce qu'il pouvoit dire pour raconter la verité de cette avanture, étoit si peu vrai-semblable qu'il seroit sans doute puni comme un assassin, & que venant à être ro-

nnur, comme il ne pouvoit
viter, il ne pourroit alleguer
e de très-mauvaises raisons
ur sa deffense & pour celle de la
omtesse. Entendant donc enfin
nir des gens, il se retira & rega-
a ce logis où il avoit changé
habits, certes bien à propos
ur lui; car ces gens qu'il enten-
: venir, étoient les laquais du
omte d'Almont qui s'ennuyant
ittendre, passerent par curiosité
ns cette ruë, pour sçavoir si leur
aître y étoit encore: & s'il
ivoit point besoin de son ca-
sse. On peut se figurer quel fut
ir étonnement, quand ils le
ouverent en cet état. D'abord ils
crurent mort; mais ayant prom-
ement été querir son carosse, ils
ouverent qu'il respiroit en-
ore, quand ils le mirent dedans
our le remporter en son logis.

Le desordre & la douleur de la Comtesse ne se peut concevoir, lorsqu'elle vit son Mari couvert de sang & qu'elle apprit des laquais qu'ils l'avoient trouvé en cet état à sept ou huit pas de la porte du jardin. Elle ne douta point que ce n'eût été Florençal; ainsi l'on peut s'imaginer l'excès de sa douleur par les sujets qu'elle en avoit. Cent fois elle detesta sa vie & son imprudence, cent fois elle souhaita la mort, & cent fois elle fut sur le point de se la donner. Et peut-être l'eût-elle fait pour se délivrer de la forte accusation qui se preparoit contre son innocence, si elle n'eût été assistée du Ciel particulierement, & si étant extremement pieuse, elle n'eût eu aussi-tôt recours à Dieu, lui remettant son honneur & sa vie entre les mains. Le Mari re-

: cependant & aussi-tôt qu'elle
voulut presenter devant lui,
pria de s'éloigner & d'envoyer
rir son Pere. Ces paroles lui
ent le poignard dans le cœur;
vit bien par les regards de
Mari qu'il la soupçonnoit d'ê-
la cause de sa mort. Elle obéit
ırtant & elle envoya querir son
e, se rendant aussi au conseil
Medecins qui lui dirent qu'il
it fort important pour le salut
son Mari de ne le pas faire
ter, & s'armant autant qu'elle
ut, de constance & de fermeté
ıtre les plus cruels assauts de la
tune. Les Medecins & les Chi-
giens ayant visité la playe du
mte, dirent qu'ils n'en pour-
ent juger, jusqu'à ce qu'on eût
é le premier appareil, & lui
donnerent de se reposer. Mais
lendemain d'un commun ac-

cord ils la jugerent mortelle ; & lui dirent qu'il pouvoit songer à sa conscience & à ses affaires. Son beau-pere étoit venu cependant. Ayant donc renvoyé tout le monde de sa chambre, hors sa femme & lui & un de ses parens qui étoit son heritier ; autant qu'il pouvoit parler dans l'état où il étoit, il se mit à raconter son avanture, le soupçon qu'il avoit eu par la lettre qu'il avoit trouvée aux Thuilleries qui étoit encore dans ses habits & qu'il leur donna à lire : ensuite comme il avoit été blessé, ne désavouant pourtant point que cet homme qu'il n'avoit jamais pû connoître, avoit autant évité qu'il lui avoit été possible, de le blesser, & que de lui-même il s'étoit enferré dans son épée : qu'ensuite il avoit reconnu sa voix mais qu'il n'avoit jamais pû se re-

mettre en l'eſprit de qui elle étoit. Cette pauvre femme fondoit en pleurs, voyant par toutes ces marques que nul autre que Florençal n'avoit tué ſon Mari, & le jugeant infailliblement par la reſiſtance qu'il avoit faite pour ne le point bleſſer, elle s'imaginoit que toute innocente qu'elle étoit, elle étoit coupable d'un ſi grand crime; connoiſſant toutesfois combien ſon intention en étoit éloignée, elle ne perdit point courage quoique ſon pere qui étoit un homme fort emporté l'outrageât de paroles indignement & la menaçât d'être lui-même ſa partie & de travailler à ſa condamnation. Elle ſe jetta à genoux proche du lit de ſon Mari, & priant ſon Pere d'écouter ſa juſtification, elle ſe mit ingenuëment à raconter la choſe comme elle étoit arrivée. Elle re-

iisque c'étoit au Palais-
e cette fille la lui avoit
.e Mari écoutoit ses rai-
assez de disposition de la
int effectivement de l'af-
our elle. Il voyoit tant de
t de simplicité en sa nar-
e quand il jettoit les yeux
ou se souvenoit des ter-
lettre, il étoit convaincu
nocence; mais quand il
itoit le peu d'apparence
oit que ce fût le Cheva-
rençal qu'il connoissoit
ent, & qui étoit d'une
-à-fait differente de ce-
lequel il s'étoit battu,
oit que juger. D'ailleurs
qui étoit son heritier,
ort contre elle, croyant
evoit par l'obligation
de poursuivre la Com-
toit apparemment cause

presenta à son Pere la grande assiduité que Florençal avoit euë pour son service. Elle lui avoua que depuis long-temps il l'avoit aimée, & lui faisant remarquer son procedé discret & respectueux, ajouta ensuite de la maniere dont je l'ai raconté, ce qu'il avoit fait pour elle & le peu qu'elle avoit fait pour lui. Elle leur dit hardiment qu'elle n'avoit point balancé pour suivre son devoir, & enfin elle leur particularisa cette derniere avanture comme elle s'étoit passée, la justifia par les termes de sa lettre & prit à témoin de son innocence Eugenie & la parente de Florençal qui l'étoit venuë voir la journée precedente, avouant pour conclusion qu'elle ne sçavoit pas pourquoi Eugenie n'étoit point revenuë, & coment Florençal pouvoit avoir perdu cette lettre aux Thuil-

leries, puisque c'étoit au Palais-Royal que cette fille la lui avoit donnée. Le Mari écoutoit ses raisons avec assez de disposition de la croire, ayant effectivement de l'affection pour elle. Il voyoit tant de candeur & de simplicité en sa narration, que quand il jettoit les yeux sur elle, ou se souvenoit des termes de la lettre, il étoit convaincu de son innocence; mais quand il se representoit le peu d'apparence qu'il y avoit que ce fût le Chevalier de Florençal qu'il connoissoit parfaitement, & qui étoit d'une taille tout-à-fait differente de celui contre lequel il s'étoit battu, il ne sçavoit que juger. D'ailleurs ce Parent qui étoit son heritier, insistoit fort contre elle, croyant qu'il le devoit par l'obligation qu'il avoit de poursuivre la Comtesse qui étoit apparemment cause

de la mort de son Mari, & pour empêcher peut-être que l'amour que son cousin avoit pour elle, revenant, il ne lui fit quelque part considerable de ses biens. Il alleguoit qu'elle accusoit à tort le Chevalier de Florençal, puisqu'il étoit dangereusement malade: Que le jour même que le Comte fut blessé, il l'avoit rencontré à l'entrée de la nuit, à la porte du Palais-Royal, se trouvant si mal qu'il l'avoit arrêté & l'avoit prié de lui prêter une chaise, dans laquelle il étoit & de prendre son carosse, parce que déja son mal le tourmentoit si fort, qu'il ne pouvoit gagner son logis qu'à peine: Que comme il étoit fort de ses amis, cela l'avoit obligé de l'accompagner jusques chez lui: Qu'aussi-tôt il s'étoit mis au lit malade d'une grosse fiévre, &

e le lendemain il l'avoit encore
: voir, & qu'il l'avoit trouvé
is mal (ce qui étoit vrai en
ıtes ses circonstances) car ce
uvre Amant desesperé des mé-
.s de la Comtesse, & se croyant
›mpé quand après avoir long-
nps attendu dans le jardin du
lais Royal, il vit que personne
: venoit de sa part, en eut tant
douleur qu'il en pensa mourir.
insi cette infortunée Comtesse
meura long-temps dans l'im-
ıssibilité de se justifier. Ce qu'elle
oit dit à la parente du Chevalier
oit peu de chose, & Eugenie
: se retrouvoit point: ce qui
igmentoit encore extremement
ıpparence de son crime, & le
›upçon que le Mari & le Pere
ouvoient prendre, qu'elle avoit
uelque galand qu'elle ne vouloit
as accuser; car il étoit assez

vrai-ſemblable qu'elle avoit fait évader Eugenie, de peur qu'étant complice, elle ne ſe vît contrainte par menace d'avouer tout. Le Pere ſur-tout donnoit fort dans ce raiſonnement, s'imaginant que parce qu'en effet il n'avoit jamais mal penſé de la longue affection que ce Chevalier avoit eu pour elle, elle s'en ſervoit plutôt que d'un autre, afin qu'il ajoutât plutôt foi à ces excuſes; mais ce que le Parent & le Mari alleguoient, l'un d'avoir été ailleurs avec Florençal durant tout le temps que ce paſſa cette action, & l'autre de la certitude qu'il avoit que ce n'étoit point lui, ne le confirmoient pas peu dans ſes injuſtes ſoupçons. Ainſi s'emportant contre ſa fille avec ce Parent qui étoit fort brutal, il n'y a point de menaces qu'ils ne lui fiſſent. Affligée donc

autant qu'il est possible,& voyant qu'avec raison ils avoient lieu de ne la pas croire, elle ne demandoit plus que la mort, se lassant enfin de débattre si long-temps la cause d'une innocence si cruellement poursuivie par le malheur, & convaincuë par tant de fausses apparences. Elle se rendoit, ce semble, leur disant que tout ce qu'elle avoit dit, étoit la pure verité; mais que puisque son infortune étoit telle, qu'elle ne pouvoit se justifier, & qu'effectivement innocente ou coupable, elle étoit cause de la mort de son Mari; elle ne demandoit point de grace: Qu'ils la fissent mourir s'ils vouloient: Que quelque jour la verité se découvriroit, & qu'aussibien la vie ne lui pouvoit être agréable desormais. Mais Dieu ne voulut pas plus long-temps

laiſſer l'innocence au ſupplice. Dans ce moment deux Religieux fraperent à la porte, & le Portier vint bientôt à celle de ſa chambre, criant au travers, que ces Religieux avoient demandé ſi le Comte d'Almont n'étoit point encore mort, & qu'ils avoient une choſe d'extrême importance à lui dire, du moins à la Comteſſe ou à ſon Pere. Le Comte ordonna qu'on les fit entrer : un deux ſe retira par reſpect, & l'autre ayant fait approcher la Comteſſe, ſon Pere & ce Parent, commença à leur dire qu'il venoit les éclaircir d'une étrange avanture, & auſſitôt il ſe mit à leur raconter comme le Comte d'Aremberg l'avoit envoyé querir, lui avoit confeſſé qu'il étoit devenu paſſionnément amoureux de la Comteſſe, le propre jour que le Comte l'épou-

comme il s'étoit mis à son ser-
e déguisé en fille, la confi-
ıce qu'elle lui avoit faite de
nitié honnête que le Chevalier
Florençal avoit euë pour elle.
racontant, comme ce Comte
anger la lui avoit racontée au-
t qu'il lui fut possible, à l'avan-
e de cette pauvre femme. En-
e comme il avoit resolu d'aller
la place de son Rival, ayant
hiré sa lettre aux Thuilleries,
enfin comme malgré tout ce
il avoit pû faire pour éviter son
lheur, c'étoit lui qui l'avoit
si malheureusement, lui disant
ore de sa part qu'il lui en de-
ndoit pardon, & qu'il alloit
ner une vie si triste & si lugu-
qu'il esperoit de sa douleur
il ne le survivroit pas long-
ıps. Cette narration que ce
ligieux fit avec toutes les cir-

constances, & qui se rapportoit entierement à tout ce que la Comtesse avoit allegué, la justifioit entierement, & le Mari n'en doutoit déja plus, se souvenant de la taille de celui contre lequel il s'étoit battu, & rappellant en sa memoire le ton de voix & les paroles qu'il avoit entenduës au moment qu'il fut blessé. Mais quand ce Religieux eut ajouté que pour preuve de ce que le Comte d'Aremberg lui avoit allegué, on trouveroit encore dans les cassetes de la fausse Eugenie toutes les lettres que le Comte d'Almont lui avoit écrites en Allemagne, en Suede & en Angleterre & par tout ailleurs depuis leur séparation, & que le Mari se ressouvint comme il les avoit trouvées effectivement & qu'elles l'avoient tant embarassé, il commença

desormais à demander pardon à sa femme & à prier son beau-pere de l'obtenir. Ce Religieux le voyant en si beau chemin, l'exhorta en même temps à pardonner sa mort au Comte d'Aremberg. Le Comte d'Almont lui repondit que ne sçachant point qui c'étoit, il avoit néanmoins témoigné à sa femme que c'étoit lui-même qui en étoit la seule cause & qu'il s'étoit enferré dans l'épée de son ennemi; mais qu'enfin étant tout-à-fait éclairci de cette avanture, il n'en avoit nul ressentiment. Qu'il prioit sa femme & son parent de ne point poursuivre sa mort, ajoutant qu'au reste on ne peut éviter son destin, & leur racontant qu'à Rome un fameux Astrologue qu'Aremberg & lui avoient consulté séparément, leur avoit dit

sur leur horoscope qu'il avoit étudiée, à lui qu'il sauveroit la vie à celui qui lui donneroit la mort, & au Comte d'Aremberg, qu'il auroit le plus grand malheur qu'un homme puisse avoir en sa vie, puisqu'il tueroit son meilleur ami. Ce Religieux prit la parole sur ce sujet, lui remontrant fort sçavamment la vanité de cette science, & autant que la conjoncture presente pouvoit peu permettre un long discours, il en fit un fort beau sur ce sujet & il allegua de fortes raisons pour faire voir comme souvent Dieu permet que la sotte curiosité des hommes soit punie par elle-même. Le Comte en même temps n'ayant plus rien sur sa conscience qui l'inquietât, fit tous les devoirs de sa religion, & se prepara à la mort fort chrêtiennement:& puis
il

ſpoſa de ſes biens autant qu'il
ut, à l'avantage de ſa femme,
iite dequoi ayant recomman-
ſon ame à Dieu, il expira en-
es bras de cette malheureuſe
ſonne que la douleur rendit
g-temps auſſi morte que lui.
ſe crut obligée de pourſuivre
nort, quoiqu'il lui eût fait pro-
tre le contraire. Un des Va-
de chambre d'Aremberg fut
, qui confirma par ſa dépo-
n ce que ce Religieux avoit
& celles de ſes deux differens
es & de tous leurs valets s'y
ivant conforme, il n'y eut plus
ijet de douter de ſa condam-
on. Mais la veuve ni les pa-
s d'Almont ne purent jamais
découvrir de la retraite de
Comte Allemand, ce Reli-
ix étant obligé de ne leur en
apprendre: car pour repren-

dre les choses d'un peu plus loin ; il est necessaire de sçavoir qu'Aremberg s'étant d'abord retiré chez cette femme, par laquelle il fut introduit chez la Comtesse, il s'alla enfermer dans sa chambre furieux, desesperé & abatu de douleur. Il apprit à son Valet de chambre ce qui lui étoit arrivé, lui donnant commission d'aller au tour du logis du Comte observer toutes choses, & ne pouvant s'empêcher de lui dire que si son ami en mouroit, il se vouloit aller jetter aux pieds de la Comtesse, & la prier de lui faire faire son procès. Ce jeune-homme ne lui répondit rien ; mais autant embarrassé qu'on le peut être, il se mit à songer ce qu'il pouvoit faire de mieux en cette fâcheuse conjoncture, & enfin fermant la porte sur son maître, de peur

qu'il ne s'avisât de s'en aller par quelque extravagance chez le Comte qu'il venoit de tuer, il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de courir au plutôt à leur premier logis, pour voir si son Gouverneur n'y seroit point encore. Quoiqu'il fût déja un peu tard, & que le quartier où ils étoient en fût éloigné, il y courut le plus vîte qu'il put. Par bonheur ce Gouverneur y étoit encore, ayant demeuré tout ce temps pour tâcher d'apprendre quelque chose de la fuite du jeune Comte, ou n'ayant pû s'en aller à cause du siege. Ce Valet de chambre se jette à ses pieds, lui demande pardon de s'être dévoué si aveuglément aux volontez de son jeune maître, & enfin il lui raconte le malheur qui lui étoit arrivé & le desespoir où il étoit.

Le Gouverneur qui étoit un homme prudent, crut qu'il ne falloit point perdre de temps, il le suit & trouve Aremberg dans un état encore plus étrange & plus déplorable que cet homme n'avoit pû le lui representer. Il vouloit se tuer, s'aller rendre prisonnier, & faire enfin tout ce que peut faire un homme ennemi de sa vie, desesperé par le malheur & transporté de rage. Son Gouverneur avoit beaucoup d'empire sur son esprit en toutes autres rencontres; mais pour celle-ci il eut besoin de toute la dexterité possible pour le mettre à la raison, tant soit peu. La premiere chose qu'il tâcha de gagner sur son esprit, ce fut de l'éloigner de ce logis, ce qu'il eut pourtant bien de la peine à faire. La nuit s'y passa presque toute entiere, sans qu'il

y eût pû rien gagner. En partie pourtant par son adresse, en partie par la crainte de ses Parens, dont il lui remit l'amitié devant les yeux, lui faisant voir qu'il leur donneroit la mort; & par les saints enseignemens de ce Religieux qui étoit de la connoissance du Gouverneur, qu'il envoya querir aussi tôt en son Monastere, n'étant pas fort loin de là, il l'obligea de se retirer en la cellule de ce saint homme. Là enfin, pour obmettre mille particularitez, qui ne sont de nulle importance, il conclut que pour l'honneur de la Comtesse, & pour le salut du Chevalier de Florençal ou de quelque autre innocent, qui seroit peut-être accusé de la mort du Comte d'Almont, il devoit leur faire sçavoir comme tout s'étoit passé. Le Religieux se chargea

volontiers de cette commiſſion, & l'éxecuta, comme j'ai dit. Depuis Aremberg revenant peu à peu de ſon grand deſeſpoir, commença à conſiderer qu'il ne pouvoit être homicide de ſoi-même, ſans perdre ſon ame: Mais ne pouvant aimer la vie après le malheur qui lui étoit arrivé, il reſolut de l'employer entiere à le pleurer. Il ſortit de Paris quelque tems après, & au lieu de retourner chez ſes Parens, il s'en alla en Italie ſe jetter dans un Monaſtere du même Ordre dont étoit ce Religieux qui avoit ſi fort contribué à lui faire retrouver ſa raiſon qu'il avoit tout-à-fait égarée. Un an après il fit profeſſion, & il vit encore en la reputation d'un très-ſaint Religieux, pleurant inceſſamment ſes fautes, déteſtant ſa paſſion inſenſée, & tâchant d'ex-

pier par ses larmes, par ses jeûnes & par ses prieres, le crime d'avoir donné la mort à son meilleur ami.

La Comtesse cependant, se trouvant fort riche par elle-même & par les dons de son Mari, ne voulut jamais entendre à aucun de tous les partis que son pere lui proposa. Cet homme interessé comme un vieillard, ne voulut jamais rien donner au merite & à la longue perseverance de Florençal: sa fille ne le voulut point épouser contre son consentement quoiqu'elle le pût par les loix; mais aussi elle n'en voulut jamais accepter un autre: & enfin ce vieillard déraisonnable & fâcheux étant mort un peu après que les deux années de son deuil furent expirées, se voyant libre & en état de disposer d'elle, comme

une perſonne qui avoit aſſez de bien pour faire la fortune d'un Gentil-homme de ſa condition ; elle refuſa genereuſement les meilleurs partis de la Cour, & après ſon deuil fini, elle épouſa le Chevalier de Florençal : Elle fut tout ce temps à s'y reſoudre ; car lorſqu'elle ſongeoit que l'amitié qu'elle avoit euë pour lui, étoit en quelque maniere cauſe de la mort de ſon premier Mari, elle ne pouvoit penſer à un ſecond mariage : Mais enfin toutes ſes amies & tous ſes Parens lui ayant fait connoître combien veritablement ſon amitié étoit une cauſe très-innocente de cette mort, comme le crime d'Aremberg avoit été bien averé, & comme au contraire Florençal fut bien juſtifié par la maladie qu'il eut dans ce temps-là, la longue perſeverance

de ce pauvre Amant, & mille services qu'il lui rendit pendant son veuvage, & plus que tout cela l'authorité d'une personne aussi éminente par sa vertu que par sa grande naissance, l'emporterent sur son scrupule, & se joignant à l'inclination naturelle qu'elle avoit pour ce Chevalier, obtint enfin la recompense qu'il avoit si bien meritée. Il prit en se mariant la qualité de Marquis & le nom d'une autre Terre, pour se distinguer d'un Frere qui portoit déja ce nom-là. Il étoit en état de prétendre aux plus hautes dignitez de la Cour & aux plus belles charges de l'armée; mais rejettant toute ambition, & satisfait de l'amour d'une femme si vertueuse, comme elle se contenta du sien, ils se retirerent dans une fort belle maison en une

des plus agreables Provinces de la France, & ils vivent encore aujourd'hui dans une union & dans une felicité digne de l'envie des plus heureux & des mieux établis à la Cour.

A peine la Princesse eut fini de cette sorte l'histoire qu'elle raconta, que le long silence des Dames qui l'avoient si attentivement écoutée, se changea tout d'un coup en un murmure agréable d'acclamations & d'éloges. Leur attention lasse, ce semble, d'être reserrée, se déborda tout d'un coup avec impetuosité, comme un fleuve qui rompt ses digues, & toutes s'efforçans à l'envi de dire leur sentiment des agréables choses qu'elles avoient entenduës raconter, pas une ne vouloit être la derniere à se faire entendre. L'une vantoit la facilité

cette grande Princesse a de-
r sur toutes sortes de sujets.
tre la grace qui orne tous ses
ours ; celle-ci la suite agréa-
de son Histoire ; celle-là la
a de la personne dont elle
t raconté les avantures : &
i de tant de remarques, in-
blement il s'alloit former un
cert de louanges, où chacune
oit tenir sa partie, si elle ne
eût ôté la parole, en la re-
ant de cette sorte. Nous
rions chaque journée a nous
r, dit elle, si nous ne reme-
s à une chose qui seroit si
ile. Comme c'est apparem-
t à moi à faire les loix du
rtissement que nous nous
mes proposez. J'ordonne sur
es choses qu'aprés que la Da-
aura cessé de parler, on rai-
era tant qu'on voudra sur la

Nouvelle qu'elle aura recitée ; mais qu'on ne se donnera aucune louange. Le premier & l'unique fruit que nous devons nous en proposer, est de passer six journées un peu plus doucement. J'ordonne donc qu'on ne dise rien que de veritable, qu'on commence son Histoire sans aucune preface & sans me l'adresser ; car il me semble qu'insensiblement on m'érigeroit en une de ces Nymphes de l'Astrée, devant qui les Bergers vont contester leurs differens. Et même pour faire en sorte que le recit que chacune fera devant ou après sa compagne, soit sans consequence des rangs des Maisons, je déclare qu'il n'y en aura point. La premiere fois on tirera au sort ; celle qui sera éluë par le sort, nommera le jour d'après, celle qu'elle

voudra qui lui succede ; celle-là une autre ; ainsi jusqu'à la fin. J'ordonnerois donc aussi, dit l'agréable Gelonide, avec cet air qui accompagne toutes ses actions & ses paroles, si je pouvois ordonner quelque chose, où est une grande Princesse comme vous, que celle qui sera eluë par le sort, ou nommée par celle qui la précédera, le sçeut avant que de sortir, pour être Maîtresse de la promenade, & Arbitre du lieu où elle voudra raconter son histoire ; car jugeant des autres par moi-même, je vous assure qu'il y a tel lieu, où je trouve que mon recit auroit trois fois plus de grace qu'en un autre. Vous ne serez point dédite pour si peu de chose, reprit la Princesse, souriant de la plaisante difficulté que Gelonide lui

avoit faite : Et pour montrer que je ne suis pas fachée que vous ayez toutes un peu plus de tems que je n'en ai eu, je consens que nous voyons dès cette heure celle qui sera Maîtresse de la journée de demain. Vous pouvez bien, répondit Aplanice, nous donner cet avantage, sans que pour cela nous puissions espérer que nos histoires approchent de celle que vous nous avez apprise. J'ay déja deffendu les louanges, reprit la Princesse ; mais voyons pour qui le sort se déclarera ; car je trouve que cela doit signifier quelque chose. En même tems elle tira une lettre de sa poche, dont il y avoit une feuille où il n'y avoit rien d'écrit, quelqu'une avoit des tablettes, où il y avoit un crayon qui le lui donna. Ayant donc mis cette feuille

papier en cinq morceaux d'é-
le grandeur & fait un trait de
crayon, dans un : La Dame
qui celui-ci échera, dit-elle,
le montrant, sera celle qui
vra demain raconter une hist-
ire : elle prit en même-tems un
nos chapeaux, & aprés avoir
é ces cinq billets, & les avoir
élez, elle les distribua à ces
ames. Celle qui eut celui qui
oit écrit, fut la charmante
ralie ; & aussi-tôt la Princesse
dit que c'étoit à elle à entre-
nir le lendemain la compagnie
e commenceroit bien dés au-
urd'hui, dit l'inimitable Silerite,
ns nous rien raconter ; car elle
est pas une personne qui manque
entretien. Cependant, reprit
ralie, vous répondez pour
oi, & vous vous chargez com-
e cela de mes complimens ? Je

vous le pardonne pour cette fois; car en verité, vous le pouvez bien. Je ſuis ſi remplie de compaſſion pour le pauvre Aremberg, que je vous avouë que je n'étois pas trop en eſtat de répondre à la Princeſſe : & Florençal, dit la belle Frontenie, qui aprés trois ou quatre ans, d'une amitié ſi conſtante, ſi honnête, & ſi deſintereſſée, ſe vid ſur le point de mourir de douleur, vous fait-il moins de pitié ? Celui-là a eu ce qu'il ſouhaittoit, & ce qu'il meritoit bien, reprit Uralie, & je ne ſerois pas d'avis qu'on le lui ôtât pour le donner à ſon Rival; mais je vous avouë que je trouve tant de malheur dans l'autre, que je ne puis m'empêcher de le plaindre. Je le plains comme vous, ajouta Aplanice; car je vous confeſſe que liſant les

ans, je me range volontiers
ırti des Amans disgraciez :
enfin soit malheur en celui-
ıit quelque erreur condam-
, il aimoit la femme de
ıeilleur ami, & il le tua,
trouve qu'on a mis des
:s aux Feuillantines qui n'a-
ıt tué personne, & qui n'a-
ıt point fait galanterie avec
ıaris de leurs amies. Pour
ıi est de tuer son ami, dit
e, à la vérité cela n'arrive
ıus les jours; mais pour ai-
sa femme, s'il faloit que
ceux à qui ce malheur-là
:, choisissent un Convent
seroit en danger de deve-
ın grand Monastere. Cela
pesche pas, dit Silerite;
ce manquement de foi ne
contre les beaux sentimens,
ıus sçavez que dans les Ro-

mans, il ne faut pas faire ni dire rien qui y déroge; En effet, quoique je ne veuille pas me montrer la plus ſevere de toutes envers Eugenie, pour qui je vous confeſſe que j'ai beaucoup d'inclination; Je trouve que ce n'eſtoit pas en uſer bien honneſtement, que de ſe laiſſer emporter à la paſſion qu'il conçeut pour la femme d'un homme qui lui avoit ſauvé la vie, encore moins d'entrer dans ſa maiſon avec une intention pareille à la ſienne. Il faut du moins avoüer, reprit Uralie, qu'un homme qui malgré ſoi ſe voit contraint, comme Aremberg, d'aimer la femme de ſon ami, n'eſt pas moins à plaindre que ces miſerables qui par un deſtin du tout invincible, ſe voyent contrains d'aimer qui ne les aiment pas, & beaucoup plus

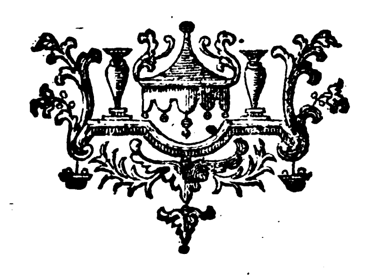
encore que ceux qui malgré les loix du ſang ou les conſidérations de ce qu'on eſt né, ſe laiſſent emporter à des paſſions ſi fort inégales ou beaucoup plus deffenduës. Si ce qu'on dit que l'amour n'eſt pas volontaire, eſt vrai, répondit Frontenie, quand Aremberg n'euſt pas été excuſable, il feroit beaucoup à plaindre; mais ſi je le plains plus que les derniers que vous avez alleguez, je ne ſçaurois avoir autant de pitié de lui que j'en ai de ceux qui s'obſtinent par la rigueur d'une malheureuſe conſtellation à aimer ce qui ne peut les aimer; car enfin ce n'eſt pas une choſe que la conſcience puiſſe reprocher, & il eſt mal-aiſé de l'avoir bonne & d'eſtre content de ſoi en la place d'Aremberg. Ce débat eſt fort

mais que la Nouvelle doit un peu davantage tenir de l'Histoire & s'attacher plutôt à donner les images des choses comme d'ordinaire nous les voyons arriver, que comme notre imagination se les figure. J'ai donc reçu cette Nouvelle comme on me l'a appris & je ne suis garand d'autre chose; mais après tout je ne trouve pas qu'il y ait à redire de faire qu'Aremberg se repente un peu du crime que son malheur & sa passion lui firent commettre. Si vous l'aimiez pourtant mieux tué à l'armée, je ne vous contredirai pas pour si peu de chose, & je laisse à votre bon plaisir la liberté de vous en imaginer ce qu'il vous plaira. Pour vous, Silerite je n'ai que la même chose à vous dire. Il me suffit que ce que j'ai raconté, est veritable;

mais vous êtes un peu trop cruelle à toute une nation, de ne vouloir pas qu'elle puisse avoir un seul homme capable d'une action galante. Toutefois je ne veux pas vous être plus severe qu'à Gelonide. Si vous ne trouvez pas bon qu'Aremberg soit Allemand, comme je vous assure de bonne part qu'il l'étoit, vous pouvez vous l'imaginer de telle contrée qu'il vous plaira, faites-le Italien, faites-le Piemontois, qu'il soit Anglois ou Castillan, & même si vous le voulez, de Suede, de Pologne ou de Dannemarc. Ces paroles proferées sans dessein exciterent une plaisante dispute, car aussi-tôt chacune de ces Dames entreprit de proteger une de ces Nations ; & ces Villes de Grece qui ont tant disputé pour sçavoir qui avoit donné la naissance à

La ſeconde ne fut pas ſi belle ; comme c'étoit au commençement du Printemps qui eſt la ſaiſon où le temps eſt le plus inconſtant, ce jour-là le Ciel fut couvert de quelques nuages qui firent apprehender de la pluye, & même il ſe trouva aſſez froid pour faire perdre à ces Dames le deſir de la promenade. Uralie qui en devoit être l'arbitre, & qui connut qu'on attendoit qu'elle fit ſçavoir ſa volonté, dît qu'elle ne haiſſoit pas la maiſon, qu'il n'étoit pas juſte qu'elle eût un auſſi beau jour que la Princeſſe ; & s'adreſſant à elle : Vous ſçavez que j'aime la ruelle & les grands carreaux ſur toutes choſes, & comme chacune doit choiſir où elle établira ſon Thrône, entrez s'il vous plaît dans votre cabinet, & vous couchez ſur le petit lit qui y eſt, après

je trouverai ma place & ces Dames la leur. Je ne parlerai point de l'agrément & des ornemens de ce cabinet. Il faudroit en venir à la deſcription de tout l'appartement qui eſt fort commode & fort bien entendu; & ceux qui connoiſſent Uralie, ont impatience de ſçavoir ce qu'elle raconta; qu'ils l'écoutent donc parler; c'eſt ainſi qu'elle commença.



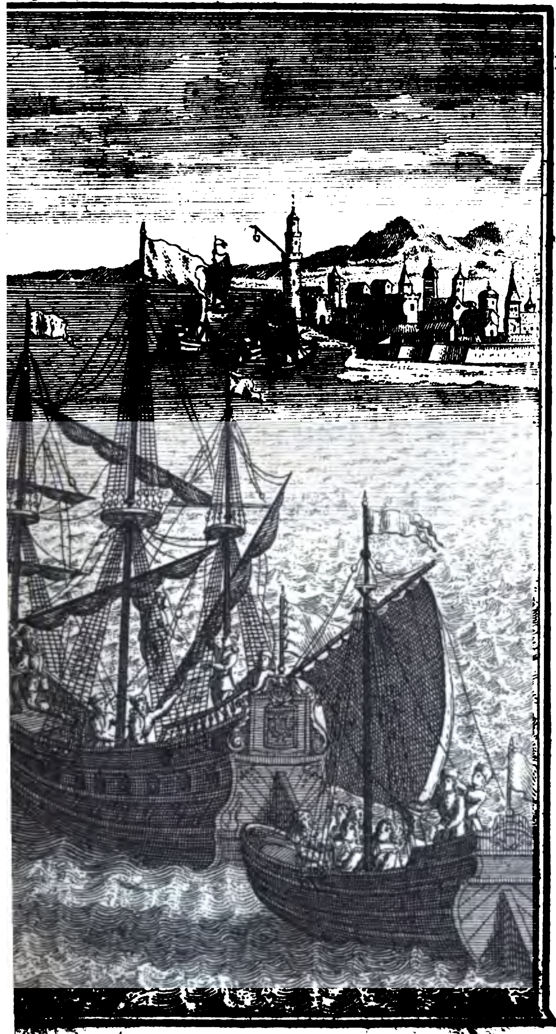


ADELAYDE Comtesse de Roussillon, OU L'AMOUR CONSTANT.

Nouvelle deuxiéme.

IL regnoit un Prince en Provence il y a si long-temps que je ne suis pas même bien certaine si c'étoit un Comte de Provence, ou un Roi d'Arles: car comme ç'a été mon avis sur le sujet des Romans, j'aime que les choses soient passées il y a plusieurs siecles, & il me semble qu'elles en sont plus venerables. Il me suffit que ceux dont j'ai appris mon Histoire étoient gens de si grande

..1.er f.° 172.



probité, que pour tous les biens du monde, ils n'auroient pas voulu dire un mensonge, & si sçavans dans l'Histoire qu'ils citeroient fort bien les Auteurs dont ils l'ont tirée : de sorte que sur leur parole je ne crains point d'assurer qu'il n'y a rien de si veritable. Ce Prince donc, soit Roi, soit Comte, mais qui sera toujours le dernier dans ce recit, étoit d'une humeur si paresseuse qu'il se déchargeoit du soin de son Etat sur la vigilance & sur l'habileté de sa femme. Cette habile Princesse meurt ; mais en même temps meurt aussi un Souverain de ses voisins dont l'Etat étoit gouverné de la même façon que le sien. Bien tôt après cet homme si heureux à épouser d'habiles femmes, épousa la veuve de son voisin qui étoit Comte de Thoulouze : Cette autre Comtesse

accepta sa recherche avec joye ; & conclut ce mariage sur la premiere proposition qu'il lui en fit faire, par l'esperance qu'elle eut de gouverner cet autre Etat avec le sien, & de joindre ces deux Provinces, en mariant une fille unique qu'elle avoit à un fils que ce Comte de Provence avoit aussi de son premier lit, & qui par consequent étoit son presomptif heritier : mais rarement ces mariages qui sont projettez de si loin s'executent, & vous pouvez bien penser que malgré la facilité du mari & l'habileté de la femme, celui-ci ne s'acheva pas, parce que s'il se fût achevé, la Provence eût été réunie avec le Languedoc, & mon conte seroit fini ; ce qui ne doit pas être ; car je n'aurois plus rien à dire, & c'est à quoi vous ne vous attendez pas. En

même temps le Comte de Roufil-lon meurt, laiſſant ſa femme & une fille unique qu'il avoit, heritieres de ſon Etat: Deux neveux de ce Comte conteſtent la ſucceſſion; ils conviennent de prendre pour arbitre le Comte de Provence & ſa femme, & pour cet effet ils viennent tous en Provence. Comme ils commençoient à diſputer leurs interêts devant les Juges qu'ils avoient choiſis, la Comteſſe de Rouſſillon tombe malade, & bien-tôt elle eſt à l'extremité. Sentant qu'elle alloit mourir, elle envoye prier la Comteſſe de Provence de la venir voir, & elle lui demande deux graces, l'une d'avoir ſoin des interêts de ſa fille, & l'autre de la marier quand elle ſeroit en état de cela. La Comteſſe de Provence lui accorde ce

qu'elle lui demande; & bien-tôt après cette autre Princesse meurt, ayant expressément chargé sa fille de respecter comme sa mere cette Princesse dont elle étoit venuë implorer le secours. La Comtesse de Provence fait mener cette jeune Princesse dans l'appartement de sa fille, & témoigne n'en avoir pas moins de soin. Ce fut de celle-là que le jeune Prince devint amoureux: elle s'appelloit Adelayde, & lui il s'appelloit Carloman; de sorte que Carloman & Adelayde se trouverent tellement au gré l'un de l'autre, que toute l'habileté de la Comtesse de Provence ne pût accomplir le mariage qu'elle avoit proposé en faisant le sien. De tout cela il n'en faut point chercher d'autre cause que la beauté & l'esprit d'Adelayde & la bonne grace & la gen-

llesse de Carloman. Jamais il ne
it rien de plus beau qu'Adelay-
e: Sa mere avoit été l'admira-
on & l'amour de tous ceux qui
avoient vûë ; mais ceux qui
oyoient sa fille, y trouvoient
ncore beaucoup plus de charmes
u'en elle. Sa taille étoit aussi
oble & aussi belle qu'on la puisse
maginer, & dans son port il y
voit un air qui étoit si fort d'une
ersonne de grande qualité qu'il
'étoit pas possible de la voir sans
a respecter. Ses yeux, son teint
: sa bouche avoient un éclat
u'on ne peut concevoir: je ne dis
ien de la délicatesse & de la régu-
arité de tous ses traits, puisque la
ensée ne peut atteindre à une si
rande perfection; mais parmi
ant de charmes, on voyoit sur
on visage une certaine langueur
nêlée de tant d'agrément, une

modestie si douce & si attirante, & un tout enfin si celeste & si touchant, qu'elle faisoit dire à tout le monde qu'il y avoit je ne sçai quoi d'Angelique en elle. Ce n'est donc pas une merveille si Carloman en devint éperduëment amoureux; & je me suis étonnée beaucoup de fois que cette Comtesse qui étoit une si habile femme, ayant envie que Carloman aimât sa fille, laissât Adelayde auprès d'elle; car il étoit bien difficile d'en pouvoir aimer une autre en un lieu où on la voyoit. Neantmoins soit qu'elle crut que l'interêt aveugleroit Carloman, ou qu'elle se contentât de la grande vigilance avec laquelle elle faisoit observer toutes les actions de sa fille, d'Adelayde & de lui, elle fut long-temps qu'elle ne les separa point, se confiant princi-

nent en la prudence & en la
:ité d'une Gouvernante qu'el-
oit donnée à la jeune Com-
de Roussillon; car cette fem-
ıe souffroit pas qu'Adelayde
it à qui que ce soit qu'en sa
:nce. Ainsi ces pauvres Amans
ft long-temps qu'ils ne s'en-
:noient que par les tristes re-
s qu'ils se jettoient: & cette
ture est telle que dans une si
;ue durée d'amour, ils furent
ours tellement persecutez du
ıeur, qu'il leur fut presque
ossible de se parler; mais
ıme ils avoient extremement
›rit & qu'il n'y a rien de si
strieux que l'amour, toutes
difficultez ne servoient qu'à
bliger de s'entredonner des
ves de leur adresse & de leur
strie. Non seulement Carlo-
· étoit aussi bien fait qu'on le

puiſſe imaginer, il avoit beaucoup d'eſprit, il étoit liberal, magnifique, & l'homme du monde le plus amoureux. Il eſt donc aiſé de croire qu'il ne manqua pas de moyens pour faire connoître ſa paſſion. Je dis pour la faire connoître ; car apparemment ce fut ce qui lui dût être le plus difficile, puiſqu'il falloit la faire connoître à la ſeule Adelayde, & qu'il ne la voyoit que devant le monde. Toutefois ſoit par lettres, ſoit par ſes regards, Adelayde connut bien-tôt que Carloman étoit amoureux d'elle : & voyant la diſcrétion qu'il avoit pour ne faire connoître ſa paſſion qu'à elle ſeule, elle conſentit qu'il l'aimât. Ainſi dans les commencemens ils s'entendoient ſi bien qu'ils trompoient toute la Cour, & même l'Amour les rendoit ſi

sçavans, que leurs ennemis leur servoient de truchemens, sans le sçavoir; car ne se pouvant parler que devant la Gouvernante, ils avoient des termes si significatifs pour eux seuls, & de si excellens chiffres dans leur entretien pour ainsi dire, que la vieille étoit de toutes leurs conversations, sans y pouvoir rien comprendre, mais ce qui leur fut encore plus divertissant, c'est que Carloman n'osant parler de sa passion à Adelayde, & étant contraint de feindre avec la jeune Comtesse de Thoulouze, pour obliger sa mere, cette fille étoit si stupide qu'ils se servoient de ce pretexte, sans qu'elle s'en apperçut, jusques-là qu'il lui disoit tout haut ce qu'il vouloit qu'Adelayde entendit: ce qui étoit si bien concerté entre eux que jamais Adelayde n'en

devint jalouse, & que par ce moyen Carloman lui faisoit entendre toutes choses. Neantmoins quoique la Comtesse de Provence ne sçût rien de la passion de Carloman, il ne lui falloit pas la moitié de son adresse pour deviner que non seulement il ne pressoit point son mariage avec sa fille; mais qu'il n'étoit pas fort aise qu'on lui en parlât: ce qui lui donnoit de grandes inquietudes, & ce qui l'obligeoit de mettre tout en usage pour découvrir si Carloman n'étoit point amoureux en quelqu'autre lieu. Il dissimuloit encore si bien sur ce sujet, que quand elle le voyoit si gai & si empressé après tous les divertissemens qui éloignent le plus de la passion qui fait aimer, elle ne sçavoit qu'en croire: elle pensoit au commencement qu'il n'y avoit

que le libertinage de la jeunesse qui le portoit à ne se vouloir pas si-tôt marier ; & apparemment elle ne se fût jamais avisée de le persecuter sans un accident qui lui arriva. Il jouoit un jour avec elle, & en tirant de ses poches quelque chose, deux clefs lui tomberent. Soit que ces clefs fussent fort petites, ou qu'il fût trop attentif à son jeu, ou bien qu'elles fussent tombées sur un tapis de pied ou sur des careaux, il ne s'apperçût point de ce qui lui étoit tombé, quoique ce fût le plus precieux gage qu'il possedât. On ne trouva ces deux petites clefs qu'après qu'il fût parti, & la Comtesse qui les vit relever, fut sur le point de commander qu'on courût après le Prince pour les lui rendre ; mais appercevant tout d'un coup je ne sçai quoi de

brillant qui y étoit attaché, elle eut la curiosité de le voir : c'étoient quatre ou cinq cachets de differentes sortes, les uns de ses armes, d'autres des chiffres de sa fille, car il affectoit ces fausses apparences du consentement d'Adelayde, pour mieux cacher la passion qu'il avoit pour elle : mais parmi tous ces cachets la Comtesse en remarqua un qui étoit plus precieux que tous les autres ensemble : car il étoit taillé sur un diamant fort considerable & enchassé avec un artifice exquis. Il étoit encore attaché à part & un petit morceau de cire qui y étoit demeuré, fit remarquer à la Comtesse qu'apparemment il n'y avoit pas long-temps qu'il s'en étoit servi. Ce qui fut cause qu'elle le considera encore plus attentivement, & qu'elle voulut examiner

ce

ce qui y étoit gravé. Voyant que c'étoit un Mont-Ethna qui jettoit des flames, comme il est d'ordinaire representé, & que ces paroles, *La cause en est cachée*, étoient écrites au tour, elle songea que tout cela n'étoit point fait sans dessein. L'esprit du Prince qui pouvoit avoir inventé cette devise & le peu d'empressement qu'il avoit pour épouser sa fille, lui firent penser que l'embrasement de ce Mont dont on ne connoît point la cause, n'étoit peut-être qu'une figure de quelque amour caché qui l'empêchoit d'épouser sa fille. Aussi-tôt comme elle avoit l'esprit extremement vif, maniant ces cachets & considerant ces deux petites clefs elle jugea qu'infailliblement de la maniere dont elles étoient faites & par le soin qu'il avoit de les por-

ter, elles étoient dépositaires d
ses plus importans secrets. L
Comte de Provence, le jeun
Prince & elle logeoient dans u
même Palais. Ce qui fut cause qu
voyant d'une des fenêtres de s
chambre que ce Prince se prome
noit dans le jardin, elle passa aussi
tôt l'appartement de son mari, &
par une galerie qui y étoit jointe
elle se rendit dans celui du Prince
Par malheur pour lui le Valet d
chambre qui étoit de garde, étoi
un homme qui depuis long-temp
étoit gagné par elle, & il étoi
auprès de Carloman comme u
espion qu'elle y avoit mis pour lu
rapporter tout ce qu'il faisoit. Pa
hazard encore il étoit seul: ell
lui commanda d'ouvrir le cabi
net de son maître, & jugeant pa
les deux petites clefs qu'elle avoi
trouvées, que l'une qui étoit plu

grande que l'autre, devoit être celle de sa cassette, & la plus petite la clef de quelque petit coffre qui pourroit être enfermé dedans. Elle n'eût pas plutôt vû sa cassette, qu'elle en voulut faire l'épreuve. En effet elle ne se trompoit pas : cette cassette étoit de grandes pieces de cristal artistement enchassées ; mais soit qu'elle l'eût vûë autrefois ; soit qu'elle s'attendît de satisfaire sa curiosité en une autre saison, elle ne s'amusa pas à en considerer ou la richesse ou l'artifice, & encore moins celle de plusieurs piereries rares & precieuses qui étoient enfermées dedans, principalement quand elle apperçut le petit coffre que son imagination s'étoit proposé. Il étoit d'or cizelé, tout couvert de pierreries, & outre sa richesse il étoit d'une si ingenieuse inven-

tion que toute autre qu'une Me
qui ne ſongeoit qu'à marier
fille, l'eût conſideré fort lon
temps; mais elle n'avoit hâte qu
de l'ouvrir. Jugez quels furent ſ
ſentimens, quand elle vit qu
étoit tout plein de Lettres, ſe do
tant bien que ce n'étoient poi
celles de ſa fille, puiſqu'elle devo
bien s'attendre que l'amour qu
le Prince avoit pour elle ne
traittoit pas ſi méthodiquemen
Auſſi-tôt elle prend une de c
Lettres. La cire & le cachet
étoient encore demeurez, e
certes il n'étoit pas beſoin qu'el
l'ouvrit pour lui donner de grand
ſoupçons, car elle étoit ſans ſu
cription. Et conſiderant premie
rement l'empreinte de ce cache
pour tâcher d'en reconnoître l
chiffre, elle vit que ce n'en éto
point un, mais une deviſe qui n

marquoit pas une intrigue naissante; car c'étoit un petit Amour forgeron qui tenoit deux cœurs sur une enclume, & sembloit les battre pour les unir, avec ces paroles écrites au tour: *Des deux je n'en fais qu'un.* Tout cela l'allarmoit étrangement. Jugez donc ce que ce dût être, quand elle vit que la Lettre qu'elle avoit prise, étoit conçuë en ces termes.

Ne vous semble-t-il point qu'aujourd'hui nôtre dragon a redoublé sa vigilance? ne vous étonnez pas si je ne vous ai point regardé comme de coutume, & si je n'ai point parlé devant elle. Bien loin de l'oser, il me semble qu'elle lisoit dans ma pensée, & la crainte que j'en avois me faisoit baisser les yeux. Si la cause vous en est connuë, vous ne devez point en être fâché. Si vous l'êtes pourtant,

comme je l'apprehende, mettez à la raison & contentez vous tous clairvoyants que sont nos e mis, ils ne vous verront jamais j de mon cœur. C'est où l'amour v placé & où l'amour vous conser tant que vous serez aussi discret je vous serai fidelle.

Il est aisé de croire que la C tesse ne se contenta pas de la ture de cette lettre. Prenan petit coffre, & s'approchant d fenêtre d'où elle voyoit que loman étoit toujours dans le din, elle fit dessein de ne la rien dedans qu'elle n'eût dilig ment examiné. Comme elle noit donc ces billets à me qu'ils lui tomboient sous la m ouvrant le second, elle vit étoit de la même écriture ; qu'il ne contenoit que ce co

de chanson.

Je pleure, je me plains, & je souffre un martyre
A qui rien n'est égal:
Helas si c'est Amour qui fait que je soupire,
Qu'Amour est un grand mal!

Le troisiéme qu'elle prit & qu'elle ouvrit aussi-tôt, contenoit ces paroles.

Je crois que vous m'aimez, n'est-ce pas assez vous dire? non, vous murmurez encore. En voulez vous davantage? je vous permets de m'aimer. Quoi n'êtes vous point content? sans mentir vous êtes bien difficile. Pour vous dire donc quelque chose de plus, je ne vous hai point; mais il semble que ce terme vous offence: Vous êtes le plus importun de tous

les hommes, & il faut bien se deffaire de vous: & bien je vous aime: c'est maintenant un peu trop, & du-moins de la moitié; mais je vous dirai aussi que ce n'est qu'à votre importunité seule que je l'accorde; si votre obéïssance & votre fidelité ne tâchent de le meriter.

Celle qu'elle prit immediatement après s'expliquoit en ces mots.

Je ne sçai lequel est le plus insensé de nous deux, vous de m'aimer & moi de le souffrir. Quand je songe aux hazards où nous expose un dessein si mal conçu que celui qui pourroit l'empêcher obligeroit l'autre! mais nous avons tant de tort tous deux que je ne sçai lequel doit commencer à se repentir. C'est à vous sans doute; car votre folie a precedé la mienne. Comme

me vous avez manqué le premier soyés donc le premier à corriger votre erreur. C'est une raison assez forte, j'ai honte de vous en dire encore une autre; mais le peril est si grand que je n'en dois point oublier; ajoutez y donc encore celle-ci que je ne sçai pas si je suis plus insensée que vous, & si tout de bon je le serois assez pour vous aimer: mais je sçai bien que mon aveuglement est tel qu'il faut que vous cessiez de me faire connoître que vous m'aimez, pour que je puisse cesser de vous le permettre.

A cet endroit de la narration d'Uralie, il s'éleva un petit murmure entre ces Dames sur le sujet de ces lettres qu'elles sembloient louer & blâmer en même tems; mais ce murmure étant bien-tôt étouffé par l'impatience qu'elles avoient d'entendre la suite, elle

reprit son discours de cette sorte. Vous n'avez peut-être pas tant de curiosité de sçavoir ce qui étoit contenu dans dix ou douze lettres qui étoient encore dans ce petit coffre, que la Comtesse de Provence en eût. Aussi ne vous les redirai-je pas. Vous jugerez seulement, s'il vous plaît, pour l'honneur d'Adelayde, qu'il n'y en avoit aucune d'impertinente ou sotte ; qu'elle n'étoit point une personne à écrire ces grands mots recherchez qui n'éblouissent que ceux qui ne s'y connoissent pas, que malgré sa passion on n'y voyoit point de ces emportemens abjets ou de ces honteuses humilitez qui font diminuer l'estime qu'on doit avoir pour la Dame, quand étant assez imprudente ou assez malheureuse pour lier un commerce de cette nature-là,

: quitte ſon empire & perd la
rque de maîtreſſe, pour ſe
e une eſclave honteuſe. Vous
rez bien auſſi qu'elle ne ſe
voit point de ces ridicules al-
ices, de ma Vie, de mon Cœur,
n Aſtre, mon Ange, ou de
n Soleil; & encore moins de
le dont uſoit une perſonne
on m'a nommée, qui appelloit
Amant dans ſes lettres, ſon
ılas ou ſon Reconfort. Ade-
de eût mieux fait de ne pas
ire à Carloman; mais ſuppoſé
: cela eût été honnête, on ne
ıvoit pas écrire plus galam-
nt qu'elle: ce que vous croi-
z encore bien mieux, ſi vous
ez vû les autres lettres comme
i: car comme c'étoient les
mieres qui étoient au fonds,
ce que Carloman les avoit mis
ıs ce petit coffre à meſure qu'il

les recevoit, outre qu'elles n'étoient pas si significatives que celles que j'ai dites, il est aisé de croire qu'elle y prenoit plus de peine; car apparemment on songe toujours bien davantage aux premieres lettres qu'on écrit, qu'aux autres qui naissent quand le commerce est établi. La Comtesse n'en laissa aucune qu'elle ne lût trés-soigneusement: mais soit qu'elle connût l'écriture d'Adelayde, ou que les termes de ces lettres qui marquoient si bien qu'elles partoient d'une personne curieusement observée, lui marquassent assez de qui elles étoient, elle ne pût pas douter que ce ne fût cette belle Princesse dont Carloman étoit amoureux. Quand enfin au fond de ce petit coffre, elle trouva un bracelet de ses cheveux, avec une attache de son

chiffre, & ce qui étoit encore bien plus parlant que tout cela, son portrait qui étoit dans une boëte faite d'un seul rubi. Elle eût tout le loisir qu'elle voulut pour lire toutes ces lettres & pour observer toutes ces choses, parce qu'elle voyoit toujours que le Prince étoit dans le jardin, qui se promenoit avec un grand nombre de Courtisans, & qu'il n'y avoit avec elle que ce Valet de chambre qu'elle avoit gagné. Songeant donc aussi-tôt à ce qu'elle devoit faire de plus à propos en cette conjoncture, elle trouva que pour avoir plus de loisir d'y réver, le meilleur étoit de ne témoigner pas qu'elle sçût rien de cette intrigue: & pour cet effet, repliant toutes ces lettres, elle les remit avec le portrait & le bracelet dans l'ordre qu'elle les avoit

trouvez, & refermant le petit coffre & la caſſette, s'en retourna le plus ſecrettement qu'elle pût dans ſon appartement, faiſant rendre au Prince les clefs & les cachets par un Huiſſier de ſa Chambre, à qui elle commanda de lui dire qu'il les avoit trouvées auſſi-tôt qu'il étoit ſorti; & cela fut fait ſi promtement que comme cet Huiſſier alla le trouver dans le jardin pour les lui rendre, il y avoit eu ſi peu de temps, que tout défiant que l'eſt d'ordinaire un Amant, celui-ci ne s'apperçut de rien. La Comteſſe après avoir eu plus de loiſir de ſonger à ce qu'elle avoit à faire, voyant que ſa Gouvernante qu'elle croyoit plus clairvoyante qu'Argus, avoit été abuſée, & que ces deux jeunes perſonnes avoient lié un commerce au milieu de toute la Cour,

ſans qu'aucun s'en fût apperçu, elle crut que toute ſa vigilance étoit inutile, que ces deux perſonnes s'aimeroient toujours tant qu'ils ſe verroient, & que ſon autorité ne ſerviroit qu'à aigrir contre elle ces jeunes eſprits. Elle ſçavoit que l'amour ne s'éteint jamais par rudeſſe, & que dans les cœurs genereux & bien enflamez, les difficultez & les violences ne font que l'accroître. Ne pouvant d'un autre côté abandonner tout d'un coup des eſperances dont ſon imagination s'étoit flatée depuis un ſi long-tems, elle prit une étrange reſolution. Elle ſçavoit qu'en Italie il y avoit un Duc de Calabre qui cherchoit un parti qui lui fut convenable : elle jugea qu'Adelayde étoit tout ce qu'il pouvoit ſouhaiter. Elle lui envoya donc un Gentilhom-

me pour lui vanter la beauté de cette jeune Princesse & ses grands biens, & pour lui faire entendre que s'il vouloit l'épouser, ayant été choisie arbitre des Neveux du dernier Comte & de sa veuve, elle prononceroit en faveur d'Adelayde; & qu'au reste comme ce Duc étoit extremement vieux, elle le dispensoit de venir faire l'amour en Provence, & qu'elle lui enverroit Adelayde, aussi-tôt qu'il auroit resolu de l'épouser & de lui faire des avantages dignes de son bien & de sa qualité. Le vieux Duc qui avoit entendu parler de la beauté d'Adelayde, & qui connoissoit ses richesses, trouva dans son conseil qu'il ne pouvoit mieux faire, & l'Agent de la Comtesse de Provence, revint bientôt la trouver & lui dire le succès de sa negociation. La

Comtesse ravie crut qu'il ne falloit point perdre de temps. Elle commanda à ce Gentilhomme de se tenir prêt avec sa famille pour aller mener Adelayde au Duc de Calabre, mais de n'en témoigner rien à personne. Ce Gentilhomme étoit voisin de Marseille, & c'étoit pour cela que la Duchesse le choisit, parce qu'elle crut que celui-ci n'auroit qu'à s'embarquer & que par ce moyen la resolution qu'elle avoit prise seroit plus secretement executée. Ayant donc sçû de ce Gentilhomme que tout son équipage étoit prêt, & que sa femme & sa fille conduiroient l'épouse, elle quitte Avignon où d'ordinaire elle tenoit sa Cour, pour être plus voisine des Etats de sa propre fille, & sous le pretexte d'aller visiter les Villes de cette Province, elle se rend à Marseille

avec Adelayde & sa fille qu'elle avoit fait venir avec elle, de peur de donner quelque soupçon. En un mot le vent se trouvant favorable, un Navire équipé pour cet effet, avoit emporté Adelayde bien loin dans la mer, que Carloman ne croyoit pas qu'elle fût encore levée. Mais de dire qui se trouva le plus embarassé de tous les deux, c'est ce qui est impossible; elle de se trouver à la merci des ondes entre les mains de personnes qu'elle n'avoit jamais vûë, incertaine de ce que l'on vouloit faire d'elle; & pour dernier malheur sans esperance de pouvoir donner de ses nouvelles à Carloman: ou de ce triste Amant qui enfin apprit que sa Maîtresse étoit enlevée, à qui on ne vouloit point dire où elle étoit. Il est aisé de juger de son desespoir & des

triſtes paroles que l'amour,la douleur & la rage lui mettoient dans la bouche ; mais il eſt plus à propos de ſuivre Adelayde. Quoique la nuit fut bien avancée quand on la fit entrer dans ce Vaiſſeau, il étoit déja bien éloigné du port d'où il étoit parti, quand le jour parut. Bien qu'on ne vît plus la Provence qu'à peine, Adelayde avoit toujours la vûë tournée vers elle : & comme les afflictions d'amour ſont celles que l'eſperance abandonne le moins, la pauvre Princeſſe eſperoit toujours que Carloman viendroit à ſon ſecours: & ſi dans la route qu'on lui faiſoit tenir, elle appercevoit quelque Vaiſſeau, pour petit qu'il fût, elle ne deſeſperoit point de ſon ſecours. Son imagination bleſſée croyoit aiſément qu'il n'étoit que trop ſuffiſant avec l'autorité du

Prince & ſon grand courage, pour la tirer d'un ſi mortel danger ; mais enfin elle s'éloignoit toujours, & avec tous les reſpects que lui rendoient ceux qui avoient charge de la conduire, ils étoient inexorables aux prieres qu'elle leur faiſoit de la remettre en Provence, & furent même long-tems ſourds aux demandes qu'elle leur faiſoit du deſſein qu'ils avoient & du lieu où ils la vouloient mener. La Comteſſe qui s'étoit voulu exempter de ſes plaintes, & qui apprehendoit peut-être d'en être touchée, malgré le deſſein qu'elle avoit de les mépriſer, n'avoit point voulu les entendre, & même elle avoit chargé ce Gentilhomme de ne lui dire ſon deſſein, qu'après la premiere journée ; afin que ſi Carloman qui ne dormoit preſque jamais, la ſurpre-

noit par hazard dans ſon entre-priſe, ou en avoit avis par quelque avanture, il ne ſçût rien de ſon artifice. On peut donc s'imaginer combien cette triſte journée fut ennuyeuſe à la pauvre Adelayde. Tantôt elle menaçoit ſes raviſſeurs, tantôt elle ſe jettoit à leurs pieds & les conjuroit par de ſi triſtes paroles, que tous obſtinez qu'ils étoient à executer la commiſſion qu'on leur avoit donnée, ils ne pouvoient retenir leurs larmes: mais tout étoit inexorable à ſes prieres, & Carloman qui ſans doute étoit le Dieu qu'elle invoquoit le plus ſouvent, étoit ſourd à ſes cris & à ſes vœux, ou avoit autant beſoin de ſecours qu'elle. Son conducteur étoit inflexible, & ſa femme, ſa fille & un fils qu'il avoit, qui ſe montroient ſi touchez de compaſſion pour

cette pauvre Princesse, ne sçavoient rien de l'entreprise qui lui étoit si fatale. Il attendit que le temps qu'on lui avoit prescrit fût expiré, pour lui découvrir les ordres de la Comtesse : & ce ne fut qu'un peu auparavant qu'il en instruisit sa femme & sa fille, afin qu'elle lui aidassent à remettre l'esprit de cette Princesse dont le trouble lui étoit connu, par un pressentiment assez facile à avoir, vû le triste message dont il étoit chargé. Il entre donc dans la chambre de Poupe où il l'avoit laissée entre les mains de son fils & de ses domestiques, pour empêcher qu'elle ne se precipitât dans la mer, comme elle avoit témoigné le vouloir beaucoup de fois dans la violence de son affliction. Premieremenr il tâche de lui mettre l'esprit en repos, en l'assurant

de son obéissance & de beaucoup de zele pour son service. Ensuite il lui montre une lettre de la Comtesse, & auparavant que de la lui donner, il lui fait ses excuses, si elle ne lui avoit pas expliqué ses intentions elle-même. Quoiqu'Adelayde eût mauvaise opinion de tout ce qui pouvoit venir de la part d'une personne qui avoit un si étrange procedé pour elle, la grande inquietude où elle étoit, lui pouvoit aisément inspirer la curiosité de voir ce qui étoit contenu dans sa lettre, ne doutant point que sa destinée n'y fût écrite. Elle l'ouvrit donc aussitôt; & jettant dessus ses yeux tous éplorez, elle vit qu'elle étoit conçûë en ces termes.

BATILDE COMTESSE de Provence & de Toulouze, à Adelayde Comtesse de Roussillon.

DIeu m'est témoin, ma Fille, que je n'ai pas moins d'affection pour vous, que si le Ciel vous avoit fait naître de mon sang. Les prieres que la Comtesse votre Mere me fit en mourant, me sont encore presentes, & vous ne trouverez jamais que je me veuille dédire des soins & de l'affection que je lui promis de vous conserver tant que je vivrois. Vous sçavez aussi l'obéissance qu'elle vous enjoignit d'avoir pour toutes mes volontez: & comme je ne me plains pas que vous en ayez mal usé envers moi, je crois que vous ne pouvez pas vous plaindre que j'ai eu trop de rigueur pour vous. J'ai promis

mis d'avoir ſoin de vos interêts & de votre perſonne, & de vous trouver un parti ſortable quand il en ſeroit temps. Pour le premier je croi m'en être acquittée, & que vous en êtes contente : c'eſt pour le ſecond que ce Gentilhomme vous mêne en Italie. Le Duc de Calabre eſt un Prince aimé de ſes ſujets & redouté de ſes voiſins. Il vous a demandée pour femme, & c'eſt le Mari que je vous ai choiſi. Sa puiſſance eſt conſiderable, & ſa condition eſt égale à la vôtre. J'ai regret que ſon âge ne ſoit pas un peu plus ſortable à votre extrême jeuneſſe; mais les perſonnes comme vous, ne ſe marieroient jamais, ſi elles recherchoient une entiere égalité. Puiſſiez-vous trouver avec lui autant de bonheur que je vous en ſouhaite, & qu'il m'a fait eſperer que vous y trouveriez d'amour & de douceur. Reſolvez-vous donc, ma

fille, à suivre les volontez d'une Mere qui vous a soumise aux miennes. Resolvez vous d'épouser le Duc de Calabre comme un parti qui vous est avantageux & necessaire, & resolvez vous y d'autant plus volontiers qu'on ne vous est pas si fidele que vous le croyez, & que celui qui s'y devoit opposer, autant que vous, est le premier qui y a consenti.

Cette lettre acheva d'abattre le courage d'Adelayde; car elle connut par elle qu'assurément toute cette piece étoit si bien concertée que mal-aisément pourroit elle éviter d'épouser un Prince, entre les bras duquel elle alloit être livrée, & pour qui sans compter sa vieillesse, l'amour qu'elle avoit pour Carloman lui inspiroit une si puissante aversion. A peine donc eût-elle détaché ses

yeux de deſſus le funeſte arreſt qu'elle venoit de lire, que ſes forces lui manquans, elle tomba évanouie ſur un lit ſur lequel elle étoit aſſiſe, & fut long-temps ſans revenir. Laſcaris, c'eſt le nom de ce Gentilhomme que la Comteſſe avoit fait ſon Agent, jugeant bien que ſa preſence ne calmeroit pas les violens tranſports de cette jeune Princeſſe, crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de ſe retirer, laiſſant tantôt ſa femme & tantôt ſa fille auprès d'elle pour la conſoler. La nuit ſurvint cependant, & obligeant tous ceux qui s'efforçoient de diminuer ſa douleur, de la laiſſer, elle lui donnoit moyen de ſoulager ſes triſtes inquietudes par les funeſtes plaintes que la douleur, le dépit, l'amour & le deſeſpoir lui inſpiroient. Par où commencer pour

me plaindre, disoit-elle en elle-même? Si je dois regarder ma vie comme une continuelle suite de miseres, ô Mere que j'ai trop tôt perduë, à quelle tyrannie m'avez vous soumise? O cruelle Batilde, est-ce ainsi que tu t'acquites de ce que l'hospitalité & les promesses exigent d'une personne de ton rang? Et vous, cruels instrumens de sa rage, croyez-vous que j'aime mieux vous obéir en souffrant mille trepas, que de trouver lieu de finir ma triste vie par une seule mort, en me precipitant dans la mer? Redoublez votre prévoyance & votre cruauté, si vous le pouvez. Il vous est bien difficile d'être plus ingenieux pour ma perte, que le desespoir qui me transporte. C'est ce que le funeste état où elle voyoit qu'elle étoit

réduite, lui mettoit dans la pensée, quand elle songeoit à la violence qu'on lui vouloit faire; mais quand elle repassoit dans son esprit les dernieres paroles de la lettre de Batilde par lesquelles elle lui vouloit faire entendre que Carloman l'avoit trahie, on ne peut se representer quels furent les violens transports de sa rage. La Comtesse de Provence lui vouloit effectivement faire croire que Carloman lui avoit fait cette insigne infidelité: car elle crut que ce seroit un moyen pour la resoudre à épouser plus volontiers le Duc de Calabre. Elle s'imagina qu'Adelayde y ajouteroit foi d'autant plus aisément qu'elle n'avoit point témoigné par quel artifice elle avoit découvert ses amours; mais elle n'avoit voulu rien témoigner à Lascaris de l'in-

terêt que Carloman pouvoit prendre en ce mariage, de peur que comme il eſt naturel à ceux qui veulent faire leur fortune, de reverer plutôt une puiſſance qui naît, que celle qui ſemble être ſur ſon declin, cet homme à qui l'interêt faiſoit embraſſer cette mauvaiſe commiſſion, ne revelât ſon ſecret dans l'eſpoir d'une plus grande recompenſe, ou dans la peur de ſe perdre auprès du Prince qui apparemment devoit bien-tôt ſucceder à ſon pere, vû ſon extrême vieilleſſe. Elle ne lui avoit donc parlé d'autre choſe que de ſa volonté pour ce mariage, & cet homme qui ne ſongeoit qu'à l'executer, entendit lire devant lui la lettre que la Comteſſe avoit écrite à Adelayde, ſans rien comprendre aux dernieres paroles; c'étoit cependant ce qui outroit

le plus ſenſiblement Adelayde. On ne m'eſt pas ſi fidele que je le crois, diſoit-elle, en repetant les dernieres paroles de la lettre de la Comteſſe, & ceux qui devoient s'oppoſer autant que moi à une ſi grande tirannie, ſont les premiers qui y ont conſenti. Ah Carloman pour t'avoir aimé plus que ma vie, t'ai-je fait une aſſez grande offenſe pour te porter à la plus noire méchanceté dont un homme puiſſe être capable ? Un Prince eſtimé de tout le monde, ſera devenu le plus lâche de tous les hommes, pour ſe rendre l'inſtrument de ma perte. Ah non non, cela ne ſe peut, je ne t'ai point donné aſſez de ſujet de me haïr, & tu n'eſt pas capable d'une ſi noire perfidie. Je ſuis trop facile à me laiſſer perſuader par une perſonne dont tout me doit être

fuspect : peut-être qu'à cette même heure tu n'es pas moins affligé que moi, ou peut-être que la cruelle personne qui m'a mise en butte à sa colere, tournant à sa fantaisie l'esprit de ton pere, t'a plongé dans une misere aussi grande que la mienne. Comme on espere aisément les choses qu'on souhaite avec passion, Adelayde se flatoit au commencement de ces pensées, & tout ce qui pouvoit les conserver dans son esprit, se presentoit à son imagination. Elle songeoit qu'elle n'avoit point donné sujet à Carloman de lui faire une si grande injure, & elle se representoit que sa belle-mere & lui n'étoient point dans une assez grande union pour avoir concerté ensemble une si noire méchanceté. Mais quand d'un autre côté le peril où elle

elle étoit, faisoit agir son desespoir dans l'étrange assiette où devoit être son esprit, il est bien vrai-semblable qu'elle se pouvoit laisser saisir par mille & mille soupçons qu'on ne peut exprimer. Pourquoi, reprenoit-elle, veux-je me flater? Carloman n'est-il pas homme comme tous les autres, & n'est-ce pas à dire un ambitieux, un perfide & un dissimulé? Que sçai-je si la passion qu'il m'a témoigné, étoit veritable? Que sçai-je si les Etats de ma Rivale n'ont point eu de charmes plus puissans sur lui que ceux qu'il feignoit de trouver en moi? L'interêt d'un agrandissement souhaitable ne peut-il pas l'avoir touché, ou ne peut-il point s'être rendu aux conseils de quelque flateur qui l'aura seduit? Car enfin par qui mon ennemie auroit-elle décou-

vert la paſſion que j'avois pour lui, s'il ne m'avoit ſacrifiée à ſon agrandiſſement ? Que ſert un peu plus de beauté, quand on eſt malheureuſe, & combien rarement dans l'ame d'un Prince l'ambition & l'interêt ont été vaincus par l'amour ? Ceſſons, ceſſons d'appeller à notre ſecours celui qui a conſenti à ma perte, celui qui m'a indignement trahie, & celui qui de peur que je ne lui reproche un jour ſon indigne trahiſon, ſouhaite peut-être dans ſon cœur perfide que la mer m'engloutiſſe. Comme ces penſées étoient celles qui la touchoient le plus, il ne faut pas s'étonner ſi ſon ame s'y plongeoit plus long-temps. Dans l'innocente injuſtice qu'elle faiſoit à Carloman il n'y a point de reproches qu'elle ne lui fit, ni de malheurs qu'elle ne lui ſouhaitât.

Et comme la vengeance eſt la plus ingenieuſe de toutes les paſſions, je ne ſçai ſi ce ne fut point elle plutôt que l'amour qui lui mit dans l'eſprit l'expedient qu'elle trouva pour ſe tirer du dangereux écueil où elle ſembloit ſelon toutes les apparences devoir faire naufrage. Car il eſt certain que quand elle prenoit quelque eſperance de ſe derober à ſes conducteurs, ſon imagination ne s'en propoſoit point d'autre fruit que celui d'aller trouver Carloman pour ſe vanger de ſon infidelité, ou pour lui reprocher ſon indiſcretion; mais enfin ſoit amour, ſoit vengeance, jugez ſi l'on peut trouver deux meilleurs Conſeillers pour ſe tirer d'un grand malheur. Elle voyoit que Laſcaris ni ſa femme ne lui parloient point de Carloman, & elle ne leur en

vouloit rien dire, croyant que c'étoit le meilleur moyen pour faire réussir le projet qu'elle fit de se delivrer de la captivité où elle se voyoit condamnée. Au moment donc que cet homme qui redoubloit tous ses soins pour la consoler, lui remontroit la grandeur du Duc de Calabre, & se servoit de toutes les raisons qui la pouvoient obliger de se resoudre à ce triste Hymenée. Je vous prie, lui dit-elle, faites retirer tout le monde, que je vous puisse entretenir. Ce que Lascaris ayant fait aussitôt: Ma douleur, poursuivit-elle, ne vient pas d'être condamnée d'épouser ce Prince. Je sçai qu'il est de ma qualité, & si son âge peut m'inspirer de l'aversion, il peut aussi me donner l'esperance d'un plus prompt veuvage. Ma tristesse vient de ne pouvoir ac-

mplir un vœu que j'ai fait, & mme je l'ai negligé, je me :suade que tout ceci n'est une punition de Dieu. J'ai été vée dès mon enfance en un onastere de filles qui est à Baronne, dont une sœur de la ncesse ma mere étoit Abbesse, fille, comme elle, du Comte ce pays. J'y serois demeurée s doute, sans la mort du Comte Roussillon mon pere, laquelle ligea ma mere de me retirer, yant qu'elle n'avoit point d'aus enfans que moi. La vie de ces ligieuses m'a tellement plû, ou ır mieux dire, m'a si fortent inspirée d'en choisir une eille, que depuis que je me ınois, & principalement des un an ou deux, j'ai toujours ce dessein-là. Or il ne tiendra à vous que je ne l'accomplisse,

& d'autant plus volontiers, que me laiſſant choiſir une vie telle que je la ſouhaite, vous póuvez garder pour votre famille toute la grandeur dont vous voulez me flatter. Le Duc de Calabre ne m'a jamais vûë, & je ne penſe pas qu'on ait jamais tiré de portrait de moi qui puiſſe être aſſez ſemblable, pour n'être pas contredit. Votre fille eſt belle autant ou plus que je le puis être; elle eſt d'un même âge que moi & d'une taille fort approchante de la mienne, ſi elle n'eſt tout-à-fait ſemblable. On ne l'a jamais vûë à la Cour de Provence, & peu de perſonnes peuvent la voir en Calabre, qui l'ayent vûë chez vous, ſi ce qu'elle m'a dit de la vie ſolitaire que vous faites mener à votre femme & à elle eſt veritable: Pourquoi donc ne pouvez-vous

pas lui faire épouser ce Duc dont les richesses ont de si grands charmes pour vous ? Vous sçavez que les Princesses d'Italie ne se montrent gueres en public, & principalement quand elles ne le veulent pas, & il est à croire que le vieux Duc de Calabre ne s'opposera pas à sa resolution, si vous lui conseillez de ne sortir que le moins qu'elle pourra, & de ne paroître devant le monde que masquée. Je ne vous demande en échange de la grande fortune que je lui veux faire trouver & que je lui resigne de bon cœur, que le plus chetif Navire que vous pourrez m'acheter & un des habits de votre fils; parce que ne pouvant avoir de femme pour m'accompagner, il me semble que s'il m'arrivoit quelque accident dans les perils de la mer j'en triomphe-

rai plus aiſément en cachant la foibleſſe de mon ſexe ſous les habits du vôtre, & courrai moins de danger de cette ſorte que ſi je me laiſſois reconnoître pour ce que je ſuis. Vous ferez ma felicité & la ferez telle & ſi grande, qu'il ne ſe paſſera jour de ma vie que je ne vous en ſouhaite une qui vous contente autant. Si ce que vous m'avez dit pour m'obliger d'épouſer le Duc de Calabre, eſt veritable, vous ne ſçauriez vous montrer aſſez denaturé pour ne pas ſouhaiter cet avantage à votre fille. Enfin ſi vous n'écoutez mes raiſons, j'aurai lieu de ne vous pas croire: & par-là vous pouvez juger qu'il vous ſera impoſſible de m'empêcher de mourir: car pour ſauver ma virginité & mon honneur il n'y a point de mort que je ne puiſſe rechercher

ſans faire perir mon ame: & il n'y en a point d'aſſez terrible pour m'épouventer. Adelayde accompagna ſes paroles de tant d'ingenuité, qu'il n'eſt pas trop étrange ſi ce Gentilhomme à qui l'interêt faiſoit embraſſer une ſi fâcheuſe commiſſion s'en laiſſa toucher. Il étoit vrai qu'Adelayde avoit été nourrie dans le Monaſtere qu'elle diſoit, & il étoit aſſez vrai-ſemblable que cela pouvoit être de la connoiſſance de ce Gentilhomme. Sa fille étoit belle, & ſi elle ne l'étoit pas tant qu'Adelayde; elle pouvoit neantmoins repondre à la reputation qu'il avoit donnée de ſa beauté: car par bonheur encore ayant été obligé de partir à la hâte, il n'avoit pû emporter le portrait de cette jeune Princeſſe ainſi il voioit tant d'apparence dans tout le reſte

qu'elle lui avoit proposé, qu'il n'étoit guere combatu : & comme les avares se flattent aussi aisément que les amans, il se figuroit mille accidens qui pourroient arriver à Adelayde, & il se persuadoit que peut-être on n'entendroit jamais parler d'elle. Il ne lui repondit donc rien qui lui pût faire croire qu'il ne se rendoit pas à ses raisons, & il ne lui demanda autre chose sinon qu'elle lui permit d'en conferer avec sa femme. En même temps il la laissa, & comme elle conçût quelque esperance du succez de son projet, se trouvant l'esprit un peu plus en repos, abbatuë de travail & de lassitude, elle s'endormit. La femme de ce Gentilhomme fut si éblouie de la grandeur de sa fille, qu'elle ne trouvoit nulles difficultez dans cette

entreprise, & elle acheva tellement de persuader son Mari, que si-tôt qu'Adelayde fut éveillée, il lui vint dire qu'il étoit resolu à tout, & qu'il n'y avoit rien qu'il ne fit pour son contentement ; mais qu'il vouloit que son fils l'accompagnât jusqu'à ce qu'elle fût Religieuse. Elle y consentit, croyant toujours bien se défaire de lui. Le vent ayant changé, ils furent contraints de relâcher en Sardaigne, & ce fut-là qu'ayant acheté un Navire, il le donna à Adelayde dans la pensée qu'elle iroit accomplir son vœu, après avoir tiré parole d'elle qu'elle ne feroit jamais sçavoir où elle seroit, quand une fois elle seroit Religieuse. Et comme on l'auroit reconnuë dans l'Abbaye où elle avoit été élevée, il éxigea d'elle encore sous d'horribles sermens

que ce ne feroit point en celle-là qu'elle fe retireroit, mais dans une autre qui feroit du pareil Ordre, fi elle le vouloit, dans le Royaume de Valence ou de Caftille, ou en tel lieu qu'elle fouhaiteroit choifir en Efpagne; & en fecret il donna ordre à fon fils de la tuer, s'il connoiffoit qu'elle eût un autre deffein. Voila donc Adelayde habillée en garçon dans un autre Navire fous la conduite du jeune Lafcaris, mais bien refoluë de s'en retourner en Provence à la premiere occafion, pour fe vanger de Carloman: Cependant le vent qui s'éleva fut plus propre au vieux Lafcaris pour achever fon voyage qu'à elle pour s'en retourner en Provence, comme elle en avoit le deffein, ou pour aller en Efpagne comme elle feignoit le vouloir. Suivons

donc ce vieillard, & nous en allons avec lui à la nôce qui se fit en Calabre. Le vieux Duc fut ravi de la beauté de son épouse, & il n'y eut rien de plus solemnel que tout ce qui se fit en cette ceremonie. La pauvre Adelayde ne fut pas si heureuse; l'habit qu'elle avoit pris, lui inspiroit tant d'audace que soit que Carloman lui eût été infidele, ou qu'elle n'eût à se vanger que de la Comtesse de Provence, elle ne trouvoit rien d'impossible. Se laissant donc conduire en Espagne dans l'esperance d'y trouver l'occasion de retourner en Provence, il n'y a point de doute qu'elle n'eût bien embarassé toute cette Cour si elle fut revenuë; mais le malheur ne change pas si aisément, & son grand courage ne pût empêcher qu'elle ne fût prise par un Cor-

ſaire du Roi de Maroc qui avec trois grands Vaiſſeaux attaqua le ſien. Le jeune Laſcaris qui en étoit le maître, y fut tué auſſi-tôt; ce qui redoubla le deſir qu'Adelayde conçut de ſe ſauver par la facilité qu'elle y trouvoit, ſi elle pouvoit ſe tirer des mains du Pyrate. Elle fit des efforts extraordinaires pour cela, elle oblige ſes gens à ſe deffendre, & les encourage tellement par ſon exemple, que ce ne fut que par un carnage épouventable que le Corſaire ſe rendit maître de ſon Vaiſſeau. Quoiqu'il fut extremement irrité de la perte de ſes gens, il lui vit faire des actions ſi merveilleuſes qu'il fut touché de generoſité ou plutôt d'interêt: car s'attendant bien de la prendre Eſclave, il crut que s'acquerant un ſi brave homme, il recouvreroit

une partie de ce qu'il avoit perdu pour le défaire. Il défendit donc qu'on la tuât, & il la prit après la défaite de ses gens. Le Corsaire vit bien que c'étoit en vain qu'il lui avoit donné la vie, si l'affliction qu'elle témoignoit de sa prise, étoit suffisante pour la lui ôter : car elle se tourmentoit extraordinairement. Il tâcha donc de la consoler autant qu'il pût, & avec toute la civilité dont un Corsaire peut-être capable, il lui fait demander par un truchement quel grand sujet de douleur il pouvoit avoir, puisque dans sa prison il recevroit un traitement beaucoup meilleur qu'il ne devoit l'attendre. Elle lui dit parlant en garçon, comme il l'avoit fait interroger, qu'il ne s'affligeoit point pour la perte de tous ses biens & de ses gens ; mais qu'il étoit passionne-

ment amoureux d'une des filles d'honneur de la Comtesse de Provence, qu'il en étoit aimé, & que l'obstacle seul de sa prison le privoit de la recompense d'une passion qui l'avoit tourmenté long-temps. Quand le Corsaire eût sçû sa reponse par le truchement. Je t'ai reconnu si brave homme, lui fit-il répondre pour tâcher de l'appaiser, que je te jure que je suis touché de ta disgrace; & pour le témoigner, je te donne ma parole que quand tu m'auras aidé à faire quelque prise considerable qui puisse établir ma fortune, je te descendrai en quelque contrée que tu voudras, ou te donnerai un Vaisseau pour t'y conduire. Adelayde ne pût être tout-à-fait contente de cette réponse: mais cependant soit par desespoir de pouvoir jamais finir

la

la misere de sa vie, soit par quelque esperance d'obliger ce Corsaire de lui tenir sa parole, rien ne lui étoit impossible; & dans toutes les occasions qui se presenterent, elle fit bien voir que l'amour est un grand faiseur de miracles. Si cette verité se découvroit tous les jours en Adelayde, elle ne paroissoit pas moins en Carloman; & il est assez juste que nous retournions à lui. On lui dissimula pour quelques jours l'enlevement d'Adelayde, & le dessein de son mariage, & d'abord on empêcha qu'il n'allât pour la voir, sous le pretexte qu'elle étoit malade; mais qui peut tromper un amant? Voyant qu'il ne recevoit point de ses lettres & qu'on ne lui vouloit point permettre de l'aller voir, il se douta bien-tôt de quelque artifice. La Comtesse fit courir

le bruit qu'elle l'avoit envoyée en Roussillon prendre possession de ses Etats: mais comme il ne s'étoit fait nul appareil pour cela, & qu'il ne voyoit pas qu'aucune personne de consideration se fût éloigné de la Cour pour l'accompagner, il entra peu à peu en une si grande fureur, qu'il declara à sa belle-mere, que jamais il n'épouseroit sa fille, s'il ne sçavoit ce qu'étoit devenuë Adelayde. Il fut même se jetter aux pieds de son pere, pour lui demander sa protection contre la violence qu'il craignoit qu'on eût faite à cette Princesse: mais pour tout cela la Comtesse ne s'épouventoit point; elle s'étoit bien attenduë à ses premiers mouvemens, & elle gouvernoit si absolument l'esprit de son mari, qu'elle ne redoutoit rien de cecôté-là. Elle laissa donc

évaporer la colere de Carloman, & ne découvrant rien de ses desseins, elle lui laissa quereller le Ciel & la Terre, jusqu'à ce qu'elle vit Lascaris de retour qui lui apprit que le mariage étoit fait, que le Duc de Calabre avoit épousé Adelayde, & qu'Adelayde s'y étoit enfin resoluë, & s'étoit souvenuë de l'obéissance que sa mere en mourant lui avoit commandée d'avoir pour toutes les volontez de la Comtesse de Provence. En même temps ce bruit fut divulgué par toute la Cour, & Batilde fut la premiere à le publier, croyant bien que la certitude des noces d'Adelayde pourroit obliger Carloman à l'oublier. En effet tous ces bruits ne lui en inspirerent pas peu le dessein, mais la peine étoit de l'executer. Par tous les sentimens d'Adelayde, quand elle

le crut infidele, on peut juger de ceux de ce jeune Prince, lorsqu'il apprit que sa Maitresse étoit mariée, & quand après avoir longtemps attendu qu'elle s'excusât envers lui par quelques lettres, il vit enfin qu'il n'en recevoit point de sa part, & crut, comme toute la Provence, qu'elle s'estimoit heureuse avec son vieillard. Je ne vous dirai point tout ce que la douleur qui le possedoit lui mit en la bouche; car il n'en dit pas moins qu'Adelayde: Il se desespera, il voulut mourir, il tomba malade: & pour oublier toutes ces particularitez inutiles, afin de ne se montrer pas moins passionné qu'elle l'étoit, il prit la resolution d'aller en Calabre. Pour mieux cacher son dessein, il n'emmena que deux personnes avec lui, & prit le plus d'argent

qu'il pût. Et pour ne s'exposer point aux retardemens qui peuvent naître sur la mer, il part secrettement & prend son chemin par terre avec toute la diligence qui lui fut possible. Il est aisé de croire qu'il ne fut pas long-temps au lieu où le Duc de Calabre demeuroit, sans s'informer de son hôte de ce que faisoit la jeune Duchesse, & de la maniere dont son mari la traitoit. Voici ce qu'il en apprit. Que le Duc comme vieux & comme Italien en étoit extremement jaloux ; qu'elle ne sortoit point du tout, & qu'il n'y avoit que ses femmes & lui qui la vissent : que cependant pour la divertir il avoit des Comediens & des baladins ; mais qu'elle ne les voyoit encore que par une jalousie d'où elle ne pouvoit être vuë. Carloman pensa mourir de douleur à

cette triste nouvelle; car en même temps il vit évanouir toutes les esperances qui soutenoient sa vie. D'abord il songea à se déguiser en femme;il le pouvoit à cause de sa grande jeunesse; mais il ne pût trouver à même temps par quel moyen il s'introduiroit dans le Palais. Il en faisoit tous les jours le circuit plus de cent fois, & il n'y avoit fenêtres ni creneaux par où il pût avoir quelque facilité de monter, dont il ne remarquât très-exactement la situation; mais toutes étoient d'une hauteur excessive, & celles du premier étage étoient grillées de barreaux de fer si massifs, qu'à moins que d'être insensé tout-à-fait, il ne pouvoit pas songer de les rompre. Après-tout, disoit-il, le moyen de l'entreprendre, sans avoir quelque intelligence au dedans, &

comment puis-je y en avoir, si Adelayde n'a peut-être personne à son service pour m'y faire entrer, dans l'apprehension juste qu'elle doit avoir que je ne lui reproche son infidelité? O murs, ô palais, ô prison, qui malgré tous mes malheurs, enfermez toutes mes esperances & la plus aimable personne qu'il y ait au monde? malgré son infidelité soyez plus sensibles qu'elle : Ma douleur est capable de vous fendre de pitié! C'étoient les extravagantes pensées qu'amour lui mettoit dans la bouche, & dont tout le long des jours il entretenoit sa rêverie; car il ne s'en passoit aucun dont il n'employât la plus grande partie à considerer chaque endroit de ce Palais pour tâcher de s'y faire quelque ouverture. Malgré la hauteur des murailles, & malgré leur

épaiſſeur, ſon amour ſe faiſoit entrée par tout ; & ſon imagination qui le conduiſoit, lui en faiſoit viſiter les plus ſecrets appartemens pour courir après Adelayde: mais quand il ſe la repreſentoit en la poſſeſſion de ſon vieillard, & qu'il ſongeoit à même temps à l'amour qu'elle lui avoit témoignée: Eſt-il poſſible, ô inconſtante Adelayde, diſoit-il, que ce vieux Prince ait eu plus de charmes pour vous que l'amour violent de Carloman, qu'un amour que vous avez vû naître, qu'un amour que vous avez toujours remarqué ſi conſtant & ſi violent? Ah non, non, cela ne ſe peut ; il faut croire bien plutôt qu'on vous a ſeduite, ou que vous avez cedé à la violence ; & quand on auroit voulu vous plonger dans une ſi grande miſere, & m'y precipiter

cipiter avec vous, sans doute vous ne pouvez être à vous en repentir. Si par quelque endroit de ces murailles ou de ces hautes tours vous pouviez voir mes tristes regards qui y sont sans cesse attachez, toute coupable que vous êtes, vous me connoissez trop pour desesperer de ma soumission, & vous me donneriez lieu de vous l'aller témoigner. Toutes celles qu'on a mises à vous garder ne peuvent être si inhumaines qu'il n'y en ait quelqu'une qui se donne à vous; & sans doute si vous m'aviez vû, j'aurois déja reçu quelque consolation de votre part. Car du moins connoissant bien qu'il m'est impossible de me separer du sejour que vous habitez: quand je n'aurois point d'autre satisfaction que de voir le lieu où vous êtes, votre rigueur eût

été assez grande pour m'ôter l'unique satisfaction qui me reste ; ou votre pitié vous eût obligé de vouloir détourner la mort que j'y trouverai sans doute dans quelque entreprise mal formée que je ne pourrai jamais m'empêcher d'executer, pour avoir encore une fois en ma vie le plaisir de vous voir. Ces tristes pensées ne lui sortoient point de l'esprit, & comme elles le confirmoient dans le desir qu'il avoit de se faire voir à la nouvelle Duchesse, s'il pouvoit, il ne manquoit aucun de tous les Balets & de toutes les Comedies qu'on representoit devant elle, dans l'esperance qu'elle pourroit le remarquer dans la foule ; & certes quoiqu'il se hazardât beaucoup en se faisant reconnoître, il se montroit si attaché à la jalousie par où la Du-

hèsse regardoit la Comedie & les
alets ; & ses regards étoient si
ristes, que si on l'eût observé, on
ût sans doute découvert quelque
hose de son dessein : mais soit
que tous les auditeurs ne songeas-
ent qu'à la representation du di-
vertissement, ou que la Duchesse
elle-même ne songeât à autre
chose, on ne prenoit point garde
à ses actions, non plus au dedans
qu'au dehors. Cette reflexion l'af-
fligeoit si cruellement qu'il se re-
tiroit tous les soirs desesperé &
projettoit chaque jour de s'en
retourner en Provence : Quand
il voyoit dancer ces Balets ou re-
presenter ces Comedies : Ah per-
fide, disoit-il, en lui-même ! peux-
tu bien avoir l'ame assez tran-
quille pour être sensible à tout
autre plaisir qu'à celui de me don-
ner la mort ? Ah cruelle ! ces Co-

medies te sont-elles plus agréables que les tragiques fureurs qui déchirent mon cœur? Ingrate est-ce que je ne merite plus un seul de tes regards, ou que tes regards, comme toutes tes pensées, sont enfermez dans les richesses de ce Palais ? Si est-ce qu'au moins une fois en ma vie il faut que je te fasse rougir, il faut que tu connoisse, par quelque étrange resolution le desespoir dont je suis capable, & que dans ce desespoir tu voyes encore paroître mon amour. Il pensoit que peut-être elle ne l'avoit pas encore vû, & qu'elle ne l'alloit pas démêler dans la foule; car dans le lieu qui étoit abandonné aux spectateurs il n'y avoit aucun endroit où il se pût faire remarquer: ce qui lui mit enfin dans l'esprit la resolution de se mettre

ıs la troupe de ces Comediens
de ces Baladins. Il ſçavoit l'Ita-
n comme ſa langue : il avoit
e memoire admirable, une
ne grande, une taille avanta-
ıſe, & pour les Balets une diſ-
ſition inconcevable. Il ne faut
nc pas s'étonner s'il fut bien
u dans cette troupe, & s'il fut
n-tôt jugé digne des premiers
ſonnages pour les Comedies &
plus belles entrées pour les
ets. Dans l'un & dans l'autre
'y avoit perſonne qui l'égalât ;
s ſe montrer trop avide des
miers rôles des Comedies &
places plus recherchées dans
Balets, il ne vouloit que celles
il pouvoit introduire quelque
ɔſe de ſon invention par où il
ıvoit faire connoître à ſa maî-
ſſe la grande difference qu'il y
ıit entre lui & le vieillard qu'on

lui avoit preferé. C'étoit pourquoi il dansoit quelquefois dans les Balets tout ce qui pouvoit montrer le ridicule de la vieillesse & dans les Comedies il mêloit toujours dans ses rôles quelque chose qui venoit à son sujet. Les Provençaux ont été les premiers Poëtes de France, & sont les premiers de notre Nation qui ont eu les belles lettres. Carloman y étoit parfaitement bien instruit, & la facilité qu'il avoit de faire des vers en sa langue, lui acquit bien-tôt celle d'en faire en Italien, dont il sçavoit déja toutes les délicatesses. Il ne faut donc pas demander si quand il representoit quelque Amant trahi, il jouoit bien son personnage, ou s'il exprimoit bien en d'autres rencontres le desespoir de quelqu'un à qui on a enlevé sa Maîtresse. Il y avoit tou-

urs quelque endroit dans les
omedies où les auteurs n'a-
oient point travaillé. Une fois
ntr'autres qu'il representoit un
mant que sa Maîtresse quitte,
recita ces vers libres à la façon
es Italiens. Il les avoit faits
continent après l'enlevement
'Adelayde, croyant qu'elle l'a-
oit quitté par sa seule volonté.

C'en est fait belle Iris,
dernier de mes jours approche,
Le conseil en est pris,
Par vos cruels mépris;
Et le triste reproche
'avoir causé ma mort par votre éloignement,
Ne vous peut seulement
Arrêter un moment.

Soupirs, plaintes & larmes,
Inutiles & foibles armes,

Contre une insensible rigueur?
Sortez à tout le moins pour soulager mon cœur.

Mais Dieux à qui dois-je me plaindre?
Devant qui dois-je soupirer?
Pour me desesperer
Il faut encore me contraindre,
Il faut pour votre gloire étoufer mes douleurs,
Ne craignant pas la mort, je crains votre colere,
Et je cache mes pleurs,
Pour ne vous pas déplaire.

Importune & triste langueur,
De quel espoir faut il que je vous entretienne;
Et que faut-il, Amour, que je devienne.
Douce tranquilité qui regnez dans mon cœur,

Avant que je l'eusse connuë !
Helas qu'êtes vous devenuë ?

Helas faut-il qu'à tous plaisirs
Renoncent desormais mes frivoles desirs :
A cent tourmens divers mon ame est condamnée,
Telle est ma triste destinée ;
Et l'Astre malheureux qui preside à mes jours,
Plus malheureux encore preside à mes amours.

Il est à croire que ces Vers étoient en Provençal ou en Italien ; mais je n'ai pas voulu que rien manquât à mon histoire, soit que celui qui me l'a apprise, les eut traduits, ou qu'il en eut fait d'autres sur ce même sujet ; c'est de cette sorte qu'il me les a appris. Or Adelayde qui étoit

entre les mains du Corsaire, n'avoit garde de les entendre, & encore moins de se laisser toucher par la bonne grace, par l'air passionné & galant, & enfin par tout l'agrément possible avec lesquels il les recitoit: quoi qu'il y mit toute son industrie, il n'acqueroit autre chose que la reputation de bon Comedien, d'excellent Baladin, & même de parfait Musicien: car comme il mettoit cette troupe en une vogue où jamais aucune ne s'est vûë, il enrichissoit non seulement ce theatre d'un excellent Acteur; mais il n'y avoit point encore de piece à laquelle il ne donnât un meilleur tour, ou qu'il n'ornât de quelque trait de son invention. Comme entre plusieurs rencontres qui seroient dignes de recit; une fois entr'autres il trouva moyen de mêler cette

'hanſon, dont l'air étoit triſte : touchant au dernier point, & ont les paroles revenoient tout nſemble au ſujet qu'il repreſen- ›it & au triſte état où il étoit : ous en jugerez parce qu'elles :oient telles.

CHANSON.

D'où me vient ce chagrin ex-
tréme
Que mon cœur ne peut expri-
mer ?
'elas qu'un jour paſſé ſans voir ce
que l'on aime,
Eſt long à qui ſçait bien aimer !
Je cede à l'ennui qui me tuë,
Et je ne ſçaurois concevoir
ce mortel ennui vient de l'avoir
trop vûë :
Ou s'il vient de ne la point
voir.

Auprès des beaux yeux de Silvie
Je soupire depuis long temps
Je n'attends que la mort ; mais la plus belle vie
Ne vaut pas la mort que j'attens.

Sans doute Adelayde n'eût pas tardé si long temps à reconnoître son Amant ; mais Carloman qui ne la croyoit pas si loin de lui, qu'elle l'étoit & qui voyoit que son mal empiroit tous les jours, se desesperoit tellement, que sans doute il eût entrepris quelque chose de bien extravagant, si l'amour n'eût pris plaisir à se jouer de lui. Il croyoit à la fin n'avoir acquis autre chose que l'amitié de ses compagnons avec lesquels il étoit fort bien, pour l'argent qu'il leur faisoit gagner, & pour

a maniere dont il en usoit, quand
n jour étant à la Messe avec eux,
l vit qu'une vielle fort venerable,
evint placer auprés de lui avec un
grand Chapelet à sa main, & un
oile sous lequel son visage étoit
i caché, qu'il falloit avoir bonne
ûë, pour discerner si c'étoit un
pectre ou une femme. Elle avoit
oujours la tête tournée vers l'Au-
el, & les yeux si fixement élevez
ers le Ciel, qu'il la croyoit dans
ne grande extase de devotion,
uand tout d'un coup il entendit
ue parmi ses prieres elle lui di-
oit : Comedien, ne me regardez
as ; mais écoutez avec attention
e que j'ai à vous dire. Carloman
qui l'entendit incontinent, & qui
voit toujours Adelayde dans la
ête, & les femmes qui la gar-
loient qui apparemment de-
voient être de l'âge de celle-ci,

crut par ce préambule qu'assuré-ment ce spectre étoit quelque bon Demon qui avoit pris cette forme pour lui apporter plus sûrement quelque agréable nouvelle. Je suis si attentif, lui répondit-il, que je ne perdrai pas une seule de vos paroles. Ecoutez donc, reprit-elle en peu de mots; A l'entrée de la nuit trouvez-vous sur le port, & vous mettez dans un petit batteau qui vous conduira au pied de la grosse tour du château: attendez-là une échelle de soye qu'on vous jettera d'une fenêtre où il y aura un linge étendu; soyez secret & vous serez heureux. Carloman ravi de joye, n'en demande pas davantage à la vieille: il crut que sa Maîtresse l'avoit reconnu, & persuadé que c'étoit elle qui lui donnoit le moyen de la voir, il va passer le

reste de la journée, dans toutes les impatiences qu'on peut imaginer. Il est vrai que ce n'étoit pas Adelayde, mais il étoit assez juste que celle à qui elle avoit cedé la place qui lui étoit destinée, trouvât avec la grandeur dont elle devoit jouir, une partie des peines qui traversoient sa vie. La fille de Lascaris qui étoit la Duchesse de Calabre, trouva le Comedien nouveau si à son gré, qu'elle en fut aussi-tôt éprise; mais d'une si grande passion que se mettant en tête que c'étoit quelque malheureux que la fortune avoit mis sur le Theatre, quoiqu'il ne fût point né pour cela, elle resolut de s'en éclaircir à quelque prix que ce fût. De toutes les vieilles qu'on lui avoit données pour l'observer, celle-ci avoit gagné sa confidence à un plus haut

point, & ſoit qu'elle la jugeât plus ſure ou plus adroite, ce fut d'elle qu'elle prit reſolution de ſe ſervir. La vieille accepta cette commiſſion, & l'executa de la ſorte que je le viens de dire. De demander ſi Carloman étoit au bord de la mer, à l'entrée de la nuit, ce n'eſt pas une queſtion à faire. Il y étoit avant que le ſoleil fût couché, & il étoit au pied du Château ſous la fenêtre où le linge étoit tendu plus d'une heure avant qu'on laiſſât tomber l'échelle de ſoye; & quoique la fenêtre fût au ſecond étage, il monta ſi promptement que la vieille crut qu'il avoit volé. Il ne fut pas ſi-tôt deſcendu de la fenêtre en bas qu'il ſe trouva dans une chambre où il n'y avoit aucune lumiere; il vit pourtant bien que la vieille y étoit, car elle lui donna la main
pour

pour lui aider à descendre: Et après l'avoir loué de sa diligence, vous êtes le plus heureux homme du monde, lui dit-elle: Madame la Duchesse veut sçavoir qui vous êtes, & je vais tout incontinent vous mener à elle; mais demeurez ici pendant que j'irai voir si tout le monde est retiré de sa chambre. Allez, lui répondit Carloman & tardez le moins que vous pourrez. Quoiqu'elle ne fût pas extremement long-temps, il crut qu'elle avoit demeurée un siecle, quand enfin elle le vint querir pour le conduire. Elle lui donna la main, & de cette chambre le fit passer dans une garde-robe où il n'y avoit qu'une bougie allumée: Là il reconnut que la vieille étoit la même qui lui avoit parlé dans l'Eglise; mais il ne s'amusa pas bien long-temps

à la conſiderer, quand de cette chambre il vit qu'elle leva une tapiſſerie qui étoit ſur la porte, & qu'elle lui dit, voila la chambre de Madame, elle eſt ſeule, entrez, elle eſt dans ſon lit. Il n'y avoit des flambeaux que ſur la table, & Carloman ayant vû le lit, alloit à la ruelle qui n'étoit point éclairée. Il étoit ſi tranſporté que mille choſes lui venoient tout à la fois dans l'eſprit, ſans qu'il ſçût par où commencer; car il ne ſçavoit s'il devoit reparler à Adelayde de ſon ingratitude, ou la remercier de la grace qu'elle lui accordoit; enfin il étoit ſur le point de ſe jetter à genoux, quand tout d'un coup on entendit un grand bruit à la porte de cette chambre. La vieille qui étoit encore à l'entrée de la garde-robe, revint promptement pour lui dire que ſans

doute c'étoit le Duc qui étoit revenu de la campagne, plutôt qu'on ne le croyoit, parce que nul que lui n'oseroit frapper si fort, & qu'il se retirât promptement, ou qu'elle étoit perduë: Quelque hâte qu'elle eût, il eût contesté long-temps, sans qu'il entendit le bruit qui redoubloit, & la Duchesse qui lui crioit le moins haut qu'elle pouvoit; mais tout ensemble, le plus intelligiblement qu'elle l'osoit faire, retirez-vous. A ce triste commandement, il repassa dans la garderobe, & de-là dans cette chambre d'où on lui avoit jetté l'échelle; mais si outré de douleur de se voir incessamment le jouet de l'amour ou de la fortune, qu'il n'étoit pas descendu à moitié de l'échelle, qu'il se laissa tomber dans la mer. Soit qu'il ne se souciât point de

ſa vie, ou que ſa deſtinée l'eût ainſi reſolu, il tomba tout au fond,& ne revint ſur l'eau qu'après avoir donné de ſes pieds contre le ſable. Il ſe ſoucioit ſi peu de ce qu'il pouvoit devenir, qu'il ſe fût aiſément laiſſé noyer, ſans l'eſperance qui n'abandonne jamais les miſerables qui tout d'un coup lui fit penſer que puiſque la Ducheſſe qu'il croyoit Adelayde,l'avoit reconnu,elle ne tarderoit guere à lui donner une autre occaſion de la voir. Il nageoit aſſez bien pour ſe tirer du peril où il étoit,& pour gagner le batteau qui l'avoit amené, ſi dans l'obſcurité & dans le trouble où ſa chute l'avoit mis, il eût pû reconnoître de quel côté il étoit: Mais la nuit étoit fort obſcure, & il étoit apparemment aſſez troublé pour ſe méprendre. Ne ſçachant donc de quel côté il

alloit, heureuſement & malheureuſement tout enſemble, il nagea tant qu'il ſentit auprès de lui un autre batteau que celui qui l'avoit amené. Auſſi-tôt tout mouillé & tout fatigué, il n'eût autre penſée que de monter dedans, croyant que c'étoit celui dans lequel il étoit venu. Son éblouiſſement ſe diſſipoit peu à peu, & comme aprés avoir été dans une grande obſcurité, inſenſiblement la plus grande noirceur ſe diſſipe, & quelque peu de lumiere ſuccede, après avoir un peu repris ſes eſprits dans cette nacelle, il vit qu'elle étoit attachée avec une corde au pied du Château, comme il avoit attaché celle dans laquelle il étoit. Auſſi-tôt il dénoua la corde pour s'en retourner, & en la dénouant pouſſa la barque vers la mer, en s'appuyant

la main contre la muraille, comme on a de coutume, quand on veut démarer pour passer d'un rivage à l'autre. Croyant toujours être dans cette barque qui l'avoit amené où il avoit laissé les avirons, il n'observa pas qu'il n'y en avoit point dans celle-ci. Il ne l'eut pas si-tôt détachée qu'il s'apperçut de son erreur: car soit par le branle qu'il avoit donné à ce batteau, soit par le vent, il se vit incontinent éloigné du Château: & comme il le falloit suivre bord à bord pour arriver au lieu ou il s'étoit embarqué, il se trouva l'homme du monde le plus embarassé. De plus en plus son desordre augmenta, parce qu'aussi-tôt qu'il eut perdu tant soit peu l'abri du Château, il sentit que le vent lui étoit contraire & le poussoit vers la pleine mer. Ce vent & son

trouble augmentoient,ce ſemble, de concert, & la nuit pour s'accorder avec eux ſembloit encore être plus longue & plus obſcure que de coutume. Jugez donc de ſa cruelle inquietude, & quand je vous aſſurerai que dans ce grand deſordre Adelayde ne lui partoit point de l'eſprit, demeurez d'accord qu'on ne peut pas être plus amoureux qu'il l'étoit. Mais il ne ſçavoit ce qu'il en devoit dire pour en parler; quoi qu'il en parlât inceſſamment: car il ignoroit ſi elle lui étoit cruelle ou non. Auſſi qui l'eût pu entendre, n'eût ouy que le nom d'Adelayde, & les cris qu'il jettoit parmi les flots, & qui n'étoient interrompus que de l'horrible bruit des vagues qui ſe venoient rompre contre ſa chaloupe. Quand le jour parut, il ſe trouva ſi éloigné du rivage

qu'il commença à perdre toute esperance de se sauver. Il voulut d'abord se jetter à la nage pour pousser vers le bord son bateau; mais comme il étoit obligé de remonter dedans pour se reposer, quand il sentoit que les forces lui manquoient, un coup de vent le repoussoit plus avant, dans le mer & lui faisoit faire plus de chemin contre son dessein, qu'il ne pouvoit avancer vers le rivage en beaucoup de temps & avec un travail incroyable. Pour derniere misere la tempête s'augmenta, & avant qu'il y eût la moitié de cette journée passée, il avoit tout-à-fait perdu la vûë de la Terre. Le vent qui se jouoit de sa chaloupe, lui faisoit traverser d'effroyables espaces en peu de temps : & enfin l'image de la mort sous mille figures differentes s'apparut à lui :

ſa barque faiſoit eau par tout, & tout ce qu'il pouvoit faire en la vuidant avec une pêle qui ſe trouva dedans par bonheur, étoit de combattre encore quelque temps, dans la penſée que le vent pourroit changer ou diminuer, ou par quelque grand coup de fortune le jetter en quelque Iſle, ou en quelque rivage écarté. Quelque barbare qu'il eût pû être, il ſe fût eſtimé heureux d'y être porté par la tempête: car de toutes les morts la preſente eſt ſans doute la plus horrible, & l'infortune d'être pris par des Corſaires qui avoient penſé deſeſperer Adelayde, eût été regardée de lui comme un inſigne bonhe[illegible] mais il n'oſoit l'eſperer. Quand la mer ſe fût calmée, il étoit en danger de mourir de faim: car il ne découvroit rien que le Ciel & la mer, du plus

loin qu'il pût jetter la vûë. Parmi tout cela il n'eût point perdu courage ſans Adelayde, ou il ſe fût peut-être conſolé ſi ce malheur lui fût arrivé dans le temps qu'il la jugeoit infidele ; mais c'eſt bien du funeſte état où il étoit reduit qu'on peut dire en mourant.

Que de toutes douleurs la douleur la
plus grande
Eſt qu'il faut quitter ſes amours.

Il eût été bien inſenſé, ſi jamais il eût eſperé de revoir Adelayde: car enfin la nuit revint, & le lendemain il ſe trouva encore d'autant plus éloigné du rivage que le même vent qui l'en avoit écarté ſouffla toujours. Laſſé du travail & deſeſperé de ſon ſalut, il eſt aiſé de croire qu'il faiſoit ſes triſtes

adieux. Mais au lieu d'entendre une chose si lugubre, il me semble qu'il est plus à propos que nous retournions voir Adelayde; puisqu'elle ne peut être dans un état si miserable que lui. L'esperance que le Corsaire lui avoit donné de lui rendre la liberté & un Vaisseau pour s'en retourner en France, quand elle lui auroit aidé à faire quelque prise assez considerable, lui avoit fait faire les plus belles actions du monde; mais seulement quand ce Corsaire attaquoit des infidels comme lui, ce qui lui arrivoit fort souvent: car il n'épargnoit rien où il se trouvoit le plus fort; mais enfin le vaillant Esclave (car c'est ainsi qu'on appella Adelayde à cause de sa valeur) ne trouvoit en lui qu'une foi de Corsaire, & il ne lui fut pas plus humain qu'à

tant d'autres captifs qu'il tenoît dans ſes fers. De jour en jour il lui renouvelloit ſes promeſſes, mais il en éloignoit ſi fort le terme, qu'à la fin deſeſperant de ſe pouvoir jamais ſauver par ce moyen, elle reſolut de tenter quelque autre voye. Le pitoyable état où elle ſe voyoit aigriſſant ſon eſprit contreCarloman qu'elle appelloit ſans ceſſe la cauſe de ſes miſeres, la tranſportoit ſi fort, qu'elle perdoit ſouvent toute patience; mais enfin cette vengeance qui l'avoit ſi ſagement conſeillée pour lui faire éviter le mariage où elle avoit tant d'averſion, ne lui manqua pas encore en un beſoin ſi preſſant: Quoique ce Corſaire ne lui tînt pas la parole qu'il lui avoit donnée, il n'étoit pas méconnoiſſant au point de la captiver cruellement:

rs la liberté, il n'y avoit point
bon traitement qu'elle n'en
çût, tant sa beauté, sa grande
nesse & sa valeur sçurent se
re respecter, même d'un Bar-
re. Il lui étoit permis d'aller
ntôt dans un Navire & tantôt
ns l'autre: & songeant inces-
nment à se sauver, elle observa
e ce Corsaire avoit tant de
tifs, qu'en un de ces Navires, il
n avoit beaucoup plus que de
dats. Aussi-tôt elle complote
c eux de se sauver, elle
mmence peu à peu à inspirer
deſſein à ceux qu'elle jugea
plus hardis: comme il y en
it même de François, elle leur
entendre qu'elle étoit une
sonne de qualité de leur na-
n, & enfin pour oublier mille
ticularitez inutiles, tous ces
tifs ne manquans que d'un

chef, & n'en pouvant trouver un plus digne que le vaillant Esclave, ils lui donnerent leur parole qu'il entreprît leur délivrance & qu'ils hazarderoient tout pour la suivre. Une nuit que le Corsaire étoit ancré à la rade vers les côtes d'Afrique, elle prit son temps pour cela. Elle étoit dans ce Navire dont les captifs surpassoient beaucoup le nombre des soldats, & qui par bonheur encore étoit le plus leger de tous. Son entreprise fut si bien concertée qu'en un moment & sans bruit ces captifs se déchaînerent les uns les autres, tuerent les soldats qui se voulurent deffendre avec leur Capitaine qui étoit un parent du Corsaire, chargerent les autres de chaînes, & après avoir coupé la corde des ancres, mirent la voile au vent, se laissant aller où

ſon impetuoſité les guidoit. La nuit étoit fort obſcure, & cette entrepriſe ayant été executée un peu après la fin du jour, ce Navire fut ſi éloigné des autres, quand la lumiere revint, que le Corſaire perdit toute eſperance de l'atteindre, & Adelayde avec ſes compagnons toute crainte d'être repris. Par hazard ce vent qui les éloignoit de la ſervitude, les rechaſſoit vers leur patrie : car beaucoup d'entre eux étoient François ou Italiens ; mais par bonheur encore pour le pauvre Carloman, à la pointe du jour qui ſucceda à la ſeconde nuit qu'il paſſa dans le piteux état que j'ai décrit, ce grand Navire ſe trouva proche de la miſerable chaloupe où il étoit. Adelayde qui étoit déja éveillée, étoit ſur la prouë, d'où ſon imagination lui croyoit

déja faire voir les côtes de France ou celles de la mer de Genes. Beaucoup de ses camarades qui n'avoient dans l'ame que la peur d'être repris du Corsaire, voulurent s'opposer au dessein qu'elle eut de secourir ce miserable. Aussi-tôt qu'elle l'apperçut, guidée par la seule generosité qui étoit en elle, & par la pitié qui est naturelle à son sexe, elle ne balança point pour sçavoir si elle le sauveroit. Peut-être que si elle l'eût reconnu dans la rage où elle étoit contre lui, elle n'eût pas été si charitable, car elle ne respiroit que de se vanger, tant les miseres qu'elle avoit souffertes depuis cinq ou six mois l'avoient aigrie contre lui. Mais ne pouvant de loin reconnoître ce malheureux qu'elle jugea d'abord submergé ou bien près de l'être, il ne faut

pas s'étonner si elle le voulut secourir, contre l'avis de la plupart de ceux qui l'environnoient. Que sçavons-nous, leur dit-elle, si ce n'est point pour le salut de cet homme que le Ciel a permis nôtre delivrance? Ne nous rendrions nous pas dignes d'être abandonnez de son secours, si nous refusions le nôtre à ceux qui en ont besoin. En même temps elle fit jetter une chaloupe dans la mer, & certes si à propos qu'il ne se pût pas davantage: car en ce même instant la nacelle de Carloman déja toute entr'ouverte, s'en alla en morceaux au choc d'une vague & l'on vit tomber dans l'eau ce malheureux Amant qui étoit si las du travail du jour & des deux nuits precedentes, qu'à peine il pouvoit remuer les bras pour nager, & pour attendre le secours

qu'il voyoit si proche. Adelayde qui le vit couler à même temps à fond, s'écria avec instance qu'on se dépêchât de le secourir; & d'autant plus qu'en même temps elle s'en vit si proche, qu'elle put remarquer la richesse de ses habits dont une partie voguoit sur l'eau, s'étant écartée avec le debris de la nacelle. Elle jugea qu'il falloit que ce fut quelque personne de qualité : car il ne faut pas douter que Carloman qui croyoit se presenter devant la Duchesse qu'il croyoit Adelayde quand il tomba dans la mer, eût rien oublié de tout ce qui pouvoit aider à sa bonne mine. Adelayde donc ne jugeant de lui que par ses habits, se pressa encore plus qu'auparavant de hâter son secours, principalement quand elle le revit encore couler à fonds pour la se-

conde fois, & déja si pâle & si changé que quoiqu'elle ne le regardât pas de fort près, à cause de la hauteur du Navire, elle voyoit tous les traits de la mort peints sur son visage, & jugez en quel état il devoit être, puisqu'elle y reconnoissoit plutôt ces traits défigurez qui marquent la fin de la vie si proche, que ces traits agreables que l'amour avoit si profondément gravez dans son ame; mais quand enfin on l'eût monté sur le tillac & qu'elle le reconnut, jugez quel dût être son étonnement. Il étoit pâle & sans aucune marque de vie: Ceux qui l'avoient retiré de l'eau, l'avoient pris avec tant de violence qu'ils avoient achevé d'étouffer le peu de force qui restoit en lui. L'eau qu'il avoit buë lui ressortoit par la bouche. Ses longs cheveux

autrefois si beaux & si bien mis, étoient tristement épars en bas; car ceux qui l'avoient retiré, lui baissoient la tête pour lui faire rendre l'eau qu'il avoit avalée. Sa bouche étoit si pâle & son teint si terni que toute autre qu'une Amante l'eût aisément méconnu: mais malgré toute la colere de celle-ci, l'image de ce Prince étoit trop profondément gravée dans son esprit: ô Dieu s'écria-t-elle, qu'est-ce que je voi? & s'appercevant aussi-tôt de son mouvement si prompt, qu'on aye soin de ce miserable, dit-elle, & qu'on n'épargne rien pour lui rendre la vie. En même temps soit qu'elle voulut cacher son trouble, soit que se resouvenant de ce qu'elle étoit, elle ne voulût pas demeurer plus long-temps prés de ce corps qui étoit

à demi découvert, elle passa dans la chambre de poupe, & de temps en temps elle envoyoit sçavoir en quel état il étoit. Mais quel est mon dessein, disoit-elle en elle-même? Ah ne devrois-je pas bien plutôt rendre à la mer une proye qu'elle mérite mieux que la terre! Sauverois-je un perfide qui mériteroit mieux d'être enseveli sous les ondes que de respirer le jour, & redonnerai-je enfin la vie à qui me l'a voulu ôter si cruellement? Qui pourroit redire toutes les paroles que lui inspiroient les divers sentimens dont elle étoit combatuë, ou exprimer toutes les pensées qui lui passoient par l'esprit! La vengeance & les miseres qu'elle avoit souffertes, lui en inspiroient d'horribles & de cruelles. L'amour & le triste état où elle voyoit Car-

loman, lui en inſpiroient de pitoyables & de tendres. Tantôt elle ne pouvoit croire qu'il l'eût trahie, & tantôt elle n'en pouvoit douter. Quand elle ſe repreſentoit qu'on avoit découvert leur commerce, l'amour qui eſt curieux de ſa nature, lui conſeilloit de l'écouter; le dépit de lui montrer qu'elle n'en avoit pas ſeulement envie, & de le rejetter dans la mer, aprés s'être fait reconnoître, quand tout d'un coup de honte d'avoir conçuë cette horrible penſée: Mais s'il étoit innocent, reprenoit-elle, quel regret aurois-je pour tout le reſte de ma vie? Innocent ou coupable ſauvons-le toujours. Il en aura de la reconnoiſſance, s'il m'a été fidele, & s'il m'a trahie, quelque endurci qu'il puiſſe être dans la honte & dans le crime, il mourra

de regret d'en avoir uſé ſi barbarement envers une perſonne qui le meritoit ſi peu. En même tems elle envoyoit commander qu'on eût tous les ſoins imaginables de lui ; & elle s'informoit inceſſamment de l'état où il étoit. Quoique ce Navire fut rempli de tant de differentes perſonnes, l'adreſſe d'Adelayde , l'eſtime que tout le monde avoit conçu pour le courage du vaillant eſclave, la ſoumiſſion que tous ces captifs avoient pour lui, jointes à la neceſſité que cette troupe avoit de s'établir un ordre étoient cauſes qu'elle y en avoit mis un qui étoit ſi bien obſervé que dans ces vaiſſeaux où les Capitaines ſont ſi abſolus, chacun ne ſçait pas mieux ſes fonctions que tous ſçavoient les leurs dans celui-ci. Elle avoit ſi bien reglé l'emploi de chacun que quand ils

auroient été attaquez par toutes les forces du Corſaire même, elle auroit pû ſe deffendre. Ainſi pour ce qui regardoit Carloman, on en avoit tous les ſoins imaginables : on l'avoit porté en une chambre qui étoit ſur celle qu'Adelayde avoit pour elle, & elle l'avoit mis entre les mains d'un de ces captifs, qui étoit excellent Chirurgien, & qui n'épargna rien de tous les ſecrets de ſon art pour le faire revenir. Elle apprit bien-tôt qu'il ſe portoit beaucoup mieux & qu'il commençoit à n'être plus inquieté que de ſçavoir entre les mains de qui il étoit. Le vaillant Eſclave envoya auſſitôt ce Chirurgien qui étoit François ; & comme elle conçut le deſſein de s'éclaircir elle-même de l'inquietude où elle étoit, ſi ſon Amant lui avoit fait une ſi hor-
rible

rible infidelité, elle le lui recommanda de nouveau: Mais elle lui deffendit de lui rien dire de leur delivrance, & lui ordonna que quand il demanderoit qui étoit le Capitaine de ce vaisseau, on lui dit que c'étoit le Corsaire du Roi de Maroc qui l'avoit prise elle-même; mais que sur tout on lui laissât passer la nuit paisiblement, & qu'on observât trés-exactement ce qu'il diroit. Ses ordres furent executez de poit en point comme elle l'avoit commandé; mais ce Corsaire pretendu, & celui que le naufrage ou le hazard avoit fait son captif aussi-bien que l'amour, ne furent gueres moins inquietez l'un que l'autre. Carloman se desesperoit quand il apprit qu'il étoit entre les mains d'un Pyrate, quelque esperance que ce Fran-

çois tachât de lui donner sûr la douceur & sur la clemence du Pyrate dont il étoit prisonnier. Adelayde d'un autre côté avoit mille inquietudes tout à la fois : Ne tentons point une chose qui ne peut réussir qu'à ma honte, disoit-elle, toute desesperée, Carloman est un perfide & un traître; pourquoi vouloir entendre de sa propre bouche qu'il n'a jamais aimé veritablement Adelayde ? Mais pourquoi le vouloir condamner si cruellement sans l'avoir écouté? Peut-être s'est-il vû sur le point de perir pour m'avoir voulu sauver, & peut-être la chetive nacelle où je l'ai trouvé, est le reste de quelque grand armement qu'il avoit fait pour me secourir. Dans cette pensée qui la flatoit, elle se trouvoit plus tranquille, principalement

quand celui à qui elle avoit laissé Carloman en garde, lui vint rapporter qu'il soupiroit incessamment, qu'il ne mangeoit ni ne dormoit, & qu'il avoit sans cesse la vuë attachée sur un portrait qu'il avoit toujours eu sur lui, dans le peril même du naufrage, l'ayant attaché à son col, dans la crainte qu'il eut de le perdre dans cette fâcheuse conjoncture: mais l'opinion qu'Adelayde eut que ce ne fût le portrait de quelque autre, revenant aussi-tôt dans son ame avec mille autre differentes craintes, elle ne demeuroit gueres long-temps dans une assiette si paisible. Elle resolut pourtant de continuer dans le dessein qu'elle avoit pris de tirer de Carloman l'aveu de son infidelité, s'il l'avoit trahie, ou la certitude de sa constance, s'il en

avoit veritablement pour elle. En effet elle ne ſçut pas plutôt qu'il pouvoit deſcendre dans ſa chambre, qu'elle commanda qu'on le lui amenât. Les fenêtres qui donnoient ſur ſon lit, étoient fermées, & comme elle étoit encore couchée, elle n'avoit qu'à demi entr'ouvert ſes rideaux, & autant qu'il lui en falloit pour le voir, ſans être vûë. Elle ne voulut pas même lui parler; mais ayant fait ſeoir auprés d'elle ce François qui l'avoit eu en ſa garde, qui ſçavoit fort bien la langue du Corſaire, dont ils avoient été ſix mois captifs enſemble, elle lui parloit tout bas, & elle ſe faiſoit redire tout haut en cette autre langue ce qu'elle entendoit fort bien que Carloman répondoit, voulant par cette fourberie innocente apprendre ſi

eritablement il lui étoit fidel ou
on. La premiere chose qu'elle
t demander à son prisonnier,
prés avoir écouté le compliment
u'il lui fit sur l'obligation qu'il
ii avoit de son salut, ce fut de
uel pays il étoit, & qu'elle étoit
ı condition. Je suis Provençal,
ıi repondit-il & assés qualifié
our payer ma rançon, si tu
eux m'y recevoir. La rançon
ue je veux presentement de toi,
ıi fit-elle redire par son truche-
nent, est que tu me dises au vrai
quel malheur t'a fait mon prison-
nier & t'avoit mis au pitoyable
tat où je t'ai trouvé. Est-ce quel-
que deffaite ou quelque naufrage?
Ce n'est ni l'un ni l'autre, repon-
lit-il, l'amour seul est cause de
na disgrace. Si tu as quelquefois
prouvé la puissance de cette pas-
ion, tu auras sans doute pitié de

moi, quand tu sçauras la grande infortune qui m'est arrivée. Jugez de l'état où se trouvoit la pauvre Adelayde, à cet aveu balançant entre l'espoir & la crainte : mais il est assés apparent que sa curiosité l'emporta sans doute dans ce moment, & que pour tirer l'éclaircissement qu'elle souhaitoit, elle ne fut pas long-temps sans lui faire faire cette reponse par son truchement. L'amour n'a peut-être pas eu moins d'empire sur mon coeur qu'il en peut avoir pris sur le tien; puisque c'est lui qui d'une personne assés timide en sa premiere jeunesse, a fait un Corsaire redoutable à toute la mer. Ainsi j'entendrai avec plaisir le sujet de ta disgrace. Dis-moi donc par quelle avanture le caprice de ce Dieu peut t'avoir plongé dans le milieu de la mer?

Est-ce qu'on t'a enlevé ta Maîtresse, & étoit-ce pour courre aprés elle, que tu t'étois servi de la barque où je t'ai vû en si grand danger? On m'a enlevé ma Maîtresse, reprit Carloman; mais ce n'étoit point pour courre aprés elle que j'ai éprouvé le courroux de la mer, & ce n'étoit point dans ce dessein là que je m'étois servi de la chaloupe qui m'a manqué quand tu m'as apperçu. Chaque parole donnoit de terribles allarmes à Adelayde; car tantôt elle croyoit que c'étoit d'elle dont il vouloit parler, & tantôt elle voyoit qu'elle se trompoit; mais jugez combien elle se travailloit pour s'embarasser de plus en plus quand ayant obligé ce miserable à lui raconter ses avantures, il fit son recit en cette sorte. J'aimois; mais que dis-je, j'aimois,

j'aime la plus charmante perſonne que le Ciel ait jamais fait naître, je l'ai aimée & je l'aime de telle ſorte que je ne croi pas qu'on puiſſe davantage aimer. Cependant ſoit par la legereté de ſon ſexe, ſoit par mon malheur elle en a épouſé un autre. Le mari qu'elle a épouſé eſt jaloux, & ne veut point ſouffrir qu'on la voye: néanmoins ſoit qu'elle ſe ſoit repentie de l'infidelité qu'elle m'a faite; ſoit qu'elle eût pitié de moi, elle m'avoit donné moyen de l'aller voir. La maiſon où elle demeure, eſt ſur le bord de la mer; & je m'étois rendu auprès pour attendre une échelle de ſoye qu'on m'y devoit jetter, à ce qu'elle m'avoit fait entendre par une vieille qui m'avoit appris le deſſein qu'elle avoit pris de me voir. La feneſtre s'eſt ouverte,

l'eſchelle

l'eſchelle eſt tombée, j'ay monté juſques en la chambre où la vieille m'attendoit, & de cette chambre, après quelque temps, elle m'a fait paſſer dans celle où repoſoit la divine perſonne que j'adore. J'ai touché ſon lit, je l'ai vûë dedans, & j'étois ſur le point de lui parler, ce qui ne m'a jamais été permis en liberté, depuis le temps que je la ſers. Au moment que ſon mari a frappé à la porte pour entrer, j'ai entendu la voix de ma Maîtreſſe qui m'a commandé de me retirer. Enfin ne ſçachant ce que je faiſois, au lieu de redeſcendre par l'échelle comme j'étois monté, j'étois à peine au milieu, quand je me ſuis laiſſé tomber dans la mer. L'eſperance que j'ai euë qu'elle me pourroit donner quelque autre occaſion de la revoir,

a fait que je n'ai point perdu courage. J'ai remonté dans une chaloupe ; mais soit que ç'ait été la même qui m'avoit amené au pied de ce château, soit que je me sois mépris dans l'obscurité, après m'être éloigné du bord pour regagner le rivage où je m'étois embarqué, j'ai trouvé que ma chaloupe étoit sans avirons. Le vent s'est élevé qui au lieu de me mettre à bord, m'a incontinent poussé dans la pleine mer, & c'est ce qui en un jour & deux nuits m'a mis au triste état où tu m'as trouvé. Ce triste Amant fit comme la plupart des malheureux qui commencent volontiers à reciter leurs malheurs par le dernier, & l'exagerent plus que tous les autres ; mais vous pouvez penser ce qui se passoit dans l'esprit d'Adelayde, quand elle entendit ce

ong recit si éloigné de ce qu'elle avoit esperé d'entendre. Déja dans son cœur elle le nommoit traître & perfide, & elle étoit sur le point d'éclater sans une violence extrême qu'elle se faisoit; mais elle vouloit voir jusqu'au bout où pouvoit aller l'infidelité de son Amant. Voyant une avanture si éloignée de la sienne, elle lui demanda de la même sorte qu'elle l'avoit entretenu jusqu'alors si jamais il n'avoit aimé que cette femme? Il repondit que non, qu'à la verité au sortir de l'enfance & dans sa premiere jeunesse il avoit fait le galand de plusieurs Dames; mais qu'à dire le vrai, il n'avoit jamais aimé que cette seule personne, qui étoit telle, qu'elle pouvoit non seulement faire oublier toutes les autres, mais empêcher qu'on ne pût ja-

mais changer. Adelayde qui s'opiniâtroit à ſe faire malheureuſe, à meſure qu'elle voyoit l'amour & la fortune ſe déclarer contre elle, ſe croyant ſans doute de celles qu'il avoit aimées dans ſa premiere jeuneſſe, & qu'il n'avoit aimées que legerement, lui fit encore demander s'il n'avoit regret à aucune de toutes celles-là, il repondit que non, & que depuis qu'il avoit aimé cette femme, il n'y avoit pas ſeulement penſé. Jugez de l'extreme beſoin que cette pauvre fille avoit de tout ſon courage, pour reſiſter aux grandes douleurs qu'elle ſe cauſoit par une malheureuſe curioſité. Pour moi je croi que comme on ne ſent quelquefois pas ſon mal à force d'en être accablé, ce fut ce qui lui aida à reſiſter au ſien dans cette triſte conjoncture; car

afin d'avoir le plaisir de son infortune propre, pour ainsi dire. Que faudroit-il donc pour te rendre heureux, lui fit-elle demander sans emportement? La chaloupe où tu m'as trouvé, si elle étoit encore entiere, lui repondit ce Prince, ou seulement que tu me rendes à la mer au même équipage dont tu m'en as tiré, dés que nous pourrons voir la terre: car c'est-là que tendent tous mes desirs, & j'espere tellement des forces que tu m'as renduës, que pour peu que tu m'en approches, je regagnerai aisément cette demeure bienheureuse, le sejour de mes delices, le centre de mes voeux & l'objet de tous les desirs de mon coeur. Quelque effort qu'Adelayde fit sur son ressentiment, elle fut contrainte de ceder à la douleur qui la saisit à ces

triſtes paroles. Né ſongeant plus ni à ſon deſſein ni à ſon truchement, ce fut elle-même qui repondit pour cette fois à cet Amant ſi paſſionné. Tu auras ce que tu ſouhaites, lui dit-elle, ſors d'ici bienheureux Amant, & me laiſſe en repos! Carloman fut ſi tranſporté à ces paroles qu'il n'obſerva point du tout de quelle bouche elles lui étoient prononcées; & n'ayant qu'Adelayde dans l'eſprit, & Adelayde qu'il croyoit en Calabre, il ne s'étonna point ſi cette voix lui ſembloit avoir quelque choſe de la ſienne. Il croyoit que tout lui parloit d'elle, & il ne croyoit voir autre choſe. Ainſi donc il s'en alla tout tranſporté de joye; & laiſſa la pauvre Adelayde dans une affliction qui ne ſe peut exprimer. Pour peu que cet Amant eût obſervé le ton de cette voix qui lui

annonçoit tant de bonheur, tout préoccupé qu'il étoit de l'idée qui ne l'abandonnoit point, il eût sans doute bien reconnu que cette voix étoit mêlée de tant de douleur & de tant de depit qu'elle n'avoit gueres de l'air de celle dont on accorde quelque grace. Aussi avoit-elle l'ame si remplie de ces deux sentimens, qu'on ne peut pas imaginer ni un plus violent couroux que celui qui l'agitoit, ni une plus grande affliction que la sienne. Tu l'auras, repartit-elle encore, après qu'il fut parti & quand elle fut seule, car elle fit signe à celui qui l'avoit amené de sortir en même temps; oui tu l'auras cette grace tant souhaitée. Va bienheureux Amant jouir de tes crimes sans aucuns remords; trouve dans les bras d'une autre la felicité que tu te

promets: Et pour toi, ô malheureuse Adelayde! va te livrer aux cruels malheurs qui nous persecutent; ou plutôt allons accomplir ce veu imaginaire par lequel je me suis ravie aux cruautez de la méchante Princesse qui m'a mise en butte à sa malice: Trouvons dans une retraite comme celle-là, la fin de mes miseres. N'accusons point la perfidie de Carloman; celle qui fait qu'il me meprise me vangera peut-être de lui. Puis qu'il devoit m'être infidele, il me l'eût été tôt ou tard, & il vaut mieux que son infidelité me soit connuë dans un temps où je puis encore la braver. Le Ciel qui veille pour mon bien, se sert peut-être de cette misere pour me faire trouver une vie plus heureuse: aussi-bien ce n'est pas dans l'amitié des

hommes ou des creatures qu'on peut eſperer une parfaite felicité. Faiſons nous-même notre deſtin, & ne le laiſſons point regler aux autres. Reſtes injurieux d'un amour, que l'oubli, la cruauté & la perfidie de l'objet qui vous a fait naître devroient avoir éteint dans mon cœur, ſortez, ſortez tout-à-fait de mon ame; tout impuiſſans que vous êtes, vous traverſez mon repos; ſortez donc d'un lieu dont vous n'êtes pas dignes, ou n'y revenez qu'avec les noirs couleurs dont la trahiſon & l'infidelité doivent être dépeintes. Je n'aurois jamais fait ſi j'entreprenois de dire toutes les triſtes paroles que la pauvre Adelayde prononçoit. Quelque violence qu'elle ſe fit, elle étoit bien éloignée d'être ſi détachée de la paſſion qu'elle avoit

pour Carloman qu'elle se le vouloit faire croire. L'idée de ce Prince qui ne l'avoit point abandonnée dans la captivité, lui revenoit avec des souvenirs si puissans sur son ame, qu'il eût fallu être tout-à-fait barbare pour la voir dans ce triste état & n'en être pas touché. Ah Carloman, disoit-elle, est-ce toi que la mer a revomi de ses abymes profonds pour te rendre à mes regards, qui t'ont trouvé aurrefois si aimable & si charmant? Par quelle horrible fatalité faut-il qu'en te retrouvant, je ne retrouve en toi qu'un perfide? Encore dans le temps que ta pensée m'étoit inconnuë, je me flatois, & je pouvois prendre le parti de mon cœur, qui ne pouvoit abandonner le tien, malgré toute ma raison qui s'efforçoit de l'en dissuader? Pour-

quoi n'es-tu qu'un infidele, pourquoi t'ai-je retrouvé, ou du moins, ô vous heureux doutes qui abusiez ma passion & qui entreteniez une erreur qui me plaisoit, que ne pouvez-vous revenir, puisqu'encore je pouvois par votre moyen donner quelque tranquilité à mon esprit ? Adelayde passa toute la journée dans ces tristes discours, sans avoir la force de se lever, & sans vouloir seulement qu'on lui donnât à manger. Carloman cependant étoit sur le haut des hunes qui n'aspiroit qu'à découvrir l'Italie, & qui entretenoit son esprit de pensées bien contraires à celles qui tourmentoient cette triste Amante. L'on découvrit cette terre si souhaitée par Carloman, & l'excellente odeur des orangers qui parfument toute cette contrée, confirma tous

ceux du Navire qu'ils n'en étoient pas éloignez. Parmi les captifs dont Adelayde avoit causé la délivrance avec la sienne, il y en avoit sept ou huit Italiens qui ayant sçu la priere que le nouveau prisonnier avoit fait à leur vaillant Esclave, resolurent aussi-tôt de prendre terre avec lui & de n'attendre pas plus long-temps à se tirer d'un lieu où ils avoient souffert tant de miseres. De temps en temps Adelayde s'informoit de ce que faisoit son prisonnier, & apprenant la joye où il étoit, vous pouvez vous imaginer combien sa douleur augmentoit, & principalement quand le Chirurgien François qui avoit eu tant de soin de lui, rentra à sa priere dans la chambre d'Adelayde pour la supplier de se souvenir de sa parole, & pour lui remontrer qu'il en

étoit temps. Adelayde pensa s'emporter, remarquant ce grand empressement qui étoit si contraire à ses desirs ; car quoi qu'elle resolut de plus en plus de ne se point montrer à lui par une injustice assez excusable dans l'état où elle étoit, elle vouloit, ce semble, que sans la connoître il n'eût pas de hâte d'aller en un lieu où il la croyoit. Peu s'en fallut qu'entrant en depit de le voir si precipité, elle ne se retractât de sa parole ; mais comme aussi-tôt ces Italiens entrerent pour lui demander la grande barque qui accompagnoit le Navire pour s'en retourner avec lui, ne pouvant refuser ceux-ci, elle resolut de voir partir Carloman avec eux. Elle leur remontra pourtant qu'ils devoient attendre que la nuit fut passée, parce que le soleil étoit déja près de

ſon couchant & qu'ils n'étoient pas encore ſi proches du rivage, qu'ils ne duſſent attendre le lendemain, pour éviter mille inconveniens qui leur pouvoient arriver. Tous ſe rendirent à la force de ces raiſons, & il fallut que Carloman paſſât encore cette nuitr dans l'impatience. Quelques inquietudes qui l'empêchaſſent de dormir, il s'en falloit beaucoup qu'elles ne fuſſent auſſi violentes que celles d'Adelayde. Quelque hâte que les Italiens & lui euſſent de prendre terre, il n'y en eût aucun qui fût plutôt éveillé qu'elle, tous étoient encore endormis qu'elle n'avoit pas fermé la paupiere. Mais quoi qu'elle n'eût pû trouver un moment de repos de toute cette nuit, il ſembla que la pointe du jour qui l'avertit que Carloman alloit partir, reveillât

cruelles inquietudes comme
un profond sommeil. En effet,
e entendit aussi-tôt qu'on par-
t sur le tillac de jetter la cha-
upe dans la mer. Se jettant à bas
lit, & courant à la fenêtre par
elle pouvoit regarder du côté
l'Italie, elle se trouva si proche
rivage qu'elle vit qu'il n'y avoit
is moyen de l'arrêter sans se
racter de la grace qu'elle lui
oit accordée : mais elle n'y
nsoit pas seulement : elle étoit
ut-à-fait resoluë de ne le voir
nais. Ce qui la tourmentoit,
oit de sçavoir si elle ne se dé-
uvriroit point à lui pour lui re-
ocher son infidelité. Le plaisir
lui pouvoir dire mille injures,
a sollicitoit extremement; mais
un autre côté le dépit qui l'en-
mmoit, lui mettoit dans l'es-
t qu'il n'étoit pas digne de sa

colere : N'empoisonnons point nos graces, disoit-elle, qu'il reçoive la liberté par mes mains, & qu'il s'en serve pour m'abandonner, c'est assés qu'il le puisse sçavoir, & que j'aye le moyen de le lui apprendre. En même temps songeant que quelqu'un de ces Italiens qui devoit descendre avec lui & s'en retourner en son pays, lui pourroit donner une lettre de sa part, elle se releva avec une robe de chambre, & s'approchant d'une table où il y avoit une écritoire & du papier, elle écrivit ces paroles.

Va bienheureux Amant, va trouver celle qui est cause que tu n'as pour la malheureuse Adelayde qu'un indigne mépris : va lui conter la perfidie que tu as faite à cette infortunée qui n'avoit point commis d'autre crime que celui d'aimer un parjure comme

comme toi : Raconte lui comme tu m'as livrée à la merci de mes ennemis, comme tu m'as précipitée dans les miseres de l'esclavage, & comme tu m'as enfin abandonnée pour elle. Mais en lui racontant tout ceci, n'oublie pas qu'Adelayde est encore ce Corsaire qui t'a tiré des abymes de la mer & qui t'a rendu la liberté. Que dis-je, oublie la grace que je te fais ; car voyant que tu as pû me trahir, elle ne pourroit jamais s'assurer en toi. Pense seulement que je pouvois m'en vanger si je l'eusse voulu, & que je pouvois aisément rendre à la mer un monstre qu'elle n'a pas jugé digne d'être englouti dans ses ondes. Je ne veux point d'autre vengeance que celle de t'apprendre que je n'en ai point voulu. Tu m'as trahie, tu as été en mon pouvoir & tu ne respire le jour que par moi ; il te sera impossible de n'y pas songer. Quand tu

ſongeras que tu es vivant, les remords de ton ingratitude & de ton infidelité te feront ſouvenir de ma bonté. Cependant je t'oublierai ſi bien, que s'il m'en ſouvient ce ne ſera que pour ſonger à ta perfidie.

En même temps qu'elle acheva d'écrire cette lettre, les Italiens entrerent dans ſa chambre pour lui demander leur congé & pour lui rendre grace de leur liberté ; mais ce fut en des termes ſi touchans, que faiſant comparaiſon de leur reconnoiſſance à l'ingratitude qu'elle s'imaginoit en ſon Amant, elle en ſentit augmenter ſa douleur, quand cet objet qu'elle avoit devant les yeux l'obligea d'y faire reflexion. Elle choiſit celui d'entre eux qu'elle jugea le plus capable de donner ſa lettre à Carloman, & elle

l'instruisit de son dessein. Elle le pria de ne la lui donner que quand ils auroient pris terre, & cet homme le lui ayant promis avec de grands sermens, elle l'envoya aider à ses compagnons à jetter la chaloupe en mér & à la pourvoir de ce qui leur pourroit être necessaire. Ensuite elle se remit au lit, & incontinent elle entendit tomber la chaloupe. Certes on peut dire que toutes ses esperances tomberent en même temps: Car au même instant on lui vint dire que cet homme qu'elle avoit sauvé du naufrage, demandoit à lui dire adieu. D'abord elle repondit qu'il n'en étoit pas de besoin. Neantmoins se laissant emporter à je ne sçai quelle curiosité, elle commanda après qu'on le fit entrer. La colere où elle avoit toujours été depuis la conversa-

tion qu'elle eut avec lui l'emporta si fort qu'elle oublia de commander qu'on le renfermât. Ainsi il apprit aisément que la plupart de ceux qui étoient dans ce Navire étoient des captifs qui se sauvoient & qui devoient la liberté au vaillant Esclave qui leur commandoit. La plupart d'entre eux étoient Espagnols, François ou Italiens; & comme il sçavoit toutes ces langues, il n'y en eut aucun à qui il n'entendit raconter des choses prodigieuses du courage & de la generosité de ce vaillant Esclave : de sorte que comme il alloit pour prendre congé de lui, il avoit resolu de lui dire sa condition, & de lui offrir toutes choses pour sa rançon; mais comme il pensoit parler, Adelayde qui n'avoit que sa trahison dans l'esprit, le prevint. Pleine de jalousie

contre l'objet qu'il lui preferoit, elle se ressouvint du portrait qu'on lui avoit dit qu'il avoit si soigneusement conservé, & qu'il regardoit incessamment. Prenant donc la parole, auparavant qu'il eût le loisir de lui faire son compliment: Bienheureux Amant lui dit-elle, j'espere que tu te ressouviendras de la grace que je t'ai faite. Je te croi si discret que tu ne me voudrois pas dire le nom ni la condition de ta Maîtresse: aussi je ne te le demande pas; mais comme je sçai que tu as son portrait, que je voye au moins si sa beauté est assez grande pour meriter le parfait amour que tu temoigne avoir pour elle. Carloman reconnut dans cette voix, je ne sçai quoi qui l'enchantoit; mais il étoit si transporté de joye de son retour qu'il ne songeoit à

autre chose, & apparemment il ne pouvoit se figurer que ce fut Adelayde. Pressé de repondre par civilité à celui à qui il se croyoit si fort obligé, & ne pouvant pas apprehender que cet homme qui sortoit de l'esclavage, eût jamais vû sa Maîtresse, il lui repartit ainsi Vaillant Esclave, car c'est ainsi que j'ai appris que tu veux qu'on t'appelle, j'ai entendu raconter de si grands miracles de ta generosité, & j'en reçois tant de marques, que je ne craindrois point de te confier un secret qui m'est plus important que ma vie, si en le revelant je pouvois conserver ton estime. Je te dirois volontiers le nom & la condition de ma Maîtresse; mais quelque desir que tu eusses de le sçavoir, tu n'approuverois pas mon indiscretion. Pour son portrait je t'avouë

que je l'ai ; & afin de ne te pas désobéir en une chose de si peu de consequence, & pour t'en dire encore plus que tu ne m'en demandes, sçache que la personne que j'adore avec tant de passion est Princesse de sa naissance mariée à un Souverain d'Italie, & quoique ce portrait soit fort éloigné d'atteindre la perfection de son original, avouë que tu n'as peut-être jamais vû une si charmante personne. En disant ces paroles, il donna à Adelayde cette boëte qui étoit faite d'un seul rubi où son portrait étoit enchassé. Elle en reconnut en même temps tous les traits ; jugez donc de son étonnement. Et tu penses avoir laissé cette personne en Italie, lui repondit-elle ? Oui repliqua-t-il entre les bras d'un vieux mari qui en est fort jaloux.

En même tems Adelayde se douta qu'il pensoit parler de la Duchesse de Calabre, & imaginant presque cette avanture comme elle l'étoit, elle acheva d'ouvrir tout-à-fait les rideaux de son lit, qu'elle avoit déja entr'ouverts pour voir ce portrait. Et que dirois-tu si tu la trouvois ici, reprit-elle, ou bien plutôt en reconnoitrois-tu bien une autre qu'autrefois tu n'as pas haye si tu la voyois? Ainsi elle reconnut qu'elle jouoit la Comedie de la jalouse d'elle-même. Et ainsi Carloman se vit dans une surprise si grande qu'on ne le peut concevoir. Vous devinerez s'il vous plaît l'éblouissement de ce Prince, la peine qu'on eut à lui faire croire que ceci n'étoit point une vision, la joye qui se repandit par le Navire, & celle qu'après tant de traverses

ces

ces heureux Amans reporterent en Provence. Vous pouvez penſer qu'elle retira ſa lettre de l'Italien à qui elle l'avoit donnée. A leur abord ils trouverent le Comte de Provence mort depuis quelques jours, la Comteſſe ſa veuve, reprit le chemin du Languedoc avec ſa fille, le vieux Duc de Calabre mourut en même temps: Laſcaris vint demander pardon à ces heureux Amans de s'être chargé d'une ſi mauvaiſe commiſſion que celle qu'il avoit priſe.

Carloman & Adelayde oublierent tout. Adelayde lui apprit la mort de ſon fils & reprit ſa Comté de Rouſſillon; & Carloman qui ne pût vouloir de mal à la Ducheſſe de Calabre, qui lui avoit donné une ſi grande preuve de ſa bonne volonté, ne ſe foucia

point quant au reste de la supposition de Lascaris, & se contenta de rire avec Adelayde de la bonne fortune du Comedien & de l'avanture de l'échelle de soye qui eut une si heureuse issuë.

Ce fut de cette sorte qu'Uralie mit fin à son recit. Ceux qui connoissent l'air, le tour & l'agrément qu'elle donne à ce qu'elle dit, concevront aisément l'attention qu'elle trouva en ces Dames & en tous ceux qui furent assez heureux pour l'écouter. Pour moi je confesse que quoi que la Princesse attire aisément l'obéissance de tout le monde, & qu'il soit facile & quasi naturel à tous ceux qui ont l'honneur de la voir, de se soumettre à ses volontez, j'y vis quelque repugnance en ces Dames, quand pour obéir aux loix qu'elle leur avoit imposées en

faiſant les ſtatuts de ce divertiſſement, il fallût dérober à Uralie les louanges qu'elle avoit meritées. La Princeſſe vit bien la peine que tout le monde ſouffroit, quand pour éviter une revolte toute apparente,& pour ne pas établir ſon empire avec violence, prenant la parole pour toutes. Je croi,lui dit-elle, que notre attention vous a mieux fait connoitre le plaiſir que nous avions à vous entendre que tout ce que nous vous pourrions dire. En verité, divine Uralie, ſi je ne craignois de contrevenir moi-même aux loix que je vous ai impoſées, & de donner mauvais exemple; je vous dirois, que pourvu que ces Dames s'acquittent auſſi dignement des journées qui leur tomberont en partage, que vous avez fait de la vôtre, nous ne devons pas appre-

hender de nous ennuyer de plusieurs jours; car pour moi, je croi que d'ici à long-temps, il me souviendra de Carloman & d'Adelayde: même j'estime si fort l'un & l'autre, que comme la maison d'Anjou a succedé aux droits de ces anciens Comtes de Provence, & que les restes de cette maison d'Anjou sont tombez en celle de Montpensier, pour peu qu'on voulut me le dire, je me persuaderois aisément être descenduë de deux personnes si parfaites, sur tout quand je voi que le dernier de la maison d'Anjou, à qui appartenoit ce Château, & dont mon bisayeul épousa l'heritiere, se qualifioit encore Comte de Roussillon, ainsi qu'on le peut voir écrit en quatre ou cinq endroits de cette maison. S'il se pouvoit faire, reprit la belle Aplanice que vous puissiez devenir

plus noble que vous ne l'êtes, étant née de tant de Rois de France de pere & de mere; dans ce siecle ici on a tiré des génealogies plus incroyables que celles-là, il me semble que cette fermeté que vous avez fait paroître en toutes vos actions si fort au dessus de notre sexe, pourroit être une preuve assez forte que votre courage tient encore quelque chose de celui d'Adelayde, qu'Uralie nous a fait admirer. Et ne dites-vous rien de la fidelité de Carloman, dit la divertissante Silerite? Si je louë une des grandes qualitez de la Princesse, reprit Aplanice, ce n'est pas à l'exclusion des autres. Aplanice a raison, dit Frontenie; aussi bien il me semble que bien qu'Adelayde n'ait pas été moins fidelle que Carloman, on l'en doit

moins louer que lui. Il eſt quaſi naturel aux hommes d'être inconſtans, au lieu que la fidelité eſt le partage des femmes ; & ſuppoſé qu'il fallut faire le panegyrique de ces deux Amans, je croi qu'il n'y auroit pas moins de ſujet de louer Carloman que ſa Maîtreſſe, puiſque ſans doute il n'eſt pas moins rare de voir un homme fidele que de voir une Dame courageuſe. Vous en voulez bien à tout ce ſexe, dit agréablement Gelonide à ſa chere Frontenie ; y en a-t-il quelqu'un qui vous oblige à en parler de la ſorte ? pour moi je penſe que non, & que c'eſt pure injuſtice en vous : vous êtes telle, que s'il peut être des hommes conſtans au monde, ce doivent être ceux qui ont commencé de vous aimer. Je n'ai pas dit cela, reprit Frontenie, pour

'attirer cette douceur ; Je l'ai
t pour l'honneur de notre ſexe:
: n'eſt-ce pas une choſe dont
ut le monde demeure d'accord,
ıe depuis qu'une femme a tánt
it que de ſe reſoudre d'aimer, il
i arrive beaucoup moins d'être
fidelle qu'aux hommes, que la
ſſeſſion de ce qu'ils deſirent le
us fait ſi ſouvent changer ? Cela
eſt que trop vrai, dit l'illuſtre
:inceſſe, par mille exemples
ı'on en a tous les jours ; mais
ɔuvez-vous que ce fût un ſi
and effort à Carloman d'être
ınſtant pour Adelayde qui lui
ɔit ſi fidelle, & qui étoit ſi
armante ? Les charmes & la
auté y font ſouvent peu de-
oſe, repondit Frontenie, &
elqu'une de nous trouvera-t-el-
que l'abſence qui fait ſi ſouvent
anger les hommes, fut plus

ſupportable à Carloman pour être aimé ? Eſtre aimé eſt une raiſon pour être ſans doute plus fidele ; mais je voudrois bien qu'on examinât auquel des deux l'abſence devroit être plus ſenſible, à ſçavoir d'un Amant qui ſeroit aimé, ou d'un qui ne le ſeroit pas ? Je croi qu'il n'eſt que d'être aimé dit Gelonide. Vous vous hâtez un peu trop de decider une choſe qui n'eſt pas ſans difficulté, repliqua la Princeſſe ; & ſi d'un côté je voi qu'Aplanice eſt de votre avis, il me ſemble que Silerite & Frontenie s'apprêtent de vous contredire. Dites-nous donc un peu vos raiſons ; mais ſouvenez-vous qu'on ne demande pas lequel il vaut mieux d'être aimé, ou de ne l'être point ? car ce ne ſeroit pas une matiere de douter ; mais

ſeulement lequel doit mieux ſentir les inquiétudes de l'abſence, d'un amant qui ſeroit aimé, ou d'un qui ne le ſeroit pas? Je ne me retracte point pour cela, reprit Gelonide, & je crois que celui qui eſt aimé, doit avoir moins d'inquiétude; puiſque ſans doute la plus grande qu'on puiſſe avoir en amour, eſt celle de n'être pas aimé. Il faut que vous demeuriez d'accord qu'en voilà déja une qu'il ne ſent point, que l'autre qui n'eſt pas aimé ne peut manquer de ſentir bien rigoureuſement; & d'autant plus que comme dans l'abſence, il eſt aſſés naturel d'aprehender toutes choſes; celui qui n'eſt pas aimé, ne peut manquer de devenir jaloux. Ajoutés la jalouſie au déplaiſir de n'être point aimé, avec les déplaiſirs de l'abſence qui ſont com-

muns à tous les deux ; c'eſt ce me ſemble aſſez pour faire le plus malheureux de tous les hommes, au lieu que celui dont je tiens le parti, a éncore pour ſoulager la douleur de l'abſence, l'eſperance du retour qui ne doit être qu'une foible conſolation à qui n'eſt point aimé. Comme Gelonide fit une pauſe en cet endroit, cela donna ſujet à Frontenie de prendre la parole. Eſt-ce tout ce que vous avez à nous dire, repartit-elle ? Je demeure d'accord que le retour doit avoir plus de charmes pour l'Amant aimé que pour celui qui ne l'eſt pas ; mais ſongez que nous ne parlons que de l'abſence, & ne croyez pas que ce ſoit un moyen de la rendre plus ſupportable, que de maintenir qu'elle eſt un retardement à un plus grand bien. Celui qui n'at-

ꝫnd rien, eſt-il plus impatient que elui qui eſpere tout, & n'eſt-ce as une choſe qui eſt contre vous ue ce que vous avez allegué en ette rencontre? puiſque plus ous faites votre Amant impa- ient, plus vous redoublez ſon ıquietude. Pour ce qui regarde ı jalouſie, ne puis-je pas vous ire la même choſe? Un Amant ans la poſſeſſion eſt-il moins ourmenté de la peur de perdre ne choſe dont il connoît la va- ꝫur, que le peut être celui qui ne ;ait ce qu'il perdroit, & qui doit éja être tout preparé à le perdre? ,a conſervation d'une dignité, 'une belle maiſon ou d'une gran- e fortune fait tous les jours en- reprendre des choſes que le eſir de les acquerir ne feroit ımais entreprendre: Ce qui eſt ne marque ſans doute que la peur

de perdre ce qu'on a gagné eſt plus forte ſur l'eſprit des hommes que la douleur de n'avoir pas acquis. Par cette raiſon tous deux peuvent également tomber dans la jalouſie; & il n'y a point de raiſon qui puiſſe me faire voir que la jalouſie de l'Amant qu'on aime ſoit moins forte que celle de l'Amant qui n'eſt pas aimé. Je vous confeſſe que ce dernier a par deſſus le vôtre le deplaiſir de voir qu'on ne l'aime pas; mais ſi ce deplaiſir eſt grand, n'eſt-ce pas une choſe qui d'un autre côté non ſeulement diminuë les douleurs de l'éloignement, mais qui eſt capable de les guerir tout-à fait, en l'obligeant à changer, au lieu que l'autre n'y peut penſer avec raiſon, & n'y peut auſſi penſer que très-difficilement? Il eſt aiſé d'oublier qui ne vous aime

point ; & il eſt mal-aiſé de s'ôter de la fantaiſie une charmante perſonne dont on ſe croit aimé. Il y a de la gloire à oublier des rigueurs ; & il y a de la lâcheté de perdre le ſouvenir des graces qu'on a reçuës, ou de la foibleſſe de quitter l'eſperance de celles qu'on peut attendre avec raiſon. Ainſi donc pour ſçavoir lequel doit être le plus tourmenté, vous voyez que la crainte de perdre eſt plus grande dans le vôtre ; que la jalouſie eſt égale à tous les deux, & que l'eſperance de la gueriſon eſt plutôt permiſe à celui pour qui je ſuis, qu'à celui dont vous avez tenu le parti. Il y avoit du plaiſir à entendre cette diſpute ; car comme ceux qui voyent débattre un different où ils n'ont nulle part, ſont naturellement pour celui qui a parlé le dernier, il en

fut de même de nous autres qui écoutions le discours de ces Dames. L'une & l'autre l'accompagnoient de tant de graces, que quand Gelonide eut parlé, chacun croyoit qu'il n étoit pas aisé de lui repondre; néanmoins la même chose arriva quand Frontenie lui eut dit ses raisons. Ce qui fut cause que comme on sembloit incliner de son parti, Aplanice qui étoit de celui de Gelonide, parla de cette sorte. Prenez garde, belle Frontenie, lui dit-elle, qu'à force de vouloir faire votre Amant moins malheureux vous le faites insensiblement cesser d'être Amant. Je demeure d'accord avec vous que si le vôtre se peut guerir, & cesse par consequent d'aimer; il ne faut point mettre en balance les inquietudes d'un homme qui n'aime point,

avec celles d'un homme qui doit être fort amoureux, mais convenant que le vôtre soit forcé d'aimer par quelque puissant destin, ce qui doit être par la supposition que nous avons faite, il faut que vous demeuriez d'accord qu'on ne peut pas être plus malheureux que lui, puisqu'il ne peut manquer de perdre l'esperance, qui est le soulagement des plus grands maux. Qui ne peut se faire aimer en presence, ne le sera guere absent : s'éloigner est un remede pour être moins fâcheux, mais ce n'en est pas un pour devenir plus aimable. Ainsi celui qui par l'absence perd encore l'esperance de se faire aimer, doit être bien plus affligé que celui qui ne craint que de cesser d'être aimé. L'Amant qui n'est point aimé, s'imagine sans cesse, que

s'il étoit present, il diroit de si fortes raisons, qu'on ne s'en pourroit deffendre; mais il ne fait que jetter des plaintes en l'air. Si l'autre se plaint, c'est dans de plus agréables idées, & il peut encore écrire avec plus d'apparence que le vôtre, & écrire des choses plus divertissantes. Vous feriez votre parti si bon & le nôtre si méchant, dit Silerite, interrompant Aplanice en cet endroit, qu'aisément tout le monde se rangeroit de votre côté. Vous ne voulez pas que celui pour qui nous parlons, se puisse guerir, & vous voulez qu'il soit permis d'écrire à celui pour lequel vous étes. Ne voudriez-vous point encore qu'après quinze jours ou un mois d'absence, l'un & l'autre revînt, & qu'on contestât pour sçavoir lequel seroit le plus heu-
reux.

reux. Je demeure d'accord qu'il est raisonnable de convenir que l'Amant qui n'est point aimé, ne puisse cesser d'aimer pour cela; mais pour mettre les choses dans une supposition qui puisse tenir la balance droite, il faut qu'il y puisse penser, que même il le puisse esperer, & il faut mettre l'absence dans l'impossibilité d'écrire de part ni d'autre, & enfin la supposer la plus rigoureuse qu'elle le puisse être. Je m'assure qu'il y aura aussi peu de gens qui envient votre condition que la nôtre. Vous dites que l'Amant mal reçu est sans cesse agité de l'esperance d'être aimé, quand il sera present; je vous dis que le vôtre aura la crainte de ne l'être plus, & je croi que les inquietudes de la crainte ne sont pas moins fortes que celles de l'espe-

rance. Vous dites que tout ce que celui dont nous entreprenons la deffence, pourra faire, ce sera de jetter des cris en l'air, & se figurer qu'il diroit les plus belles choses du monde à sa Maîtresse, pour la flechir ; & nous vous dirons que le vôtre aura autant de sujet de quereller le ciel & la terre puisque par exemple, ce ne seroit pas une grande consolation à ceux qui languissent dans l'esclavage ou dans la prison, de repasser par leur esprit, qu'ils seroient en des Palais enchantez ou en des lieux agreables, s'ils avoient la liberté. L'Amant qui n'est point aimé, peut penser qu'il pourroit flechir sa Maîtresse : Celui qui croit qu'on l'aime, songe qu'il lui parle de son amour, & que son amour est agreable ; mais comme ceci n'est qu'un songe,

ce ſonge le tuë. En verité, dit la Princeſſe, je croi qu'il ſeroit bien difficile de prononcer ſur une matiere ſi delicate. Pour moi je ne ſçai qu'en dire ; car je vous confeſſe que je ſuis tellement combatuë des raiſons qu'on a alleguées de part & d'autre, qu'au lieu de les decider, je ſuis entrée dans un nouvel avis, qui eſt qu'un Amant qui ne ſçauroit point s'il eſt aimé ou s'il ne l'eſt pas, ſeroit encore plus inquieté que les deux dont vous avez pris le parti : puiſque ſans doute ne pouvant ceſſer d'aimer, & ne pouvant aimer avec raiſon, il ne pourroit avoir les conſolations ni de l'un ni de l'autre, & qu'il auroit les ennuis de tous les deux. A mon avis dans les plus petites affaires comme dans les plus grandes, l'irreſolution eſt le plus

grand & le dernier de tous les maux : mais Uralie n'a dit mot, & il ſeroit, ce me ſemble aſſez juſte de la faire parler. Je n'ai pas mal fait, ce me ſemble, reprit-elle, de vous laiſſer dire toutes les agreables choſes que vous avez rapportées de part & d'autre, & il me ſemble qu'ayant parlé aſſez long-temps, je ne pouvois mieux faire que de vous écouter, outre que je n'ai peut-être pas une moindre inquietude que vos Amans dans l'abſence, en ce que je ne ſçai à laquelle je dois donner ma voix de toutes ces Dames pour nous entretenir demain. Vous avez raiſon, dit la Princeſſe ; & il me ſemble que c'eſt bien dans un pareil choix qu'on ne ſçait ni que laiſſer ni que choiſir, ſi eſt-ce que pourtant il faut que vous en nommiez une.

elonide, reprit Uralie, nous
contera sans doute quelque
ıose de bien agréable: Et com-
e la Nouvelle que vous nous
'ez dite & celle que j'ai recitée,
ont rien de joyeux que la fin,
suis d'avis de m'en rapporter
elle; car je croi qu'elle nous
ra quelque chose de moins
rieux. Je ne vous parlerai que
e gens que vous croirez avoir
ıs tous les jours, repondit
ielonide, & cependant je suis
Iurée que vous n'en connoîtrez
ıcune. Nous nous en rappor-
ɔns à ce qui en sera, lui repondit
Iralie, & se retournant vers la
rincesse: Puisque je suis maîtresse
u reste de la journée, continua-
elle, je vous conseille de donner
e bal à ces Dames. Vous voyez
ue je me conforme plutôt à vos
ıclinations & aux leurs qu'à la

mienne : c'eſt pour vous montrer que tant que mon empire a duré, il n'a pas été tirannique : Ce fut à quoi l'on paſſa le reſte de la journée. Outre ces Dames dont tous les gens de la Cour connoiſſent la grace & le bon air qu'elles ont à la dance, il y en avoit encore pluſieurs autres fort bien faites du voiſinage du Château des ſix Tours, qui étoient venuës voir la Princeſſe; ſi bien que j'oſe aſſurer qu'il ſe fait des Aſſemblées à Paris qui n'approchent pas de la beauté de celle-ci. Le lendemain Gelonide ayant mené la Princeſſe & ces Dames dans l'allée du mail, elle les fit entrer aprés un tour ou deux, dans un cabinet qui eſt au bout; mais certainement tout le monde trouva que ce n'étoit pas ſans raiſon qu'elle avoit voulu que chacune fût libre

de choiſir ſa place. Il n'eſt rien de ſi agreable que ce cabinet. L'allée où la Princeſſe a fait faire ce mail, s'étant trouvée trop courte pour la commodité du jeu, elle l'a fait alonger de beaucoup; & comme c'étoit ſur la pente d'un coteau, ce bout eſt en terraſſe. C'eſt-là qu'on a bâti ce cabinet qui étant au niveau de l'allée, eſt par conſequent ſuſpendu en l'air; il eſt ouvert de tous les côtez & n'eſt fermé que de grandes vitres qui de chaque côté ont toutes les plus belles vûës qu'on puiſſe ſouhaiter: Celle par où l'on entre, eſt tournée vers une plaine qu'on découvre entre les arbres qui compoſent l'allée du mail. Le côté qui ſe trouve à main gauche, eſt tourné vers la Ville qui accompagne le Château, & voit une partie du Château même; mais

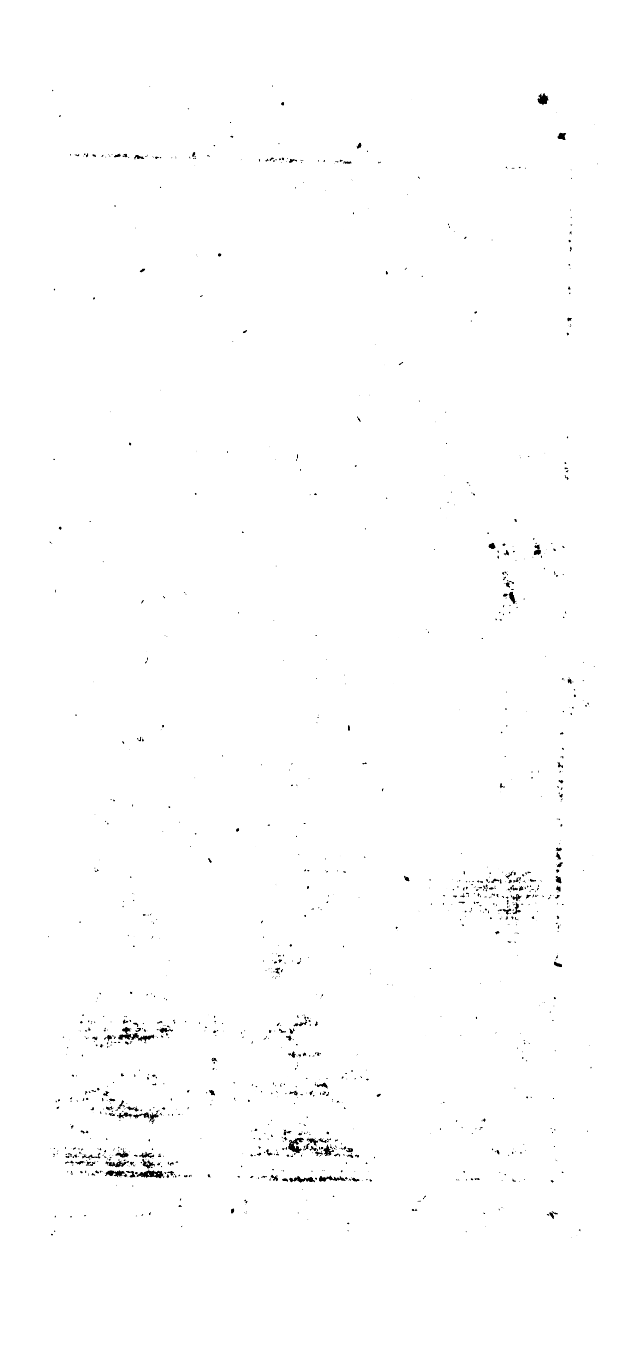
comme ils ne ſont pas ſi proches, l'un ni l'autre n'empêche pas que dans l'éloignement on ne découvre par deſſus des côteaux de vignobles & de petits boccages qui compoſent un fort agreable objet. Les deux autres côtés ſont ſans comparaiſon plus beaux ; car celui qui eſt à l'oppoſite de ce dernier, s'étend à perte de vûë entre deux collines qui compoſent un vallon d'une largeur raiſonnable. Ce vallon eſt coupé de ruiſſeaux qui ſeparent des prairies qui ſont des deux côtez, & ces collines ſont couronnées de futayes & de taillis, tant que la vûë peut s'étendre. Ces ruiſſeaux viennent aboutir en un grand étang qui ferme deux ou trois des côtez de ce Château, dont la figure eſt hexagone. Dans cet étang eſt une petite Iſle où il y a

du

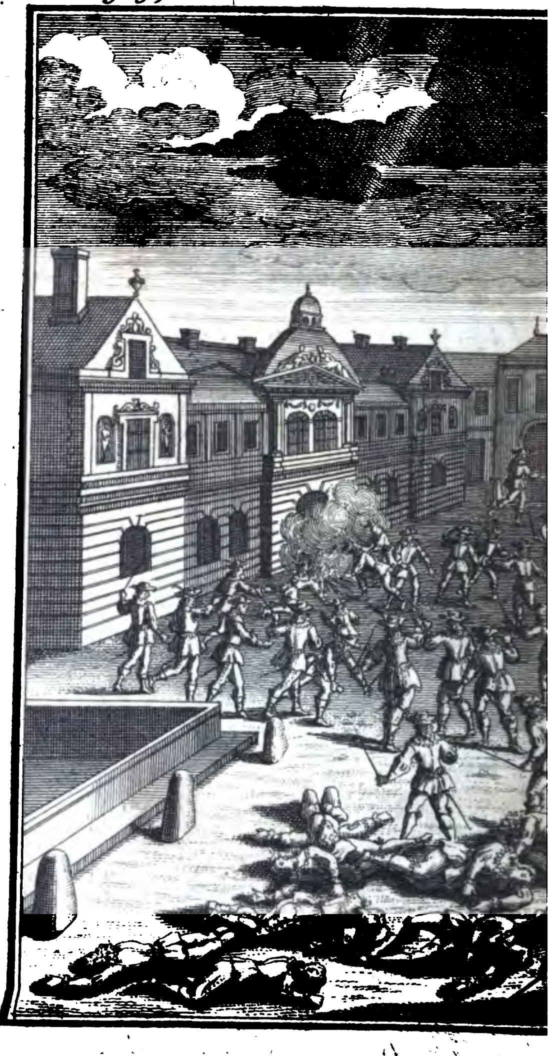
couvert raisonnablement; & avec l'Eglise de la Ville & une petite plaine qui est au dessus, c'est ce qui fait la vûë qui est à l'opposite du côté par où l'on entre dans ce cabinet si agreable & si charmant ; & c'est ce qui represente si fort ces excellens païsages des grands Peintres, que tous ceux qui le regardent croyent avoir vû cet étang, cette Eglise & cette petite Isle dans mille Tableaux. Ce fut dans ce Cabinet que l'agréable Gelonide mena cette aimable troupe. Le lambris & la voûte de ce Cabinet sont ornez de peintures fort rares : l'ameublement est de toile d'argent ; mais avec tout cela, Gelonide qui avoit eu soin de l'ornement de ce lieu, y avoit fait bruler une infinité de cassolettes & de parfums. Le petit lit & les sieges aussi bien que le

plancher étoient tous couverts de fleurs d'Orange & de Jasmin. Qu'on juge donc si une histoire faite par elle, dans un lieu si agréable, pouvoit déplaire. Je ne l'ai pas écrite aussi galamment qu'elle la recita; mais pour mon honneur & pour ton plaisir, figure toi Lecteur, que je te raconte cette troisiéme Nouvelle, avec les mêmes graces qu'elle la raconta, & que c'est elle qui va parler.





Tome 1er f°. 329.



HONORINE.

OU

LA COQUETTE PUNIE.

Nouvelle troisiéme.

IL y a trois ou quatre ans qu'un homme de condition arriva à la Cour avec une fille unique qu'il avoit. Il importe si peu de sçavoir de quelle maison il étoit, qu'il suffit de dire qu'il prenoit la qualité de Marquis, & que sa fille s'appelloit Honorine. Comme c'est d'elle dont je veux parler principalement, & que ce nom est déja assez extraordinaire & assez singulier, je trouve qu'il est aussi à propos que je m'en serve que d'emprunter celui d'Isabelle

ou d'Angelique, comme l'on en use toujours aux Comedies ou aux Romans, où il est besoin d'introduire une heroïne moderne. Honorine donc vint à la Cour avec son Pere dans le dessein de trouver un Mari; mais avec la resolution, comme celle qui étoit heritiere d'une grande maison de prendre un Mari de son choix. Son Pere lui en donnoit toute la liberté possible, & il la contraignoit si peu en toutes ses actions qu'il ressembloit plutôt à un de ses Maris commodes qui ne prennent nul soin du dedans de leur famille, qu'à un Pere qui devoit songer à l'établissement de sa fille, & sçavoir qu'il dépendoit absolument de la conduite qu'elle auroit. Honorine avoit toute sorte de liberté, elle recevoit visite chez elle de tous les

hommes de la Cour, indifferemment; & éblouie du grand monde, comme une personne qui étoit nouvellement arrivée, & qui croyoit que la multitude d'Amans ou de gens qui parussent tels, étoit une grande marque de son merite, elle fit bien-tôt en sorte que sa maison fut une des plus frequentées de toute la Cour. Elle étoit mediocrement belle; elle étoit petite, mais assez bien-faite en sa taille; elle étoit blanche & blonde; & étant de qualité & riche, cela ne suffisoit que trop pour lui donner un Mari, quand elle n'auroit pû trouver d'Amant. Outre que si elle n'avoit pas tout ce qui peut être necessaire à une personne pour inspirer de fort violentes passions, elle pouvoit pourtant s'en croire capable par l'exemple d'autres qui ont été fort

aimées, & qui n'étoient pas plus belles. Mais elle avoit si bonne opinion d'elle-même & tant d'amour propre, qu'elle ne croyoit pas qu'un homme pût la regarder sans en être aussi-tôt épris. Il ne s'ensuivoit pourtant pas en elle, ce qui se trouve presque toujours en toutes les femmes de cette humeur-là, qui est d'être aussi susceptibles d'amour qu'elle le sont de l'opinion d'en donner; car avec cet amour propre, on voyoit tant d'irresolution & tant de legereté, qu'il faut dire d'elle, ou qu'elle aimoit mille personne en même temps, ou qu'elle ne pouvoit faire de choix : de sorte que pour la définir veritablement, il me semble qu'on peut dire d'elle qu'il y avoit trois principaux points en son caractére, où toutes ses actions, ses mouvemens & ses pen-

sées aboutissoient. Elle avoit de l'esprit jusqu'à aimer toutes les belles choses, & s'y connoître raisonnablement. Elle avoit beaucoup de vanité de son bien, de sa beauté & de sa naissance ; & enfin elle étoit d'une humeur avare & interessée au dernier point. Or ces trois qualitez qui sans doute étouffoient toutes les autres, étoient si bien proportionnées & si égales entre elles, qu'il n'y en avoit aucune qui fut la maîtresse, pour accroître ce semble cette irresolution qui regnoit sur le tout. Elle avoit autant d'esprit que de vanité, & son avarice étoit encore si bien mesurée, qu'elle tenoit une juste balance dans toutes les occasions qu'elle avoit de choisir un galant ou un mari. Son avarice lui faisoit desirer ceux qui étoient extremement riches. Son

humeur vaine lui faiſoit ſouhaiter d'etre ſervie de ceux qui étoient capables de contenter ſa vanité : tels que ſont ces perſonnes qui font grand bruit par leur dépenſe, par un grand équipage & par une certaine maniere qui donne toujours la vogue à quelques-uns, plus qu'aux autres. Son eſprit lui faiſoit aimer ceux qui avoient la reputation d'en avoir, ſoit que ſa vanité agît encore en cela (car il y a des femmes qui y en trouvent) ou ſeulement qu'elle ne cherchât que le plaiſir d'un commerce galant, adroit & agreable. Comme s'il y a quelque ſatisfaction d'être aimée, ce doit être apparemment d'être aimée par des perſonnes qui ont de l'eſprit. De cette maniere il n'y a point de doute qu'un homme qui eût été extremement riche, qui eût été

dans l'éclat entre les personnes de qualité,& qui eût eu beaucoup d'esprit & beaucoup d'amour entre ceux qui en ont le plus, eût sans doute accordé un grand débat qui étoit en elle, emportant tout à fait son cœur. Mais la fortune n'en usa pas ainsi. Par un effet de son caprice, il se trouva que de trois personnes qui semblerent s'attacher à son service, aucun ne posseda ces trois qualités toutes ensemble. Au contraire elles se trouverent si bien partagées entre eux qu'il sembloit que ç'eût été dans la même balance, où l'esprit, la vanité & l'humeur avare d'Honorine avoient été si bien égalez. Un Comte appellé Montalban fut le premier qui entreprit de la servir, soit que le merite d'Honorine lui en eût inspiré le desir, ou que ç'eût été seulement par

l'esperance qu'il conçut de pouvoir aisément venir à bout de cette conquête. Cet homme étoit de Bourgogne; mais il avoit tout le procedé d'un homme d'une outre nation: En un mot cette gloire dont on accuse les Gascons, paroissant dans toutes ses actions faisoit croire qu'il étoit de leur pays. La vanité qui étoit en Honorine, n'étoit pas moindre en lui, & se découvroit si fort qu'elle étouffoit une infinité de bonnes qualitez qu'il possedoit au supreme degré. Sa naissance étoit mediocre; mais il s'étoit si bien introduit qu'il n'y avoit personne qui ne l'eût pris pour être d'une des premieres maisons de France. Son courage n'avoit pas moins de reputation, sans qu'il en eût donné aucune marque; il étoit redouté de tous

les braves, & dans les ruelles où l'on decide si hardiment d'une chose dont le plus souvent on a si peu de connoissance. Il étoit toujours allegué par un des vaillans de l'armée où il n'alloit presque point. Il étoit fort bien fait de sa personne; il paroissoit par sa dépense, sans qu'on sçut s'il avoit du bien ou non. Il avoit de l'adresse & de la bonne grace en toutes ses actions, & même l'esprit agreable, si la vanité qui étoit mêlée dans tous ses discours n'en eût ôté l'agrément; mais sur toutes sortes de sujets, il trouvoit toujours moyen de faire mention de son bien, de sa qualité & de ses bonnes fortunes; quoique les plus clairvoyans doutassent fort qu'il eût de quoi se vanter sur ces trois choses. Honorine voyoit bien tous ses deffauts, & toutes

ses bonnes qualitez, car elle avoit de l'esprit. Mais si par le rapport de leurs vanitez il y avoit dequoi faire naître de la simpatie entre eux, elle découvroit bien des choses qui la devoient dégouter: car si elle aimoit sa personne, sa reputation & la vogue où il étoit, elle avoit lieu de douter qu'elle en pût faire un Mari avec lequel elle eût vécu heureuse. Et comme elle n'avoit pas si grande hâte de se marier, qu'elle ne voulut faire un Amant auparavant, les discours de Montalban lui faisoient tout-à-fait apprehender de souffrir la galanterie d'un homme qui tiroit avantage de tout. En effet soit qu'Honorine présentît la chose comme elle étoit, il faut encore ajouter que ce qui obligea d'abord Montalban à songer à cette recherche, fut moins le desir d'être

aimé que celui de le faire croire. Ce qui parut bien-tôt par son procedé & par tous ses discours, & en cela effectivement, il sembloit qu'il y eût quelque simpatie entre sa maîtresse & lui; car Honorine aimoit qu'il la suivit par tout, & qu'il fit toutes les grimaces d'un Amant, croyant qu'il y avoit quelque avantage d'avoir fait cette conquête, & se figurant qu'elle seroit si habile ou si heureuse qu'on diroit simplement que ce Comte étoit passionnément amoureux d'elle. Pour lui il n'avoit point d'autre but que de faire paroître qu'elle l'aimoit, soit que comme un jeune homme qui arrivoit nouvellement à la Cour, il se figurât qu'il étoit absolument necessaire de faire médire de quelqu'une, ou qu'ébloui du grand monde qui visi-

toit Honorine, il crut que rien ne mettroit sa reputation à un plus haut point que de faire dire que celle qui pouvoit choisir entre tous les plus honnêtes gens qu'il y eût en France, l'avoit choisi par dessus tous ; soit aussi qu'il esperât par ce moyen la reduire à la necessité de l'épouser ; ce que peut-être il n'auroit pû faire par les voyes ordinaires, quand les Peres & les Parens examinent toutes choses; car il étoit homme qui sçavoit fort bien ses affaires & qui y pensoit assez souvent, quoiqu'il parût en parler toujours contre sa pensée. En même temps comme si cette grande contrarieté de bonnes & de mauvaises qualitez en cet Amant n'eût pas été suffisante pour maintenir l'irresolution d'Honorine, un des plus riches hommes de France devint

amoureux d'elle. Celui-ci s'appelloit Egeric, homme assez mal fait de sa personne, mais qui étant dans les grandes affaires & dans le grand jeu, & usant fort bien de ses richesses & de son gain, s'étoit fait beaucoup d'amis, & avoit acquis la reputation d'homme d'honneur & de probité. Cet autre étoit sans doute bien plus propre à faire un Mari; mais comme je l'ai dit, Honorine vouloit que ce Mari fut Amant quelque tems auparavant. Or la galanterie de celui-ci étoit fort désagreable, son esprit étoit mediocre, sa civilité contrainte, & son procedé bas & rampant. Il donnoit de grands repas, la Comedie & le bal, plus souvent que le Comte, car il le pouvoit bien plus aisément que lui; mais il étoit d'une humeur si jalouse que comme

en ces occaſions, il vouloit ſans ceſſe entretenir ſa Maîtreſſe, & n'avoit pas aſſez d'eſprit pour la divertir, il l'ennuyoit beaucoup davantage par ſes diſcours, qu'il ne lui plaiſoit par tous les divertiſſemens que ſa dépenſe lui pouvoit faire naître. Toutefois comme elle étoit de celles qui aiment tous ces plaiſirs avec emportement, qui courent toutes les Aſſemblées, & qui veulent être de toutes les parties; Egeric qui par ſon grand bien fourniſſoit ſi amplement à ſes divertiſſemens, & qui avec cela étoit ſans doute plus veritablement amoureux d'elle que le Comte, étoit bien capable de tenir un rang bien conſiderable entre ſes rivaux. Si ſon eſprit ne pouvoit pas avoir une fort grande ſimpatie avec l'eſprit d'Honorine, ni contenter
ſa

sa vanité, il avoit dequoi assouvir son avarice beaucoup plus aisément que Montalban, & beaucoup plus encore que le troisiéme Amant que le Ciel lui destina; car ce dernier, quoique Milord, étoit un homme aussi mal en ses affaires qu'il y en eût en toute la Cour. Ayant perdu son bien & sa fortune dès les premiers troubles d'Angleterre, il s'étoit refugié en France, & comme il avoit de l'esprit & qu'il avoit rompu tout commerce avec ceux de sa nation, il avoit appris notre langue si parfaitement pour un Etranger, que contre l'ordinaire de tous ceux de ce pays-là, il n'avoit point de mauvais accent, écrivoit avec assez de justesse & faisoit même de petits vers & des chansons, comme vous l'apprendrez. Orton, c'est ainsi que s'appelloit

cet Etranger n'étoit pas si bien fait que le Comte, & n'avoit pas si bonne grace que lui, mais il n'étoit pas si mal fait qu'Egeric. Il avoit plus d'esprit qu'aucun des deux, son esprit étoit doux & naturel, son procedé discret & fort respectueux; mais il étoit d'une humeur si legere & si facile, que comme les moindres esperances l'embarquoient, les moindres rigueurs le rebutoient. Il avoit été fort amoureux d'une Dame de son pays; mais ce grand amour s'étant afloibli par l'absence ou éteint par le desespoir, il sembloit, pour ainsi dire, qu'il se fût divisé en une infinité de petites passions. Comme il étoit galant naturellement, il lui fâchoit de vivre sans inclination; il n'étoit jamais écouté en un lieu qu'il ne s'y attachât; comme il

n'étoit jamais tant ſoit peu repouſſé qu'il ne levât le ſiege & qu'il ne s'en allât auſſi-tôt. Dans ces entrefaites,

Courant les mers d'amour de rivage en rivage.

Il vint échouer en ce port, peut-être par l'exemple des autres, peut-être par la facilité de l'accez qu'il y croyoit trouver. Si Honorine avoit été de ces coquettes qui penſent qu'une habille femme doit avoir trois galants, un pour l'utilité, un pour le plaiſir du commerce, & un autre pour l'éclat, elle avoit trouvé toutes ces choſes en ces trois-ci; car le dernier étoit tel qu'il faloit pour en faire un galant ſans bruit. Montalban étoit tout propre pour faire éclater le pouvoir de ſa beauté,

& l'autre pour enrichir celle qui le captivoit: Mais Honorine étoit plus ſage que cela ; toutefois pour mieux dire, elle ne ſçavoit ce qu'elle vouloit : elle ſouhaitoit l'impoſſible ; car elle vouloit bien quelque choſe de ces trois Amans, mais elle eût voulu que tous ces trois enſemble n'euſſent fait qu'une ſeule perſonne, c'eſt-à-dire que Montalban eût eu le bien d'Egeric & la diſcretion d'Orton, ou qu'Egeric eût eu la bonne mine de Montalban & l'eſprit de l'autre, ou que ce dernier eût eu ce que les deux autres poſſedoient au ſupreme degré. Sans cela elle ne pouvoit ſe reſoudre : elle voyoit bien le deſſein de tous les trois, quoiqu'ils ne ſe fuſſent point encore expliquez : car comme je l'ai dit, elle n'étoit jamais trop lente à s'ap-

percevoir, quand on avoit de l'amour pour elle ; mais prevenant leur déclaration, elle ne savoit lequel choisir. Elle vouloit un galant agréable dont elle pût faire un bon mari, & tout cela ne se pouvoit trouver en aucun des trois. Montalban estoit fort douteux pour galant ; & pour mari, son indiscretion faisoit tout à fait redouter sa galanterie : & pour un mariage il y avoit trop à examiner. Il y avoit dans le second de quoi faire le meilleur mari du monde ; mais c'étoit bien le plus facheux galant qu'on put choisir. Pour le Milord, elle en pouvoit faire un galant assés commode, mais il étoit bien difficile d'en faire un mari, sans s'incommoder beaucoup. Tous ces trois cependant qui étoient si différens en leur humeur, & en leur procédé, s'accor-

doient en une chose, c'est qu'aucun ne vouloit avoüer qu'il étoit amoureux d'elle, soit que le premier eût cru se faire tort de se confesser épris, qu'en même tems il n'eut fait connoistre qu'il étoit aimé. Soit que ce fût la sotte humeur du second, ou qu'effectivement le troisiéme ne le fut pas encore bien fortement, quoi que ce fut celui qui parlât d'elle avec le plus de respect : car Montalban qui avoient le dessein que j'ay dit, disoit à tous le monde qu'il contrefaisoit l'Amant ; qu'on verroit bien-tôt qu'il n'étoit pas mal voulu ; & il s'attachoit bien moins à lui rendre ces services qui sont plus solides, & qui marquent plus d'estime & plus d'amour, que ceux qui font plus de bruit & qui sont à la veuë de tout le monde ; comme de se trouver

toujours à ses devotions, de la suivre en toutes ses visites & de galoper au Cours après elle. Mais il se croyoit tel qu'il ne doutoit point qu'on ne crût qu'elle consentît à tous ses soins, quand on les remarqueroit, donnant souvent à entendre qu'il ne prendroit point toutes ces peines inutilement. Mais le procedé d'Egeric étoit bien plus plaisant: il affectoit si fort de dire qu'il n'étoit point amoureux d'elle, que ce fut par-là que tout le monde s'apperçut qu'il l'étoit. Cependant il alloit chez elle le plus souvent qu'il lui étoit possible, habilloit souvent ses gens de neuf, & donnoit de grandes collations pour avoir le plaisir de la voir. Veritablement le dernier faisoit moins de bruit; plus rusé que les deux autres: Il leur laissoit rompre la glace,

agiſſant de ſorte qu'il étoit preſque le confident de tous les deux, ſe mocquant de l'un avec l'autre, & reduiſant les choſes en cet état que ſi Montalban tournoit Egeric en ridicule auprès d'Honorine, & ſi Egeric tâchoit de rendre la pareille à ſon Rival quand il étoit avec elle, il railloit de tous les deux, ſans que ni l'un ni l'autre ſe doutaſſent de lui. Sa vie étoit tellement incomprehenſible, & ſes viſites ſi diverſifiées, qu'on ne ſçavoit jamais à laquelle il en vouloit; étant juſtement de ces gens qui ne ſont jamais les premiers nulle part; mais qui ſont les troiſiémes ou les ſeconds en pluſieurs endroits; qu'on ne ſouhaite gueres pour Amans; mais que beaucoup veulent pour amis, & auſquels on ne ſçauroit preſque refuſer ſa confidence, à cauſe de leur

leur discretion & du soin qu'ils ont de se rendre officieux. Il en avoit presque usé de même pour Honorine, & elle en usoit presque de même pour lui. Elle étoit bien aise qu'il allât souvent chez elle, & il y avoit plus de familiarité qu'aucun des deux. Elle lui parloit de ses affaires avec confiance & souvent de ses Amans. Ainsi par les raisons que j'ai dit en parlant de son humeur volage & legere, selon qu'il lui voyoit prendre de l'estime pour l'un ou pour l'autre, & qu'il voyoit ses affaires plus avancées ou plus reculées, il resolvoit de l'aimer ou de ne l'aimer point. Et comme il étoit pour le moins aussi inconstant qu'elle & n'étoit point combatu d'une forte inclination, cent fois le jour il se trouvoit amoureux, & cent fois il trouvoit qu'il

n'étoit rien moins. N'ayant point toutefois d'autre passion plus forte il se laissoit amuser par celle-ci, tâchant de se divertir de tout: car quoique melancolique en apparence, il avoit naturellement l'esprit gai & même un peu mocqueur, sans l'avoir malicieux. Voyant donc l'irresolution de sa Maîtresse, & riant de la sienne propre, pour s'en donner tout le plaisir, il alloit voir Honorine qui deferoit beaucoup à ses conseils & qui lui parloit fort franchement de ses Amans. Un jour il lui conseilloit d'aimer Montalban, & le lendemain il lui conseilloit d'aimer Egeric; mais il apportoit tant de raisons pour l'un & pour l'autre parti, que lui en emplissant la cervelle, tournant son cœur tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, & faisant sans cesse

oter ſon irreſolution ſi agitée,
: m'étonne qu'il ne la rendît folle.
e ſçai tout ceci d'une Dame de ſes
mies qui étoit ſa confidente,&qui
i'a dit qu'il lui communiquoit
outes ſes penſées;mais qu'elle n'a
amais rien entendu dire de ſi plai-
int que le recit qu'il lui faiſoit des
onverſations qu'il avoit avec
Honorine, du change qu'il don-
oit à ſes deux Rivaux, de l'irre-
olution de ſa Maîtreſſe & de la
ienne propre. Cette hiſtoire eſt
ar tout remplie de caprices;mais
omme ſi ce n'eût pas été aſſez de
out ce que j'ai dit pour mainte-
iir le deſordre où étoit l'eſprit
l'Honorine, il arriva encore que
e fût en une même journée
que tous les trois entreprirent de
ui faire la premiere déclaration
le leur amour, afin ce ſemble,
qu'aucun ne pût prendre avantage

ſur l'autre pour la raiſon du tems & de l'ancienneté de ſervice. Chacun des trois agit encore ſi bien en cette rencontre ſelon ſon humeur, que quand cette hiſtoire ſeroit imaginée à plaiſir, il faudroit la feindre comme elle arriva. Il y avoit déja long-tems que Montalban qui n'agiſſoit pas moins par le motif de ſa vanité que par celui de ſon amour, commençoit à donner à entendre à tous ceux qui vouloient l'obſerver, qu'il étoit en intelligence avec Honorine. Il écrivoit toujours quand on l'alloit voir, il plioit des léttres qu'il faiſoit à demy ſortir de ſa poche, faiſoit le froid quand on lui diſoit que c'étoit des poulets; & par une diſcrétion fauſſe & affectée pire que toutes les indiſcrétions du monde il commençoit à contrefaire le

iché, quand on lui parloit de
intelligence qu'il avoit avec elle;
: tout cela seulement pour satis-
iire une odieuse vanité: car au
out du compte il desesperoit d'en
tre veritablement amoureux, &
apprehendoit sur toutes choses
'en être maltraité & qu'elle pût
en vanter. Dans cette pensée il
e voulut pas hazarder un refus,
vant que de lui faire sa premiere
eclaration. Ayant resolu que ce
:roit par un billet, il tire ce billet
e sa poche, & le montrant tout
lié à deux de ses amis, je veux
ue vous soyez temoins, leur
it-il, si la Belle nous est si cruelle
ue les médisans le publient. C'é-
oit en une Eglise où les plus ga-
intes Dames de la Cour alloient
iire leurs devotions. En même
:mps donc qu'Honorine se le-
oit pour s'en aller, s'approchant

d'elle & se baissant comme s'il eût relevé quelque chose qui lui fût tombé : Belle Honorine, lui dit-il, voila un papier qui est sorti de votre poche, comme vous en avez tiré votre mouchoir ; ayant observé que durant la Messe elle avoit effectivement tiré son mouchoir, & ayant porté si long-tems ce papier dans sa poche, qu'Honorine le regardant crut que ce pouvoit être quelque lettre qu'il y avoit long-tems qu'elle portoit. Honorine le prit donc sans songer à ce qu'elle avoit fait ; mais Montalban ayant satisfait à sa vanité, parce que ses deux amis avoient été temoins de cette action, ne voulut pas tout-à-fait perdre le fruit qui en pouvoit revenir à son amour. Il lui donna la main pour la remettre dans son carrosse, & l'entretint tou-

jours de choses indifferentes, de peur que devant ces deux amis qui le suivoient, elle ne lui répondît quelque chose qui leur fit penser qu'il n'étoit pas si avant dans ses bonnes graces qu'il leur avoit fait entendre: mais voyant qu'elle étoit montée en carrosse, & qu'elle avoit commandé à son cocher de s'en retourner, de peur qu'elle ne laissât cette lettre dans sa poche, sans voir ce qu'elle contenoit, ou que du moins elle ne lui témoignât n'en avoir rien vû, s'approchant d'elle: soyez plus soigneuse, lui dit-il, une autrefois, de ne pas perdre vos poulets, lisez celui que je vous ai rendu: Je m'assure que vous ne seriez pas bien aise qu'il fût tombé entre les mains d'une personne qui eût pour vous moins de fidelité & de zele que moi. Le car-

rosse marchoit toujours, ce qui fut cause qu'Honorine n'entendit ces paroles qu'à demi, & n'eut pas le temps d'y repondre: Faisant neanmoins reflexion sur cette avanture, en s'en retournant chez elle, elle n'y fut pas plutôt arrivée, que tirant cette lettre de sa poche, elle la lut, & vit qu'elle étoit conçuë en ces termes.

Je vous aime, belle Honorine. Quelque temerité que vous puissiez trouver dans cette declaration, je ne sçaurois croire qu'il vous soit plutôt permis de me blesser qu'à moi de m'en plaindre. Il n'est pas possible d'éviter les charmes qui vous rendent redoutable à tout le monde: Mais entre la necessité de mourir d'amour pour vous ou celle de se priver de l'honneur de vous voir, je vous avouë que j'ai mieux aimé prendre le parti qui étoit

encore accompagné de quelque espe-rance. Que ce terme ne vous offence point : Je n'espere qu'en la forte pas-sion que vous m'inspirez, mais j'en espere tant que je veux vous faire avouer au desavantage de tous mes Rivaux, que si vous estes la plus ai-mable personne qu'il y ait au monde, je suis peut-être celui qui sçait le plus parfaitement vous aimer, & qui n'est pas le plus indigne d'être aimé de vous.

On ne datte pas trop les lettres de cette nature là, mais quand ç'eût été la coutume, Montalban s'en fut bien donné de garde, ou il l'auroit pour le moins antidatté de six mois : car il eut cru sa répu-tation perduë, si l'on eut connu qu'il étoit encore à se déclarer. Et il est certain que si Honorine en eût voulu tirer avantage en le tour-nant en ridicule, il eût maintenu

hardiment qu'il y avoit longtemps qu'il la lui avoit donnée & qu'elle en avoit fait secret : Mais elle n'avoit garde de faire tant de bruit, & si elle n'avoit pas fait résolution de le choisir entre tous ; du moins, elle n'avoit pas pris aussi le dessein de s'en défaire.

L'apresdinée Egerie donnoit une grande collation, & Honorine qui en étoit le sujet, étoit priée de cette partie. C'étoit à S. Clou. Le repas fut grand & magnifique, & certainnement beaucoup plus éloquent que lui. Toutes fois il falloit parler : car quoi qu'il en eût pû aisément trouver l'occasion, sans tant de dépense, celle-cy n'ayant été faite que pour cela, il n'étoit pas à propos d'en perdre le fruit. C'étoit vers le mois de May. Sept ou huit Dames & bien autant d'hommes étoient de cette partie,

mais il n'y en avoit pas un qui ne connût le dessein d'Egeric, parce que comme j'ai dit, à force de le désavouer, il en avoit persuadé tout le monde. Ainsi comme on se promenoit après dans les jardins, il n'y en eût aucun qui ne contribuât à lui faire trouver l'occasion qu'il devoit chercher. Honorine se voyant engagée avec lui ne manqua point à lui parler de la propreté & de la magnificence de cette collation. Il lui répondit qu'il étoit fort satisfait d'avoir son approbation, & que c'étoit la moindre chose qu'il eût voulu faire pour cela. Sur quoi soit pour l'engager à parler plus franchement ou par une simple civilité. Je m'assure, lui dit-elle, qu'il n'y a aucune des Dames qui en ont été priées ; ni de tous ceux qui s'y sont trouvez, qui ne vous

donne cette approbation comme moi. Je l'eſtime fort, repondit-il; mais je vous declare encore une fois, que pourvû que j'aye la vôtre, tout le reſte m'eſt bien indifferent. Ces Dames, reprit Honorine, meritent que vous les eſtimiez un peu davantage, & je ne merite pas que vous m'eſtimiez tant. Pour vous eſtimer moins que je ne fais, repliqua-t-il, c'eſt ce qui ne ſe peut: car je ſuis tellement votre ſerviteur qu'on ne peut pas l'être davantage. Et inſenſiblement étant en ſi beau chemin, il ſe mit à lui dire tout ce qui lui vint dans l'eſprit, & ce qu'il jugea de plus agreable & de plus perſuaſif. Mais ce qu'il y eût de plaiſant dans cette avanture, c'eſt qu'il lui dit cinquante fois en un quart d'heure qu'il étoit ſon très-hum-

ble ſerviteur & ſon ſerviteur très-humble, tant ce terme lui étoit familier; concluant toutefois par une éloquence à ſa mode que la dépence étoit faite pour elle; & lui faiſant entendre avec l'adreſſe qui lui étoit ordinaire, qu'il en pouvoit ſouvent donner de pareilles, & ſur tout force violons & force Comedies. Ces deux differentes avantures ne firent pas naître une petite irreſolution dans l'eſprit d'Honorine; & comme il s'étoit paſſé ſi peu de temps entre l'une & l'autre, la premiere impreſſion que la declaration de Montalban avoit faite ſur ſon eſprit, n'étoit pas encore ſi forte, que les grandes richeſſes d'Egeric qui l'ébloüiſſoient, ne l'effaçaſſent à demi, ou du moins ne ſuſpendiſſent ſon choix; mais comme ſi ce n'eût pas été aſſez pour ſon

humeur irresoluë & inquiete que d'avoir à choisir entre deux Amans, le hazard ne vouloit pas aussi que le Milord n'eût aucune part à son inquietude, & par l'étrange constellation qui le soumettoit à un empire si capricieux, il étoit bien raisonnable que son heure vint aussi bien que celle de ses deux Rivaux. Il avoit été de cette promenade, & il s'étoit trouvé au Temple quand Montalban lui donna la lettre que je vous ai dite. Si bien qu'encore qu'il n'eût pas observé si effectivement Honorine l'avoit laissée tomber ou non, il ne laissa pas de soupçonner quelque chose & il n'étoit pas bien difficile de s'appercevoir du dessein d'Egeric: car outre qu'il n'étoit pas homme à faire une si grande dépense sans dessein; comme chacun lui

avoit donné l'occasion de parler, il n'avoit pû si bien composer son visage, qu'il ne fût aisé de connoître qu'il entretenoit Honorine d'une affaire qui lui étoit de grande importance. D'un autre côté Honorine étoit tellement pressée de son irresolution, & de redire à quelqu'un ses deux avantures, qu'elle ne trouva pas plutôt occasion de parler à Orton, qu'elle les lui raconta; & par ce moyen lui donna lieu de ne se laisser pas devancer à ses deux Rivaux. J'ai dit qu'elle se confioit en lui; étant donc revenuë après la promenade chez une Dame de ses amies, comme insensiblement la compagnie se divisa, elle s'approcha d'une table près de laquelle Orton étoit assis, feignant de se vouloir regarder dans un miroir qui étoit vis-à-vis. Il y

avoit par hazard un Tome de Cyrus sur cette table, & c'étoit le quatriéme : Et il étoit précisement ouvert en cet endroit où est la fable d'Esope qui est inférée dans l'histoire de Cleandre ; De maniere qu'au même tems qu'Orton prêtoit l'oreille à Honorine qui lui racontoit ce qui lui étoit arrivé en cette journée, il avoit les yeux sur cette fable qui revenoit tout-à-fait à son avanture ; si bien qu'au lieu de lui répondre, quand elle eut cessé de parler : Je vous suplie, belle Honorine, lui-dit-il en souriant, lisez cette fable. Honorine qui avoit déja lu ce Tome quoiqu'il n'y eût pas long-tems qu'il fût imprimé, repassa promptement les yeux sur l'endroit qu'Orton lui faisoit voir, & leut avec lui cette fable, comme elle est dans le Cyrus.

Deux

Deux Chasseurs furent avertis qu'il y avoit une Biche blanche dans un bois, & ils furent pour la prendre avec des toiles, des chiens, des cors, des espieux & des dars; mais faisant un trop grand bruit ils l'épouvanterent & la forcerent de fuir: en fuyant elle rencontra sous ces pieds un Berger endormy quelle blessa sans y penser; le Berger s'éveilla en sursaut & la poursuivit comme les autres avec sa houlette, & mieux que les autres: car ce fut par des sentiers plus couverts. Nous sçaurons quelque jour s'il l'aura prise &c.

Honorine qui entendoit fort bien le sens misterieux qu'Orton trouvoit sous ces paroles, s'arrêta en cet endroit, en étant un peu surprise; mais sans lui vouloir faire connoître qu'elle

penetroit dans sa pensée. Au contraire commençant à vouloir dissimuler avec lui : Et bien, lui dit-elle, pourquoi avez-vous voulu que je lise cette fable? Pour répondre à ce que vous dites repliqua-t-il, & pour vous faire connoître que j'en sçais aussi-bien l'explication que le Prince Mirsile, & que même celui qui l'a faite, ne la sçavoit pas mieux que moi: Si je suis la Biche blanche, répondit-elle, je sçai aussi bien que vous, que les deux Chasseurs doivent s'appeller Egeric & Montalban; mais je ne sçai quel est le Berger que j'éveille en sursaut. Le nom du Berger, reprit-il, n'est pas plus difficile à trouver que celui des deux Chasseurs. C'est un Berger des rives de la Tamise, dont à la verité la Bergerie est fort désolée, mais qui n'espere pas moins

de sa houlette que les autres de leurs toiles, de leurs cors & de leurs épieux. Et bien donc, Berger Orton, reprit-elle, fort galamment, puisque la Biche est avertie que vous la poursuivez, elle seroit bien folle si elle se laissoit prendre. Elle prononça ces paroles comme si elle avoit voulu le quitter; mais étant naturellement flatée de la galanterie qu'elle trouvoit dans l'esprit de ce dernier Amant, & se laissant conduire à son humeur coquette & engageante, elle ne le quitta pas si brusquement, qu'il n'eût encore loisir de lui répondre ces paroles. Pourvû du moins, lui-dit-il, qu'il soit permis au Berger de la poursuivre comme les autres, il attendra avec constance quel pourra être le succez de cette chasse, & il le laissera en votre

choix avec beaucoup de soumission. Si vous m'en croyez, reprit-elle, vous verrez courre les autres, & vous en demeurerez où vous en êtes, car la Biche n'est pas en resolution de se laisser prendre: Cependant comme il lui sera libre de s'enfuir, je croi qu'elle auroit tort de ne laisser pas en la liberté de tous les Chasseurs de la poursuivre ou de la laisser-là: Car il me semble qu'on n'a pas trop de droit de s'opposer à ce qu'on ne peut empêcher. En même temps elle se mêla dans la compagnie, & bien-tôt après elle se retira chez elle, avec une de ses parentes qu'elle accompagnoit souvent en ses visites. Cette femme étoit veuve d'un Baron de Bretagne; & comme elle avoit déja un peu d'âge & assez pour laisser faire galanterie aux autres, ne pouvant quitter le

monde qui la quittoit, afin d'aider à son merite qui étoit déja fort ébranlé par ses années qui lui devoient avoir donné plus d'experience qu'elle n'en avoit, elle étoit bien aise de faire amitié avec les plus jeunes pour attirer les compagnies chez elle, où, comme on a dit de quelqu'autre Dame,

Tandis que le troupeau va paissant les douceurs,
Vivre des restes.

Pour cêt effet elle avoit rendu sa maison la plus commode du monde : elle étoit fort riche, son logis étoit agréable, ses meubles propres & magnifiques ; & par importunité ou par adresse elle avoit si bien fait, que la plupart des jeunes Dames étoient de ses amies ou feignoient de l'être.

Honorine étoit de celles-là ; soit à cause de la parenté qui étoit entre elles, soit que n'ayant point de Mere, ce lui fut une commodité d'être souvent avec cette Dame qui n'avoit pas beaucoup plus de conduite qu'elle, & dont l'humeur se rapportoit assez à la sienne, car toutes deux avoient cela de commun, qu'elles ne voyoient jamais trop de monde; que tout leur étoit bon, & que sur tout l'une & l'autre étoit persuadée qu'il étoit difficile de vivre heureuse sans avoir des Amans, & faire un peu parler de soi Mais avec tout cela il y avoit encore je ne sçai quoi de bien plus extraordinaire dans l'humeur de Lucrece: car c'est comme cela que nous appellerons cette derniere. Si nous disions son veritable nom ou celui du Baron qu'elle avoit

épousé, elle auroit peut-être sujet de me haïr, & cela ne feroit rien à mon sujet. Lucrece donc n'étoit peut-être pas moins chaste que l'ancienne Lucrece; mais elle avoit une conduite qui en faisoit extremement douter: plus facile à gagner que je n'ai dit qu'Orton l'étoit, & plus facile à être méprisée qu'il ne l'étoit à se rebuter. Il n'étoit point de jour qu'il ne lui passât cent desseins differens dans l'esprit. En amour & en amitié, elle embrassoit toutes sortes d'objets. Si elle se trouvoit en une visite où on louât un peu extraordinairement quelque Homme ou quelque Dame, il falloit qu'elle les connût; mais par un dessein si bizare que je ne croi pas qu'il se soit jamais trouvé une humeur pareille à la sienne; parce que si c'étoit une Dame, elle n'épar-

gnoit rien pour en faire son amie, & elle n'avoit pas plutôt sa confidence qu'elle devenoit jalouse d'elle & employoit toutes choses pour lui ôter ses Amans: Et si c'étoit un homme, elle faisoit toutes choses pour le dégoûter de sa Maîtresse. Ainsi l'on pouvoit dire d'elle que l'amitié la conduisoit incessamment à l'amour par des voyes bien extraordinaires. Or jugez de l'excellente pratique qu'elle trouva dans l'amitié qu'elle avoit faite avec Honorine, lorsqu'en la remenant elle apprit d'elle tout ce qui lui étoit arrivé pendant ce jour qu'ils avoient passé ensemble. Honorine étoit naturellement bonne, & avec toutes les qualitez que j'ai dites, elle avoit encore cellelà de se confier aisément à beaucoup de monde, jugeant d'autrui

par

par elle-même : & en cela sa candeur l'emportoit quelquefois si loin qu'elle disoit aussi-tôt ce qui étoit contre elle-même, que ce qui lui étoit avantageux. Par tout ce que j'ai dit on peut conjecturer que quand ces deux Dames se separerent, il est difficile de decider qui demeura la plus inquiete, l'une de sçavoir lequel elle choisiroit de ces trois Amans, & l'autre de trouver par quel moyen elle les ôteroit tous trois à son amie ; ou du moins de resoudre par lequel elle commenceroit. Quel plaisir dans la vie, disoit l'une & l'autre s'étant retirées chacune chez soi, quel plaisir de n'être point aimée & de n'aimer rien ? Que sert d'être aimable si l'on n'a q elqu'un qui nous fasse connoître qu il nous trouve telle, & comment se re-

ſoudre de paſſer ſa vie avec un homme ſans ſçavoir s'il plaît, & ſans avoir éxaminé ſi effectivement on lui peut plaire? Mais ſi toutes deux commençoient par une maxime qui leur étoit commune, elles ne s'en appliquoient pas les conſequences de la même maniere, quand elles en venoient au détail. Helas, reprenoït Honorine! que puis-je choiſir? Que je voi de deffauts & de bonnes qualitez! puis-je aimer la bonne mine & la valeur de Montalban, & ne pas hair ſa vanité, ou ne pas apprehender ſon indiſcretion? Puis-je mépriſer les richeſſes d'Egeric, & faire état de ſa perſonne? Et quelle utilité puis-je attendre de la galanterie d'Orton, que je ne puis trouver déſagréable? Si mon choix pouvoit s'arrêter ſur quelqu'un, je me deffe-

rois des deux autres; mais ſi je ne puis me reſoudre lequel je dois preferer, je puis encore moins trouver duquel je dois me deffaire. Si Egeric n'étoit point ſi ſot, ſes richeſſes pourroient me faire vivre heureuſe. Si Orton pouvoit devenir riche, il me ſçauroit peut-être gré de l'avoir ſouffert, & l'on ne peut pas trouver une ſocieté plus ſouhaitable: & ſans l'humeur de Montalban, feroit-il un homme plus digne d'être aimé? Mais il eſt impoſſible que Montalban ſe change; il eſt bien mal-aiſé qu'Egeric devienne honnête homme, & ce feroit un grand miracle ſi l'autre devenoit riche, de l'humeur nonchalante & libertine dont il eſt. Ainſi le Pere de la Comedie des Viſionnaires n'eſt pas plus empêché de ſe trouver avec quatre gendres, n'ayant que

trois filles, que celle-ci l'étoit de se trouver avec trois Amans, dont le merite étoit si égal. Mais ce n'étoit pas la même chose chez Lucrece : car ce n'étoit pas sur son sujet qu'on pouvoit dire,

Comme en cueillant une guirlande ;

& ce qui suit dans Malherbe. Son embarras ne venoit pas de la diversité des fleurs, puisqu'elle demeuroit d'accord de piller tout le parterre ; mais n'ayant pas à peine d'amour, elle mouroit déja de jalousie. Par quelle fatalité, disoit-elle, faut-il qu'une personne qui n'a pour tous avantages sur moi qu'un peu plus de jeunesse, fasse en un jour trois Amans, & qu'aucun ne s'adresse à moi ? Qu'a-t-elle de si attrayant ? & qu'ai-je de si effroyable ? & regar-

dant tous ces Amants avec les yeux de son envie, elle n'en trouvoit aucun qui ne fût digne d'être accepté, sans rien examiner. Elle attribuoit à fierté l'humeur vaine de Montalban, les richesses d'Egeric lui sembloient trois fois plus grandes qu'elles n'étoient & elle se figuroit mille agrémens dans la conversation du Milord qui n'y furent jamais. Mais par lequel commencer, poursuivoit-elle, si Honorine n'en peut rebuter pas un, & si de l'humeur dont je suis, celui qu'elle aimera le plus, sera celui sans doute que j'aurai plus de plaisir de lui enlever. Ces deux Dames passerent la nuit dans ces différentes pensées, & insensiblement les Amants qui commencerent à s'entredonner de l'ombrage, ne s'inquieterent pas moins les uns les autres. Le

lendemain, ou quelques jours aprés, Orton étoit chés Honorine, quand Egeric y arriva, & il en sortit en même tems. Egeric qui étoit le plus amoureux qu'aucun des trois, étoit aussi le plus clair voyant, & bien-tôt cette familiarité qu'Orton avoit acquise dans cette maison, commença à lui donner de l'ombrage : car tout lui faisoit peur, & avec quelque raison ; puisqu'il ne pouvoit pas sans une trop grande présomption n'avoir pas beaucoup de deffiance de lui-même. Si tôt donc qu'Orton lui eût quitté la place, la premiere chose qu'il dit à Honorine, ce fut qu'il avoit trouvé à la porte le carrose d'Orton, & deux laquais fort mal vestus, & autant que son animosité & sa jalousie pouvoient exciter le peu d'esprit qui étoit en lui, il se mit à lui en

faire une ridicule deſcription, concluant enfin qu'il ne ſçavoit pas comme une femme qui avoit de l'eſprit, pouvoit prendre de l'amour pour un homme qui étoit pauvre. Le moyen d'être galant, diſoit-il, dans un carroſſe de louage, quand tous vos gens ſont déchirez, quand vous n'oſeriez jouer un bijoux, de peur de montrer que vous n'avez pas dequoi le payer; & trouvant inſenſiblement lieu de parler pour lui & contre ſon Rival, il pouſſa fort loin ſa moralité. Cependant comme l'eſprit d'Honorine étoit auſſi variable que je l'ai dit, il ne laiſſoit pas de l'embaraſſer avec ſa méchante rhétorique. Ce qu'il y eut de plaiſant, c'eſt que comme il étoit en ſi beau train, Montalban arriva, & qu'après qu'Egeric eut fait une viſite aſſez rai-

ſonnable, il fut contraint de lui ceder la place, comme Orton la lui avoit quittée. Ce troiſiéme Rival vengea bien-tôt le pauvre Orton: car ce fanfaron qui avoit beaucoup plus d'eſprit qu'Egeric, plus animé contre celui qu'il avoit trouvé que contre l'autre qu'il n'avoit point vû, ne fut pas long-temps en converſation avec Honorine, qu'il ne ſe mit bientôt ſur les imperfections de ſon Rival, & ne vantât promptement ſon merite, en ſe laiſſant emporter à ſa vanité qui ne lui laiſſa jamais échapper la belle occaſion qu'il avoit de faire ſon panegirique, ſe comparant tacitement avec ſon Rival. Comment, diſoit-il, une fille qui a des yeux, peut-elle s'abaiſſer à parler à un homme ſi mal-fait? Comment une perſonne de qualité peut-elle

familiariſer avec un homme qui a toute l'incivilité de la bourgeoiſie, toute la méchante plaiſanterie des valets, la mine d'un ſolliciteur & la taille d'un payſant : & paſſant inſenſiblement ſur ſes perfections : Avez-vous vû pourſuivit-il, comme il a été défait quand je ſuis venu ? Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai éprouvé combien un homme de qualité embarraſſe aiſément cette canaille. Avoüez, le vrai, que cette ſorte de gens ne ſont bons pour faire des maris (qui eſt pourtant la ſeule choſe à quoi ils ſont propres) que quand ils paſſent ſoixante & dix ans, & qu'on peut eſperer d'en être bien-tôt défaite. Mais quelle eſperance d'un prompt veuvage peut-on concevoir avec un ſot de vingt deux ans qui ne bouge de Paris ? Comment ſe délivrer

de la captivité d'un fâcheux à qui tout fera ombrage, & quelle commodité peut-on esperer des richesses d'un homme si avare, que hors ce qu'il donne à l'exterieur, ou ce qu'il est obligé de sacrifier à la violence de son amour, il se refuse à lui-même toutes choses. Montalban avoit plus d'esprit qu'Egeric, & le chapitre où il en étoit, étoit aussi bien plus fertile que celui que son Rival avoit choisi; mais il n'étoit pas juste que Montalban ne fût blâmé de personne. Honorine eût trop aisément assis son jugement, & son cœur eût eu trop peu de peine à faire son choix, si le hazard eût voulu qu'elle fût demeurée en une assiette qui eût été si favorable à ce Comte. Après qu'il eût bien discouru, Orton, revint; & par le hazard qui conduisoit cette folle

vanture, ou par son motif particulier & le bon sens qui le guidoit & qui lui apprenoit que de humeur dont étoit Honorine, falloit toujours être contre celui de ses Rivaux qu'elle avoit vû dernier; il dépeignit la vanité de Montalban de la plus plaisante maniere du monde: car outre qu'il parloit facilement, il avoit encore un talent de contrefaire tous ceux qu'il vouloit. Il commença donc à entreprendre toutes ses actions depuis le matin jusqu'au soir; il le contrefait à son lever avec sa fausse morgue de grand Seigneur, avec les Provinciaux qui le venoient voir, les creanciers qui lui venoient demander de l'argent, l'ordonnance qu'il leur expedioit, en jurant & en menaçant ses valets de chambre de les chasser

pour n'avoir pas contenté ces Marchands ; mais tout cela si naïvement exprimé par les grimaces & les differentes actions qu'il faisoit pour contrefaire la gravité du maître, l'embarras du valet de chambre, l'inquietude des creanciers ou leurs reverences, quand ils se croyoient satisfaits, avec l'étonnement des Provinciaux qui admiroient jusqu'à ses sottises, qu'on ne peut pas imaginer une plus plaisante Comedie. Après il lui parloit de sa fourberie & de son assurance dans le jeu à jouer effrontément avec une bourse pleine de jettons, ou des rouleaux de papier pleins de ces petites pieces d'argent qui sont de la taille des pistoles ; mais sur tout, la bourse de jettons où il n'y avoit que deux louis dessus qu'il tiroit & remettoit l'un après l'autre,

avant que de demander à jouer en les faisant sauter sur son doigt, remettant cent fois en un quart d'heure sa main dans sa bourse pour faire croire que c'étoit de differens louis : ce qui arriva une fois à Montalban, à ce que quelqu'un de ses gens qui sortit mal d'avec lui divulga à toute la Cour. Mais Orton racontoit toutes ces choses si agréablement que quelque déplaisir qu'Honorine sentît de voir détruire l'agreable idole qu'elle s'en étoit formée dans son esprit, elle ne pouvoit s'empêcher de s'y plaire infiniment. Quand Orton entreprenoit cette sorte de vanité qui ne tend qu'à éblouir ceux qui ne le connoissoient pas, elle l'excusoit en elle-même & prenoit pour de bons tours d'adresse toutes ces excrocqueries où pourtant il avoit mille

fois abusé du visage d'honnête homme; mais quand Orton faisoit connoître combien il étoit vain & indiscret en amour, il la désesperoit: soit qu'il fût mieux instruit sur cetarticle,soit quece fût le plus grand des défauts de son Rival, ou qu'il supposât mille choses, connoissant que c'étoit par là seulement qu'il pouvoit dégouter Honorine des autres bonnes qualitez qu'elle trouvoit en lui. Il lui disoit que la vanité de ce Comte envers les femmes étoit si grande qu'elle le faisoit relâcher de la vanité de sa dépense & de toutes les autres qu'il affectoit si fort, alléguant qu'il se vantoit d'être né sous une si heureuse planette pour le sexe, que quand il lui falloit acheter quelque chose, pourvû qu'il allât en une boutique où il n'y eût que la femme, les

ētoffes ne lui coutoient presque rien. Mais pour faire voir aussi qu'il s'élevoit plus haut, & qu'il étoit insupportable sur le sujet des Dames de qualité, Orton racontoit une avanture qu'il avoit apprise d'un homme de sa connoissance qui avoit fait un voyage avec Montalban en son pays. Il disoit qu'il pria cet homme en arrivant chez lui de faire entendre aux Gentilshommes qui le viendroient voir, qu'il étoit fort bien avec deux ou trois Dames d'éminente condition, qui étoient les plus renommées pour leur rare beauté, mais chez lesquelles il n'étoit jamais entré; & qu'enfin sa vanité l'emportoit tellement sur cet article, que bien qu'il eût infiniment d'esprit en mille autres choses, il s'égaroit quelquefois si fort qu'ajustant mal ses histoires

& faiſant ſes rendez-vous peu vrai-ſemblables, il s'étoit quelquefois vanté de les avoir obtenus de certaines Dames dans un tems qu'elles étoient en couche, malades ou abſentes. Orton qui eut une plus longue audiance que pas un de ſes rivaux (car perſonne ne vint de long-temps pour le tirer de deſſus ce chapitre) donna de rudes atteintes au merite de Montalban; & enfin s'en allant, il laiſſa Honorine dans une plus forte irreſolution que jamais. Au lieu que dans la journée que ces trois Amans lui declarerent leur paſſion, elle ne les avoit vûs que par les plus belles idées qu'elle en pouvoit concevoir, ils s'étoient tellement déchirez les uns les autres dans cette viſite, qu'elle les avoit tous trois en horreur, tant ils avoient eu de ſoin d'exciter ſon

son aversion. Sur ces entrefaites Lucrece arrive, qui voulant pour elle-même tous les trois, ne voulut pas qu'il en restât un seul à son amie; & elle acheva si bien de l'en dégouter que de tous ces Amans, aucun ne put l'aborder de quinze jours: Mais cette infidelle confidente ne s'en tint pas là; ce ne fut pas assez de les avoir chassez du lieu où ils prétendoient aller en personne charitable, elle les voulut recevoir chez elle: & sans que je prenne beaucoup de soin d'expliquer tous ce mistere, elle gouverna si bien ces trois differens esprits, qu'il n'y en eût aucun qui par interêt, par amusement ou par fantaisie, ne voulut goûter de son empire. Le plus aisé à prendre de tous, fut Orton. Honorine l'avoit rebuté, Lucrece étoit riche, elle lui faisoit bon

visage. Soit pour femme; soit pour maîtresse, il trouvoit dequoi se contenter, ou du moins dequoi faire un sacrifice à Honorine & rire avec elle. Montalban ne fut pas beaucoup plus fier, il jugea qu'il la scandaliseroit bien-tôt, qu'il ne seroit point le martyr de ce tourment, & qu'au pis aller elle avoit un buffet fort riche, qu'il pourroit lui emprunter. Egeric fut le plus difficile à suborner; mais comme Lucrece vit que c'étoit le dernier qui lui restoit à conquerir & à ôter à son Amie, ce fut bien-tôt celui qu'elle aima le mieux. Tout obstiné qu'il étoit à maintenir qu'il ne pouvoit pas concevoir comme un homme pouvoit devenir amoureux d'une personne dont le procedé étoit pareil à celui d'Honorine, il mouroit d'amour pour elle; mais il avoit

ıe grande part à l'averſion que
's trois Rivaux lui inſpirerent
ın pour l'autre. Il n'avoit point
›utume d'être bien reçu en quel-
ıe lieu que ce fût, & Lucrece
ıenagea enfin ſi bien cet eſprit
zare & jaloux, qu'elle lui fit voir
air comme le jour, qu'il ne pou-
›it jamais pretendre d'être aimé
ı un lieu où il auroit quelque
ival; qu'enfin par jalouſie de ſes
ivaux, par dépit contre Hono-
ne ou par ſottiſe, il reſolut de ſe
›nner à elle, ne croyant pas que
mais autre que lui pût s'aviſer de
y offrir. Cependant Lucrece me-
ıgea ſi bien ces trois amans, quin-
: jours durant, que ce ne fut point
par le bruit de leurs fers, ni par le
:uit de leurs ſerenades, qu'Hono-
ːe apprit que tous trois l'avoient
ıittée, mais par la plus extra-
rdinaire avanture du monde.

Un Gentilhomme de Normandie alloit quelquefois chez Honorine. C'étoit un homme d'esprit & de bonne compagnie, & principalement en une chose, que peut-être personne n'a jamais tiré le ridicule des autres, jusqu'à la quinte-essence comme lui. Il lui arrivoit toujours quelque plaisante avanture; & quoiqu'il fut l'homme le moins secret du monde, où il trouvoit quelque chose de plaisant, quelqu'un le choisissoit toujours pour son confident: cet homme donc matois (comme on accuse tous ceux de son pays de l'être) ayant été voir Honorine par compagnie, par dessein ou par hazard, n'y fut pas si-tôt, que se souvenant que ces trois Amans avoient eu le bruit d'être amoureux d'elle, il se mit à lui en parler; & voyant qu'elle

n'en louoit aucun, comme effectivement elle étoit dégoutée de tous les trois, pour achever de voir d'où venoit cette aversion, & jusques où elle pouvoit aller : Belle Honorine, lui dit-il, je vais faire une grande déloyauté; mais enfin que ne feroit-on point pour vous ? La chose est trop plaisante pour ne vous en pas faire part : regardez le sage homme que je suis, & si vous me choisiriez pour me demander avis d'un mariage d'importance: Cependant il faut que vous sçachiez que ce matin Montalban m'est venu trouver pour me demander avis s'il épouseroit Lucrece ou non. Lucrece, s'écria Honorine ? Elle-même, repondit Orsy; car c'est ainsi que s'appelloit ce Gentilhomme; mais écoutez je vous supplie, poursuivit-il : Si-tôt que

Montalban eſt entré dans ma chambre: Mon cher ami, m'a-t-il dit, je te ſupplie, informe toi du bien de Lucrece, j'ai cru qu'étant d'une Province qui eſt voiſine de la ſienne, tu le pourrois plus aiſément ſçavoir que qui que ce ſoit de mes amis. Et pourquoi lui ai-je répondu? C'eſt que ſi elle étoit aſſez riche, je ne ferois nulle difficulté de l'épouſer. De l'épouſer, lui ai-je répondu fort étonné, & il n'y a pas plus de quinze jours que tu la connois? Chacun ſçait ſes affaires, m'a-t-il dit auſſi-tôt & d'un ton à ſa maniere, informe toi ſeulement de ce que je t'ai dit & me laiſſe le ſouci du reſte. Mais encore, ai-je repliqué; agiſſant avec franchiſe, penſez-vous que cette femme qui vous connoît à peine, qui ne ſçait ni qui vous êtes, ni quel bien vous avez,

vous aille épouser comme cela, sans avoir autant de soin de s'informer de votre bien que vous en pouvez avoir de vous enquerir du sien? Vous êtes judicieux a repris Montalban ; mais encore une fois je ne suis pas dupe, je la voi tous les jours depuis le temps que vous dites, & nous avons attaqué de plus fortes places que nous n'avons pas trouvées imprenables. Aussi-tôt il s'en est allé, me regardant avec un souris qui m'expliquoit toutes ses pensées & qui me faisoit croire qu'il me prenoit pour un grand sot d'être si lent à comprendre son merite extraordinaire. Mais ce qu'il y a eu de bon ; c'est qu'Egeric est entré aussi-tôt, & comme il a vû sortir Montalban, & que je souriois de cette avanture, il m'a demandé ce que j'avois & de quoi Montal-

ban m'avoit entretenu ? Nous parlions de Lucrece, lui ai-je répondu ; mais ce n'est pas ce qui me fait rire, ai-je ajouté, ne voulant pas trahir le secret de mon ami en une conjoncture, où par raison je devois encore agir serieusement. En verité m'a répondu aussi-tôt Egeric qui n'avoit que son affaire dans la tête, je ne croi pas qu'il y ait une meilleure femme au monde. Pour moi qui connois que la bonté n'est pas la qualité essentielle de la Dame, je vous avouë que cette premiere proposition m'a semblé presque aussi plaisante que celle de Montalban. Pour en avoir le plaisir, je n'ai point voulu le contredire, au contraire m'étant mis à la louer : Je ne la connois pas, lui ai-je dit ; mais j'ai entendu dire à tous ceux qui la connoissent,

que

ue c'est une femme de fort bonne
umeur, qui n'aime que le plaisir
ui ne sçauroit jamais avoir assez
e monde chez elle; & comme in-
ensiblement j'enfilois un discours
ui le menaçoit d'être de longue
urée, son impatience n'a pû lui
ermettre de me laisser achever,
e voudrois que tu la connusses
omme moy, m'a-t'il-dit, en m'in-
errompant: il n'y a pas quinze
ours que je vais chez elle; mais
'est déja comme si nous nous
tions vû toute nôtre vie. Ce
laisant discours joint à l'idée que
avois encore de celui de Mon-
lban, m'a si fort surpris que je
'ai pû m'empêcher de rire; mais
omme heureusement j'étois
ourné vers un miroir pour re-
arder si j'étois bien (car je ve-
ois de m'habiller) voyant la mine
érieuse avec laquelle il m'entre-

tenoit d'une si plaisante avanture; & songeant à l'agréable simpatie que sa méchante mine, & le sot esprit de cette femme pouvoient produire, au lieu de lui répondre directement, je me suis mis à lui repliquer ces quatre vers de la Rodogune, en les recitant d'un ton tout-à-fait burlesque.

Il est des nœuds secrets, il est des sympaties
Dont par un doux rapport deux ames assorties
Se plaisent l'une à l'autre & se laissent piquer
Par ce je ne sçai quoi qu'on ne peut expliquer.

Mais bien éloigné de les prendre du ton dont je les proferois: ouy, ouy m'a-t-il répondu affectant une fausse indiscretion qui ne lui

convenoit point du tout, il est des simpaties & des nœuds secrets: car enfin entre vous & moi, je ne crains point de vous dire qu'il ne tient qu'à moi de l'épouser. De l'épouser, lui ai-je dit, de la maniere que vous le pouvez deviner par tout ce que j'avois dans l'esprit. Et pourquoi non, a-t-il repris d'un ton un peu aigre? Je n'y trouve rien à redire, lui ai-je repliqué promptement, ne voulant pas me faire gronder pour une chose où je prenois si peu d'interêt. Sur quoi se radoucissant donc un peu: En verité a-t-il repris, je l'aimerois autant pour femme qu'une beaucoup plus belle; car son humeur & sa bonté me charment, & comme à un de mes meilleurs amis, je vous apprens que si je trouve que son bien revienne à la moitié seu-

lement de ce qu'on en publie; vous nous verrez mariez avant qu'il soit peu de temps. Adieu, je vous supplie de vous en informer de tous ceux que vous jugerez capables d'en sçavoir le particulier. En même temps ce second mari s'en est allé, & si brusquement que j'ai cru qu'il alloit effectivement se marier à l'heure même. Quand Honorine qui étoit merveilleusement attentive à tout ce discours, apprit par le commencement que Montalban songeoit à épouser Lucrece, elle ne pût s'empêcher d'en sentir un déplaisir secret : non qu'elle l'aimât tout-à-fait ; mais elle se mit à faire reflexion sur tous les soins que Lucrece avoit pris, pour lui conseiller de ne s'embarquer pas avec lui ; & apprenant que ce n'étoit que pour le prendre elle-

même, elle crut qu'elle étoit la dupe de toute cette affaire, & que l'un & l'autre ſe riroient d'elle, ce qu'on ne veut jamais ſouffrir; mais quand elle vit ce qu'Orſy ajouta d'Egeric, elle ne pût s'empêcher de rire extrémement de cette plaiſante avanture; & elle eut voulu aiſément l'interrompre, ſi Orſy & tous ceux qui étoient avec elle ne l'euſſent obligé d'écouter le reſte de cette avanture: car ce fidele confident témoignoit bien qu'il n'étoit pas encore au bout. Je vous avouë, pourſuivit-il, que ces deux propoſitions m'ont ſemblé ſi plaiſantes, que ſans que j'ai cru facilement, que Montalban étoit un homme à ſe flater, & qu'Egeric n'avoit pas un eſprit à entreprendre de ſe mocquer de moi, j'aurois cru infailliblement que c'étoit leur deſ-

sein; mais connoissant le peu d'inclination qu'ils ont l'un pour l'autre, je n'ai point douté à la fin que ce n'ait été le hazard seul qui me les a amenez, quand pour finir la Comedie, Orton est venu. Il est extremement de mes amis, & vous connoissez son humeur: Aussi-tôt que je l'ai vû, j'ai cru que dans le divertissement, comme aux autres choses de la vie, il est des journées heureuses & malheureuses; & que ma bonne fortune qui m'avoit déja suscité deux si plaisantes avantures, ne s'en tenoit pas-là pour cette journée, & que comme j'avois dequoi rire, & qu'il ne me manquoit plus que d'avoir quelqu'un qui pût rire avec moi, elle m'envoyoit Orton qui étoit celui que dans toute la Cour j'eusse choisi. Mais il ne m'a pas

donné le loisir de lui conter mon avanture ; il avoit si fort Lucrece dans la tête, que si-tôt qu'il m'a vû, il m'a demandé si je voulois aller dîner chez elle, & m'a dit que bien que je ne la connusse pas, il m'y meneroit, si je voulois. Aussi-tôt j'ay deviné le troisiéme mariage ; mais pour avoir le plaisir de me faire demander mon avis : tu es donc bien avec elle ? lui ay-je répondu ? je ne sçai, m'a t-il dit, mais elle me fait fort bonne mine : Elle trouve mon esprit agréable, & comme a dit autrefois un de nos amis de sa Maitresse, elle m'a permis de lui écrire ; mais je ne sai que lui mander: toutefois si je ne la trouve fort charmante pour en faire l'objet d'une belle passion ; dans l'état où sont mes affaires, si son bien est tel qu'elle me l'a dit, je croi

croi qu'on n'a jamais vû une si charmante colere que celle qui lui inspiroit toutes ces invectives. Comme vous connoissez son enjoüment, tout cela étoit en dansant la moutarde, & insensiblement en tournant sa fureur sur la cadence de cette danse, toutes ces plaintes ont fini par un couplet de chanson qu'il a fait devant moi en un moment, & qu'il a chanté aussi-tôt sur le même air. Honorine le voulut sçavoir, & Orsy lui ayant dit qu'il étoit fait comme si Lucrece parloit, il mit fin à sa narration, & lui fit entendre ce couplet.

Si pour bien faire une avance
L'on attrapoit un Amant,
Mon extreme complaisance
Me tiendroit lieu d'agrément;
Mais las! j'ai beau faire,

Ils ſont trop matois
L'adreſſe eſt de plaire ;
Et le pire que j'y vois,
C'eſt qu'on n'en conſerve guere
Quinze ou vingt tout à la fois.

Honorine qui fut ravie d'être vangée de Lucrece, apprit auſſi-tôt cette chanſon auſſi bien que deux ou trois Dames qui étoient avec elle. Orton arriva en même tems, & ces Dames ne manquerent pas de lui demander comme alloit ſon mariage. Honorine ſe mêla à cette converſation ; mais comme elle avoit reconnu que ſa rudeſſe avoit penſé lui faire perdre, elle changea de procedé & ſe mit à chanter ces paroles qu'il avoit faites, le louant mille fois devant lui pour l'obliger & pour ſe vanger de ſa Rivale. Egeric & Montalban vinrent bien-tôt aprés. Orſy

ces Dames & elle, les raillerent fort plaisamment sur leur mariage; & la pauvre Lucrece fut tellement tournée en ridicule par la mutuele confession que tous ces trois maris firent de leurs esperances, qu'on ne peut pas l'être davantage: Tant qu'enfin comme c'étoit à qui justifieroit davantage ses pretentions, tous trois divulguerent sans aucune reserve toutes les belles apparences qu'elle leur avoit fait voir; & à un tel point que jamais coquette ne vit ses ruses découvertes comme celle-là. L'effet en fut bien pareil & bien contraire tout ensemble aux trois visites qu'ils firent en un même jour à Honorine; car comme ils se rendirent l'objet de l'aversion de cette fille, cette fois ils se donnerent tant d'horreur pour Lucrece, que depuis il fut impossible

au plus zelé de tous, de concevoir aucune estime pour elle. Mais d'un autre côté, Honorine leur trouva en tous trois tant de graces, dans cette nouvelle conversation, qu'il n'y en eut aucun qui ne recommençât de lui plaire; tant eut de force sur son esprit le dépit imaginaire ou legitime d'avoir été la dupe de Lucrece, & tant il est naturel de trouver les personnes & leurs discours agreables, quand ils flattent nos affections ou nos haines. Honorine revint de si loin pour ces Amans, que bien-tôt après elle fut en intelligence avec tous les trois. Elle n'en acceptoit tout-à-fait, ni n'en vouloit perdre aucun; mais elle les conservoit tous, comme des novices qu'on met en approbation, se reservant à faire faire profession à celui qu'elle en jugeroit le plus digne.

Elle n'écrivoit à aucun; mais elle recevoit des lettres de tous les trois : Celles de Montalban, parce qu'il y avoit de l'esprit & qu'il n'y avoit pas moyen de s'en dédire : car c'étoit le plus empressé: celles d'Egeric, pour s'en rire & pour le conserver; & celles d'Orton, parce que c'étoient les plus agreables. Et en cela encore comme en toutes leurs actions chacun de ces trois Rivaux avoit agi selon son humeur. Egeric qui étoit le plus riche & le plus amoureux, avoit gagné sa Demoiselle: Montalban qui ne se soucioit pas que la chose fût sçuë, & qui vouloit répandre ses presens en plusieurs mains, afin d'en tirer plus d'éclat, avoit corrompu tous les laquais de son pere, le portier, & enfin tous les serviteurs qui pouvoient lui servir peu ou beaucoup dans

cette intelligence. Orton qui n'avoit pas tant de preſens à faire, qui étoit plus galand & plus ſpirituel, & qui avoit plus grand accez dans la maiſon, trouvoit mille occaſions de lui faire tenir ſes lettres, tantôt en preſence de Lucrece, tantôt en celle de ſes Rivaux & de ſon pere même, ſans qu'aucun s'en apperçût, & ſans que ceux qui donnoient ſes lettres, ſçuſſent ce qu'ils portoient : Et quand ſes fineſſes lui manquoient il mettoit en pratique toutes celles qui ſe trouvent dans les Romans, juſques *au feutre radoubé* du chappeau de Celadon, & juſques au ſaule creux dont Aſtrée & lui avoient fait leur confident ; car lui prenant ſouvent ſon manchon ou elle ſon chappeau, il lui donnoit par même moyen les lettres ou les vers qu'il lui vouloit faire

voir; & comme elle demeuroit dans le fauxbourg ſaint Germain, & qu'elle alloit ſouvent ſe promener à Luxembourg, il y avoit un Ormeau creux que l'un & l'autre avoient remarqué, & qu'ils faiſoient ſervir au même uſage qu'Aſtrée & Celadon faiſoient ſervir leur ſaule. Durant toutes ces choſes il eſt aiſé de croire que la pauvre Lucrece paſſoit mal ſon temps: car tout d'un coup elle ſe vit le but des ſots diſcours d'Egeric, de l'inſolence de Montalban & de la raillerie d'Orton. Ce dernier principalement avoit un talent merveilleux pour ſe divertir d'elle. J'ai dit qu'il faiſoit fort aiſément de petits vers, & ſur tout ces paſquins aigre-doux, qu'on peut dire à la perſonne intereſſée, ſans qu'elle s'en puiſſe offencer, à moins que d'avoir

l'eſprit

l'eſprit de travers. Mais il avoit encore une autre facilité ; c'eſt que de toutes les chanſons les plus tendres & les plus reſpectueuſes qu'on chantoit devant lui, en un moment il les avoit retournées à ſon ſujet ; & comme cela ſe faiſoit ſur le champ ou devant la perſonne même, il n'y avoit rien au monde de plus divertiſſant. Comme une fois entr'autres il arriva chez Lucrece. Elle faiſoit ce qu'elle pouvoit pour ſe relever d'un ſi rude coup. Quoi qu'elle ſentit bien qu'elle avoit tout le monde à dos, elle ne ſe plaignoit de perſonne, & Orton avoit une ſoupleſſe pour elle qui faiſoit qu'en la piquant juſques au ſang, elle ne pouvoit s'en offencer. D'ailleurs pour rendre ſa maiſon plus agréable, ce n'étoit que parties de muſique, aſſemblées pour le jeu,

grandes collations & les violons fort souvent. Une fois donc entre autres, comme elle avoit un celebre Musicien chez elle, entre plusieurs chansons il se plut principalement à en chanter une dont il avoit fait l'air depuis peu; & comme il a été en vogue, beaucoup de personnes en sçavent les paroles; mais je vous les redis, car peut-être quelqu'une de vous autres ne les sçait pas, & cela est necessaire. Elles étoient telles.

Philis je change,
Je ne suis plus sous votre loi.
Vous êtes plus belle qu'un Ange;
Mais vous n'aimez pas tant que moi:
Philis je change.

Votre inconstance
Me deffend de vous adorer;

Enfin mon amour s'en offence,
Et ne sçauroit plus endurer
Votre inconstance.

Mon cœur soupire
Depuis qu'il vit sous votre loi.
Je souffre un rigoureux martyre;
Et sans pouvoir dire pourquoi
Mon cœur soupire.

Pour recompense
De tant de maux que j'ai soufferts;
Et pour le prix de ma constance,
Vous ne me donnez que des fers
Pour récompense.

Tout le monde aima l'air de cette chanson, & chacun en apprit aussi-tôt les paroles, quand tout d'un coup Orton qui trouvoit que le second couplet venoit assez bien à son sujet, entreprit d'y faire venir les autres; & l'ayant fait,

diſputa contre le Muſicien & lui dit qu'il connoiſſoit fort bien celui qui avoit fait ces paroles & qu'il n'y avoit pas comme cela. Le Muſicien qui ne connoiſſoit pas l'humeur d'Orton, ſe mit à le contrarier & à lui dire qu'il les avoit écrits de cette ſorte de la propre main de celui qui les avoit faits. Surquoi Orton répondit qu'il en faiſoit toute la compagnie juge; ce qui fut cauſe que chacun connoiſſant bien ſon humeur, & devinant une partie de ſa penſée, le pria de les chanter. Il avoit la voix agréable, & s'ajuſtant au théorbe que ce Muſicien touchoit, il commença à chanter d'autres paroles, ſoit qu'il eût retourné ces vers auſſi-tôt qu'il les entendit, ſoit que la promptitude de ſon eſprit les lui mit en la bouche à meſure qu'il les chan-

toit. Laissant donc le second couplet en son ordre & ainsi qu'il étoit, parce qu'il n'avoit que faire d'y rien changer, il fit entendre les trois autres de cette maniere.

Philis je change
Je ne suis plus sous votre loi ;
Quoiqu'un peu moins belle qu'un
Ange ;
Vous en aimez deux avec moi :
Philis je change.

Mon cœur soupire
Non plus d'Amour, mais de couroux ;
Et puisqu'enfin je me retire
C'est hazard si jamais pour vous
Mon cœur soupire.

Pour recompense
D'avoir souvent mal à propos
Protegé votre impertinence,
Vous choquez votre seul Heros
Pour recompense.

Tout le monde qui sçavoit l'histoire d'Orton, & qui la voyoit si naïvement décrite, ne put s'empêcher de rire, quoique la plupart remarquassent que Lucrece étoit un peu défaite. Et certainement elle ne pouvoit pas s'empêcher d'entendre que ces paroles lui étoient adressées, & toute la compagnie qui sçavoit bien qu'Orton avoit été un des premiers à appuier le merite de Lucrece, & à l'excuser sur quelques mauvaises affaires qui lui étoient arrivées, trouva ce dernier couplet fort hardi; mais il le disoit d'un ton & il jettoit de certains regards à Lucrece, qui lui faisoient tout prendre en jeu, jusques-là même que continuant dans son emportement, le Musicien ayant fini par cette chanson.

Le berger Thirsis sombre & solitaire,
Chantoit à Philis d'amour tout enflamé
Qu'il est doux d'aimer belle bergere!
Qu'il est doux d'aimer & d'être aimé.

Comme tout le monde se levoit, il se mit encore à chanter ce couplet, dont celui du Musicien lui donna l'idée, comme vous jugerez.

Le berger Orton en grande allegresse
Près de sa Philis chante du mieux qu'il peut
Qu'il est doux d'aimer laide maitresse!
Gronde-t-elle, on la hait dès qu'on veut.

L'emportement d'Orton étoit si agréable à tout le monde, que

toute interessée que Lucrece étoit elle ne s'étoit pas si fort fâchée, qu'elle ne s'apperçût bien qu'à moins de se rendre encore plus ridicule, il ne falloit pas en rien témoigner. Ainsi comme une habile femme, elle le flattoit & faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour le flechir: Mais Honorine & lui étoient inexorables. Honorine ne pouvoit lui pardonner l'insigne vol qu'elle avoit voulu lui faire. Ce n'est pas une petite offence aux Dames de cette humeur de leur vouloir ôter un Amant: Et comme Lucrece lui en avoit voulu ôter trois tout d'un coup, il est aisé de croire qu'elle conservoit une grande haine contre elle. D'un autre côté Orton qui faisoit tout ce qu'il pouvoit pour lui plaire, croyant peut-être avancer par-là

par-là ſes deſſeins, faiſoit tous les jours quelque paſquinade, & ce fut dans cette conjoncture que ce couplet qu'on a tant chanté fut fait par lui.

Qui fait plus d'Amans que moi
Dit tous les jours Climene!
A toute heure par ma foi,
J'en fais quatre ſans peine;
Mais ſçavez-vous comme ils ſont;
Quand j'avance, on recule;
Ils m'aſſiegent, je capitule;
Je me rends, ils s'en vont.

Et même pour ne pas épargner ſes Rivaux, comme Montalban avoit hautement declaré que s'étant mis en tête de ſervir Lucrece, à proprement parler, il n'en vouloit qu'à ſes piereries, il l'entreprit un jour. Honorine chantoit ces couplets qui ſont faits enſuite de

Rochers inaccessibles, & principalement celui qui dit,

Un amour mercenaire
Ne fait point mon espoir ;
Mon but est de vous plaire ;
Vous aimer & vous voir.

Orton se souvenant de Lucrece, & regardant Montalban qui étoit present, chanta ces deux couplets qui lui vinrent sans peine.

Un amour mercenaire
Me tient sous votre loi ;
Vous m'êtes necessaire,
Et c'est beaucoup pour moi.

Lorsque la Dame est laide,
De sa difformité
Sçavez-vous le remede?
Un peu d'utilité.

Il étoit difficile que toutes ces choſes ne vinſſent pas à l'oreille de Lucrece, & qu'elle ne s'en fachât à la fin; mais il avoit un ſi fort aſcendant ſur elle, qu'en quelque colere qu'elle fût, quand il arrivoit, il l'appaiſoit toujours, pourvû qu'il eût le loiſir de lui parler: comme en cette rencontre ici, non ſeulement il ſe remit bien avec elle; mais il devint ſon confident, & il lui donna un Amant. Pourquoi diſſimuler avec vous qui êtes la meilleure femme du monde, lui dit-il? Vous avez eu tort de ne m'avoir pas aimé auſſi ſincerement que je vous aimois: Jamais je ne vous euſſe changée; mais c'eſt une affaire faite, il n'y faut plus penſer, je vous avouë que mon cœur eſt engagé, je veux agir franchement avec vous, & je ne vous veux point tromper,

quelque tromperie que vous m'ayez faite. Helas ! oui, reprenoit cette pauvre Lucrece, vous aimez cette folle d'Honorine qui ne vous sera pas si fidelle que moi. Il est vrai, Madame, répondoit Orton, il n'y a pas moyen de m'en dédire.

Que ne puis-je être à deux sans me
rendre infidele ?
Ou que ne suis-je à moi pour me
donner à vous ?

Il chantoit ces vers qu'on fit dans ce tems-là, sur un ton si triste, ou il les prononçoit avec un si grand soupir qu'il lui fendoit le cœur ; mais il n'y a remede, poursuivit-il: tel est mon destin, & l'astre malheureux qui préside à ma triste vie étend ses mauvaises influences jusques sur mes amours : car enfin

[redacted]

que je ſerois heureux, ſi je pouvois vous aimer, tandis que vous avez peut-être volonté de ne me pas hair! Vous ne l'avez pas voulu, tandis que j'en mourois de deſir, & vous ſçavez combien eſt rare dans l'amour le moment du reciproque. Tous les autres Amans s'entretrompent; mais pour moi j'agis franchemenr. Attendez pourtant, diſoit-il, en s'interrompant: attendez, il n'eſt pas juſte que je ſois inſenſible à cette bonne volonté que vous me témoignez. Ne pouvant me donner à vous, il faut que je vous donne un autre moi-même, un ami que j'ai qui eſt jeune homme de qualité, & ſur tout un cœur tout neuf. Allez, je lui veux parler de vous, & je lui veux faire ſentir votre beauté. Il eſt ſi jeune & ſi nouveau qu'il faut un peu

l'éveiller ; mais avec votre merite & le peu que le ciel m'a donné d'adresse, j'espere que j'en ferai quelque chose de bon. Ce qu'il y eut de plaisant, c'est qu'effectivement il avoit un de ses parens qui l'importunoit sans cesse, & que pour s'en deffaire il trouva invention de le rendre amoureux de Lucrece. Il y avoit aussi long-temps qu'il étoit venu d'Angleterre que lui, & il ne sçavoit guere moins notre langue ; mais il parloit si peu principalement d'amour, que toutes ses maîtresses croyoient qu'il venoit de descendre à Calais. Cependant Orton fit si bien que non seulement il le rendit amoureux de cette femme ; mais il lui fit accroire aussi que c'étoit une très-belle personne. Oxtord, lui disoit-il (car il s'appelloit ainsi) je veux te mener chez une des plus jolies femmes

de la Cour de France, chez Lucrece enfin, car tu la connois bien: je m'assure que tu m'en seras obligé? car cette femme t'aime tout-à-fait, & si tu t'y prens comme il faut, tu auras la meilleure fortune de Paris. Elle a de l'esprit comme un Ange, il n'y a rien de si propre que sa maison; mais sur tout elle a des beautez que je ne trouve en personne. Des beautez, reprenoit naïvement ce jeune garçon, ce n'est donc pas celle avec qui tu étois l'autre jour au Cour en portiere. Oui des beautez, reprenoit effrontément Orton, & c'est celle-là même avec qui j'étois l'autre jour. Si tu ne la trouves pas belle, il faut que tu ne t'y connoisses pas du tout. A la verité, ajouta-t'il ce n'est pas une de ces persones qu'on renomme pour la regularité de leurs traits

pour la vivacité de leur teint, pour l'éclat de leurs yeux, pour l'agrément de leur bouche: elle a les yeux un peu ſombres, le teint un peu terni, la bouche un peu enfoncée & plate, la taille un peu groſſe, & tant ſoit peu trop petite; mais avec tout cela c'eſt une belle femme: Je veux t'y mener & te le faire avouer. Enfin il réuſſit ſi bien dans la promeſſe qu'il avoit faite à Lucrece, que cet autre lui-même devint amoureux d'elle; & il l'étourdiſſoit ſi bien par l'abondance de ſes raiſons toutes les fois qu'il vouloit lui maintenir qu'il ne la trouvoit pas belle, qu'à la fin il n'oſa plus le contredire. Le recit qu'il faiſoit de cette intrigue, étoit ſi plaiſant, qu'il ne faut pas s'étonner ſi Honorine qui avoit de l'eſprit, ſembloit

alors le favoriſer plus qu'aucun de ſes Rivaux: car effectivement rien n'étoit plus agreable que tout ce qu'il racontoit de la naiſſance de cet amour, & de la peine qu'il avoit de l'entretenir. Comme il étoit juſte qu'il en fut le confident, c'étoient des plaintes perpetuelles dont il étoit ſans ceſſe chargé; tantôt d'Oxtord qui revenoit toujours à lui dire que Lucrece n'étoit point belle; & tantôt de Lucrece qui ſe plaignoit ſouvent que cet Amant ne parloit point, & ſembloit n'avoir rien à lui dire. Mais Orton appaiſoit toujours ces plaiſans demêlez, en grondant ſerieuſement ſon couſin, & en promettant à Lucrece de lui faire ſa leçon: de telle ſorte que dans trois ſemaines, ou un mois que dura ce plaiſant commerce, il ne ſe paſſoit point de

jour qu'il ne lui arriva quelque avanture extraordinaire. Honorine prenoit un merveilleux plaisir à l'entendre, & comme il est assez naturel que là où un des Rivaux semble être plus favorisé, tous les autres s'unissent contre lui, ou du moins travaillent chacun de leur côté pour le perdre, Orton fut bien-tôt assailli par Egeric & par Montalban. Ce dernier qui avoit été present à la plupart des plaisans contes qu'il avoit fait de Lucrece, d'Oxtord & de lui, ou qui les avoit sçu (parce que dans le monde, il n'y a rien qui se divulgue si aisément qu'une chose plaisante) se fâcha comme Egeric qu'Honorine y prit tant de plaisir. Voyant que quand Orton étoit avec elle, il n'avoit pas le mot à dire, il entreprit de lui nuire par quelque

moyen que ce pût être. Il connoiſſoit l'eſprit de Lucrece, & n'étant point fâché de lui remettre le ſoin de ſa vengeance, il lui raconta ce qu'Orton diſoit d'elle; & il l'aigrit ſi bien contre ce Rival que depuis il la trouva inexorable. Le premier mal qui en arriva à Orton, ce fut qu'elle ne le voulut plus ſouffrir chez elle, & par conſequent elle lui ôta indirectement le moyen de divertir Honorine; ce qu'il ne lui fut pas aiſé de recouvrer ſi-tôt ailleurs. Car comme j'ai dit que l'amour propre étoit ſi puiſſant ſur l'eſprit d'Honorine, la haine ſecrette qu'elle avoit contre Lucrece, étoit principalement cauſe qu'elle ſe plaiſoit tant en ce qu'on diſoit contre elle; mais l'eſprit de Lucrece ne ſe contenta pas de cela. Comme peu à peu elle commença

à sentir qu'il l'avoit rendu ridicule, elle le regarda comme le plus grand de ses ennemis. Elle faisoit ce qu'elle pouvoit pour aigrir Montalban contre lui; mais lui qui étoit fort rusé, ne se soucioit que de l'éloigner de chez Honorine; & songeant combien il seroit ridicule de vanger les querelles de Lucrece, il n'avoit garde de l'entreprendre. Elle trouvoit mieux son compte avec Egeric. Celui-ci étoit plus défiant, plus jaloux & plus colere, & sur tout plus credule. Entreprenant donc ce sot esprit par le motif de sa haine; pour l'y interesser, elle fait tous ses efforts pour lui persuader qu'Orton étoit très-bien avec Honorine; & si bien que cette amitié apparente, & cette familiarité qu'il avoit acquise avec son pere, n'étoit qu'un faux pre-

texte ; qu'Honorine ayant jugé que la galanterie de Montalban feroit trop d'éclat, & l'ayant mieux aimé que lui, l'avoit preferé à tous les deux : & pour le mieux confirmer à ce jaloux : Entre nous lui dit-elle, il me l'a dit ; & c'est sur cela qu'il a fait cette chanson.

Que tes roses, Amour, ont pour moi
peu d'épines,
Qu'en tes prosperitez à tort tu t'imagines
Qu'on doit toujours se plaindre &
pousser des soupirs !
Ah que malgré tes feux, tes fleches
& tes chaînes,
On oublie aisément tes peines,
Quand tu fais goûter tes plaisirs !

Amour regarde moi dans les bras de
Sylvie,

Si tu le peux pourtant, sans me porter envie,
Puis-je avec raison former quelques desirs,
Ah que malgré tes feux, tes fleches & tes chaînes,
On oublie aisément tes peines,
Quand tu fais goûter tes plaisirs!

Il étoit vrai qu'Orton avoit fait ces deux couplets de chanson; mais ç'avoit été sur un autre sujet: Neantmoins Egeric en fut si bien persuadé, qu'il ne faut pas s'étonner si tout sot qu'il étoit, il pût persuader Honorine; non qu'Orton fût un indiscret, mais qu'il falloit qu'elle vécut avec lui avec un peu plus de retenuë. D'un autre côté Orton qui voyoit bien la jalousie d'Egeric, étoit bien aise de la maintenir pour s'en

mocquer, croyant que dans la ſottiſe de ce Rival, il retrouveroit ce qu'il avoit perdu, en ne voyant plus Lucrece; c'eſt à dire dequoi divertir Honorine; mais elle ne prenoit pas tant de plaiſir à entendre médire de ſes Amans, qu'à entendre mal parler de ſa Rivale. Toutes les fois donc qu'Orton qui vouloit donner de la jalouſie à Egeric, lui diſoit qu'il n'avoit bougé de tout le jour de chez Honorine; qu'il ſçavoit bien où elle paſſeroit la journée, où elle iroit à ſes devotions, & mille choſes de cette nature, Egeric ne lui diſoit rien; mais il l'alloit auſſi-tôt redire à Honorine, & il lui faiſoit accroire qu'Orton en tiroit avantage, & enfin il la menagea ſi bien à ſon tour, qu'elle prit reſolution de ne vivre plus avec l'Anglois, comme de

coûtume. Orton qui vit qu'en même temps Egeric sembloit lui succeder, crut qu'elle le vouloit épouser, & agissant à sa maniere accoûtumée pour tourner son Rival en ridicule; ce fut sur ce sujet qu'il fit ces vers.

Vous en usez en fille sage,
Quand vous recherchez ce magot;
Pour un mari quel avantage
Que de passer pour riche & sot.

Quoique maint Rival en enrage,
Laissez gronder les mécontens;
Quand il s'agit de mariage,
Il faut s'accommoder au temps.

Qu'en vain un blondin se propose
D'en contrefaire le marri,
Etre honnête homme est peu de chose,
Quand on ne cherche qu'un Mari.

La fleurette & ce badinage
Dont un Damoiseau vous combat,
Ne donnent pas un équipage,
Comme les pistoles d'un fat.

Qu'il n'ait esprit, mine ni grace;
Hé pourquoi vous en allarmer?
Un galant tient si bien la place
D'un mari qu'on ne peut aimer.

Quoique votre orgueil me méprise,
Et que je vous voye à regret.
Courre au devant de sa franchise;
S'il vous épouse, c'est bien fait.

N'épargnez pas quelques avances,
Vous les reprendrez sur son bien:
Mais ô frivoles esperances!
Qu'en dira-t-on, s'il n'en fait rien?

Qu'auront servi ces complaisances
En de si grands sujets d'ennuy,

Ces respects & ces déferences
Indignes de vous & de lui ?

Pour le forcer à l'Himenée
C'est beaucoup que votre beauté,
Pour peu qu'il eut l'ame tournée
Devers la generosité.

L'amour dont son ame est atteinte,
Lui peut donner quelque tourment ;
Mais quoi qu'elle dût être sainte,
Il l'entend peut-être autrement.

Je ne dirai rien qui l'outrage ;
Mais je maintiendrai jusqu'au bout
Qu'à deux doigts près du mariage,
Je le pouvois suivre par tout.

Pour vous, Philis, je vous pardonne;
Car quoi qui me puisse animer,
Je n'ai jamais hay personne,
Pour n'avoir pû m'en faire aimer.

Honorine qui eut peur qu'Orton ne la traitât comme il avoit fait Lucrece, ne ſe fâcha point de ces vers ; mais elle lui deffendit de les publier ; & pour l'y obliger, elle ſe mit à le traiter un peu plus doucement qu'elle n'avoit fait depuis quelque temps. D'un autre côté ſoit qu'il eut plus d'eſtime pour elle, qu'il n'en avoit pour Lucrece, ſoit qu'étant de plus grande qualité, elle lui inſpirât plus de reſpect, il ſe conduiſit ſi bien qu'elle n'eut point ſujet de s'en plaindre. Juſques-là que comme elle commença enfin à vouloir rompre avec lui : & comme beaucoup de perſonnes lui en demandoient la cauſe, il n'entra jamais dans la raillerie qu'on en vouloit faire, hors une ſeule fois à la verité ; mais ce fut une ſi plaiſante choſe, que tout autre

que lui qui l'auroit penſée, ne ſe ſeroit jamais empêché de la dire. Tout le monde ſçavoit qu'il avoit été des amis d'Honorine. Or un jour qu'il y avoit une grande collation chez une Dame où l'un & l'autre étoient, & qu'elle lui faiſoit mauvais viſage, il arriva par hazard, & tout le monde le remarqua, qu'au lieu d'Ortolans on avoit ſervi une honnête quantité de moineaux, ſoit par épargne, ſoit par impoſſibilité d'en trouver, & tout le monde ſoupçonnoit plutôt le premier à cauſe de l'humeur de celle qui donnoit cette collation. Cette Dame étoit de la connoiſſance d'Orton; mais non pas de ſes plus particulieres amies : toutefois comme elle avoit remarqué la mauvaiſe mine qu'Honorine lui faiſoit, pour avoir le plaiſir de le faire diſcou-

rir, elle l'aborda avec deux des principales Dames de l'aſſemblée, & le tirant en un des coins de la ſalle où l'on avoit mangé : Nous ne ſommes que nous trois lui dit-elle, nous ſommes de vos amies, & vous ne ſçauriez nous celer ce qu'il y a entre Honorine & vous, ſans nous faire injuſtice. Orton qui ne vouloit point s'expliquer pour les raiſons que j'ai dites, lui diſoit qu'il n'en ſçavoit rien, que tout le monde connoiſſoit l'humeur de cette perſonne; qu'il lui arrivoit de ſe fâcher avec ſes meilleures amies, & mille raiſons qui n'étoient rien moins que ce qu'il penſoit ; mais dont aucune ne ſatisfaiſoit ces Dames. Ce qui fut cauſe que celle-ci qui s'étoit peut-être vantée aux deux autres de leur donner ce divertiſſement ſe mit à le preſſer plus qu'aupara-

vant, en lui disant qu'il y avoit quelque avanture amoureuse cachée là-dessous; & qu'il ne vouloit pas avouer qu'il avoit été sacrifié à Egeric. Ce qu'elle lui disoit pour le faire parler, à cause qu'Egeric étoit-là, & qu'Honorine lui faisoit bon visage, tant qu'enfin soit pour se débarasser, ou pour se vanger de cette Dame: Je ne suis point Amant d'Honorine, répondit-il, je n'ai pû découvrir ce qui m'a pû brouiller avec elle, & j'y ai fait tout ce que j'ai pû; mais comme ayant en tête de faire une collation magnifique, & n'ayant point d'Ortolans, vous avez mis une quantité effroyable de moineaux en la place, il se peut faire que la pauvre fille ayant quelque sacrifice à faire, & n'ayant point d'Amans, a donné un ami, &

m'a choiſi pour cela. Cette Dame n'oſa mal prendre la liberté d'Orton ; mais ſe voyant ſi bien payée de ſa curioſité, elle ceſſa non-ſeulement de le preſſer davantage; mais elle ſe mêla auſſi-tôt dans le reſte de l'aſſemblée. Ces deux Dames qu'elle avoit amenées, & qui trouverent cette réponſe ſpirituelle, demeurerent avec lui pour en rire ; & comme il y en avoit une qui étoit extremement de ſes amies, elle lui dit que ce n'étoit pas aſſez de cette réponſe ; mais qu'il falloit qu'il en fit un couplet de chanſon. Ce qu'elle n'eut pas ſi-tôt dit qu'il tourna auſſi-tôt cette penſée, ſur la meſure d'un air qu'elle avoit chanté un peu auparavant, & la lui fit entendre en cette ſorte.

Comme par faute d'Ortolans ;
Moineaux ont été de service,
Les amis passent pour galands ;
En sacrifice.

Mille gens ont chanté ce couplet, sans l'entendre, & Orton le chanta mille fois devant Honorine, sans qu'elle en pût sçavoir l'explication mais comme elle commençoit de plus en plus à le compter pour le dernier de ses Amans, en un moment la fortune les défit l'un de l'aurre. Orton contre son attente, reçut des lettres d'Angleterre, par lesquelles on lui mandoit que ses affaires étoient faites; qu'il pouvoit s'en retourner, & qu'il rentreroit en possession d'une partie de son bien. Ce qui fut cause que de l'humeur dont il étoit, sans presque dire adieu à

personne,

personne, il quitta la France, & depuis on n'a point entendu parler de lui. Alors Honorine commença peu à peu à se trouver plus d'affaires que dans le temps qu'elle avoit trois Amans à contenter, soit que n'en favorisant aucun plus que l'autre il fut plus aisé de faire diversion dans un plus grand nombre, soit que l'antiquité du temps commençât à autoriser les deux qui lui restoient, ou que la fuite de l'autre fit valoir leur constance: Ils en devinrent plus hardis, & elle s'en trouva cruellement persecutée. Il n'y avoit plus à choisir qu'entre un sot fort riche, & un galant homme fort indiscret; mais son imagination qui étoit frappée de moins d'objets, n'en étoit pas moins dangereusement blessée. Si Montalban touchoit bien plus

ſon cœur, les richeſſes d'Egeric touchoient bien plus puiſſamment ſon avarice. Ainſi pour accorder enfin ſon humeur coquette & le deſir qu'elle avoit de s'établir, & pour ne point ſortir du deſſein qu'elle avoit pris de faire un galant auparavant qu'un mari, elle reſolut après une ſi longue irreſolution de prendre en ces deux Amans, ce qu'elle n'avoit pû trouver en un ſeul : C'eſt-a dire en peu de paroles de conſerver toujours Egeric pour l'épouſer, & de faire galanterie avec Montalban, malgré ſon indiſcretion qu'elle avoit tant redoutée. Elle lui écrivoit le moins qu'elle pouvoit, & encore ayant trouvé l'invention de varier ſon écriture, elle crut que ſon affaire étoit tout-à-fait ſecrette. En effet elle le fut quelque temps, car comme on

connoiſſoit cet homme fort vain, on ne croyoit pas aiſément ce qu'il diſoit ; ce qui arrive à tous les menteurs qui détruiſent la verité dans leur bouche : mais enfin, il eſt bien difficile de ſe conduire, comme faiſoit cette fille ; & ne pas juſtifier des Amans faits comme celui-ci. Admirez cependant le hazard & ſa ſimplicité : Elle étoit une fois à la campagne à quarante ou cinquante lieuës de Paris, & ayant toujours entretenu commerce avec Montalban, elle lui permit enfin de l'aller voir ſecrettement, parcequ'il en trouva un pretexte qui lui perſuada que jamais on ne le croiroit, quand il voudroit s'en vanter. Il étoit demeuré à Paris dans le temps que la Cour fut à Poitiers, non qu'il fit rien contre ſon devoir ; mais étant arrêté par les conſi-

dérations de ſon amour, il s'entretenoit bien auprès des Miniſtres par les avis qu'il donnoit; & il déclaroit aſſez hautement ſon parti, pour n'être pas accuſé de l'abandonner: il fit donc ſi bien par les intelligences qu'il avoit avec la Cour, qu'il eut commiſſion d'aller dans la même Province où étoit Honorine, trouver une perſonne de qualité qui y avoit grand credit, pour negocier avec lui & pour l'arrêter dans le ſervice du Roy. ayant obtenu cette commiſſion, il en donna avis à Honorine, & il la preſſa tellement que ſous ce pretexte, elle lui permit de l'aller voir; & le fit introduire une nuit dans ſon appartement, où il demeura enfermé tout le jour ſuivant & la ſeconde nuit, à la fin de laquelle il s'en retourna, n'ayant

cependant vécu que de ce qu'on lui apportoit à elle même, ſous le pretexte d'une maladie qu'elle feignit. Et pendant le temps qu'il ne pouvoit être avec elle, il demeuroit dans un petit cabinet qui étoit à la ruelle de ſon lit, où il n'y avoit qu'une fenêtre qu'elle fit ſoigneuſement fermer, de peur que d'un corps de logis oppoſite, on ne le vît au travers des vitres. Or de tout ceci il arriva la plus bizarre avanture du monde. On ne s'informoit point où étoit allé Montalban, & l'on n'en ſçavoit rien. Soit qu'il n'eût point voulu divulguer cette faveur qu'il ne l'eût reçûë, ſoit que les conſiderations de ſa fortune lui fiſſent garder le ſecret de ſon amour; de peur que venant à publier qu'il étoit venu en cette Province, on ne cojecturât quelque choſe de

ſa négociation, & que par conſequent cela ne le mît mal à la Cour, il fut ſecret pour quelque temps. Cependant on joua à Paris le Dom Japhet, & il fut trouvé ſi plaiſant, qu'on eut curioſité de revoir les premieres pieces du même Auteur, inimitable en ce genre d'écrire & plein d'eſprit & d'invention en toutes ſes productions. Jodelet Maitre-valet fut redemandé ; & le long-temps qu'il y avoit qu'on ne l'avoit vû, lui rendant toutes les graces de la nouveauté, jamais il n'y en eut une ſi agreable repreſentation. Lucrece y étoit avec ſept ou huit perſonnes qui étoient de celles qui voyoient le plus ſouvent Honorine. Il arriva que le premier Acte fut un de ceux qui plut davantage à toute cette troupe, & principalement cet endroit où

Jodelet dit :

Qu'il ne va que de nuit, & que son
Maître
Est le plus grand veilleur qui se trouve
peut-être.

Comme il arrive souvent qu'au retour d'une Comedie agréable, il y a toujours quelques vers, dont chacun se charge la memoire, & quelque endroit qu'on veut faire passer pour le plus beau, celui qui frappa le plus cette compagnie, fut celui que je viens de dire, & par hazard encore ce qui est exprimé en ces deux vers.

Nous portons à la nuit amitié singuliere,
Et serions biens fachez d'avoir vû la
lumiere.

Soit que de la maniere dont Jodelet les dit, il leur eût donné une grace extraordinaire, soit que plaisans, comme ils le sont effectivement, à l'endroit où ils sont appliquez, ils excitassent la joye qui animoit cette troupe, après la Comedie, cette compagnie se retira chez Lucrece, redisant presque sans cesse ces deux vers, dans la bonne humeur où chacun étoit. Comme il est fort ordinaire quand on se trouve dans quelques plaisirs de souhaiter les absens qui sont le plus touchez du divertissement dont on jouit, on commença à souhaiter Honorine, & à desirer qu'elle eût été presente à cette Comedie, comme effectivement c'étoit un des passetems qui la touchoit le plus (ce qui étoit à la connoissance de la plupart de cette troupe: car entre

autres Egeric & Orſy y étoient) Inſenſiblement après avoir bien parlé d'elle, on ſe mit à dire qu'il lui falloit écrire, & pour cet effet, Lucrece ſe fit apporter ſon écritoire, & voulut lui faire une lettre; mais elle avoit l'eſprit ſi diſtrait, qu'il ne lui fut pas poſſible de rien penſer qui lui ſemblât propre. Ce qui fut cauſe qu'après avoir commencé plus de vingt lettres, ſans y pouvoir trouver de ſuite, quelqu'un lui dit qu'il falloit lui écrire quelque endroit de la Comedie; que ne ſçachant point ce que [illegible] ſeroit, cela l'embaraſſeroit, & qu'au reſte ce galimatias & l'explication qu'elle y voudroit donner, auroit quelque choſe de plaiſant. Orſy fut de ce ſentiment; & comme Lucrece lui en eut demandé ſon avis: En verité, Madame, lui dit-il, vous

ne sçauriez mieux faire. Faites moi donc ma lettre, lui répondit-elle: écrivez, lui dit-il, & en même temps se mit à lui dicter ses grandes paroles.

Tout ce que je vous puis dire, ma chere cousine, c'est qu'on se divertit à Paris admirablement bien, depuis que vous en êtes partie. Nous voudrions pour l'amour de vous que vous en fissiez de même; car pour vous le dire en un mot, & afin que vous n'en soyez pas étonnée depuis votre départ.

Nous portons à la nuit amitié singuliere,
Et serions bien fâchés d'avoir vû la lumiere.

Tout le monde se mit à rire de cette folie; mais ce qu'il y eut

encore de bien plus fatal à la pauvre Honorine, c'eſt que dans l'emportement où tout le monde étoit, chacun voulut avoir part à cette lettre. Lucrece avoit commencé de lui écrire dans une grande feuille; quelqu'un dit qu'il n'y avoit pas d'apparance de lui envoyer ſi peu de paroles dans un ſi grand papier, & l'on conclut auſſi-tôt que chacun y mettroit ce qu'il penſeroit. Orſy & Egeric prirent la plume, & écrivirent encore les deux vers de la Comedie: Ce qui fit un ſi plaiſant effet par la diverſité de leurs écritures, & par la nouveauté du compliment, que quatre ou cinq perſonnes qui étoient de la compagnie, lui firent les mêmes civilitez, & voulurent que ces deux vers fuſſent écrits de leur main, avec quelque proſe fort ſuccinte,

Je vous honore trés-fort, mit une certaine Dame; mais belle Honorine,

Nous portons à la nuit amitié singuliere,
Et serions bien fâchez d'avoir vû la lumiere.

Votre absence m'est insupportable, avoit écrit quelqu'un qui vouloit contrefaire le stile d'Egeric: Mais comme votre serviteur très-humble & votre très-humble serviteur, durant votre éloignement.

Nous Portons à la nuit amitié singuliere,
Et serions bien fachez d'avoir vû la lumiere

Par le calcul qu'Honorine fit de

cette lettre ſur la datte qu'elle portoit, il y avoit trois jours que Montalban pouvoit être retourné à Paris, quand elle fut écrite. Il ne faut donc pas trouver étrange ſi n'entendant rien à tout ce galimatias, & ne ſe ſouvenant point d'où ces deux vers étoient tirez, elle ne douta point quand elle reçut cette lettre, que toutes ces perſonnes ne lui vouluſſent parler de la viſite de Montalban. Quand notre imagination eſt une fois ſaiſie de crainte, tout contribuë à augmenter le deſordre où l'on eſt. Elle ſe figura l'indiſcretion de ſon Amant, l'envie ſecrette que Lucrece avoit contre elle, la jalouſie d'Egeric, & l'humeur moqueuſe d'Orſy, & trouvant quelque raiſon pour tous les autres qui avoient eu part à cette plaiſanterie, elle ne douta point que

l'entrevuë qu'elle avoit accordé à Montalban, ne fût déja l'entretien de toutes les ruelles. Dans cette pensée voulant tacher de fléchir Lucrece, elle lui écrivit, & lui faisant cent amitiez, elle la pria de lui mander ce qu'effectivement Montalban avoit dit à son retour; & elle lui juroit dans sa lettre qu'elle ne l'avoit vû qu'en presence d'une de ses parentes, qui avoit toujours été chez elle pendant tout ce temps-là; qu'à la verité elle n'avoit pas voulu le dire à son pere, de peur d'une reprimande; mais qu'elle avoit eu tort, puisqu'il n'y avoit rien au monde de si innocent. Une excuse qu'on ne demande point, est souvent une forte accusation; Lucrece ne l'aimoit pas tant, & n'etoit pas si aisée à fléchir qu'elle se le figuroit. L'Histoire des trois

maris & de tout le mal qu'Orton lui avoit fait, lui tenoit au cœur, & elle regardoit toujours Honorine comme la principale cause de toutes les railleries qui étoient tombées sur elle. Elle commence donc dans sa haine secrette & rusée à faire tout ce qu'il falloit pour empêcher qu'on ne crut ce qu'elle témoignoit croire bien indubitablement; c'est à sçavoir l'innocence d'Honorine. Elle avoit chez elle deux ou trois des ses amies qu'elle jugea les moins secrettes, & elle leur fit bien promettre qu'elles ne diroient rien de ce qu'elle leur alloit apprendre. Quand elle leur lût la lettre d'Honorine, & quand elle envoya querir Montalban, Elle lui dit d'abord qu'il faisoit bien le secret au sujet des visites qu'il rendoit aux Dames, afin

qu'il lui fit bien des ſermens qu'il n'avoit point été dans la Province où étoit Honorine, & lui faiſant voir enſuite ſa lettre, lui fit de grandes reprimendes de ſon indiſcretion. Montalban jugeant que le temps requis à ſa diſcretion du côté de ſon ambaſſade étoit paſſé, ou que cette avanture découverte étoit un moyen de la tenir encore plus ſecrette, & concevant dans le diſcours de Lucrece par quel accident ſa Maitreſſe avoit pris l'allarme, ne fut point fâché de tirer en même temps la gloire de la faveur qu'il avoit reçûë, à celle de la diſcretion qu'il avoit euë à la celer; & depuis il fit ſi bien de ſon côté, qu'avec le ſecours de Lucrece & de ſes amies, jamais affaire n'a été divulguée comme celle-là. Mais ce ne fut pas l'unique malheur

heur qui arriva à cette pauvre fille. L'avis quelle reçut de toutes ſes amies de l'éclat de cette affaire l'obligea de revenir à Paris, pour témoigner par une autre conduite qu'elle n'étoit point capable du crime dont on l'accuſoit, & pour tâcher de ſe marier, croyant bien que cela lui feroit un tort épouvantable, ſi ces bruits continuoient. Mais elle n'eût pas peu de peine à appaiſer le deſordre qui s'élevoit entre ces deux Amans. Montalban abuſoit de ſon empire, & Egeric étoit merveilleuſement irrité. Elle ne pouvoit hautement rompre avec le premier, à cauſe de l'avantage qu'il avoit ſur elle, & elle vouloit épouſer Egeric, à qui de neceſſité il ne falloit pas moins qu'un ſacrifice pareil pour le faire revenir de la jalouſie que lui

avoient donné tous ces méchans bruits qui étoient parvenus à ses oreilles. Avec le temps pourtant, elle fit si bien que par une espece de traité, elle arrêta avec ces deux Amans, qu'elle ne reverroit plus ni l'un ni l'autre chez elle, n'osant plus y voir Montalban, de peur qu'Egeric ne la quittât, & n'osant y recevoir Egeric, après en avoir chassé l'autre, de peur qu'il ne s'emportât ; car elle ne pût retirer ses lettres. Toutefois l'un & l'autre demeurerent d'accord de ce mutuel banissement ; parce qu'elle fit esperer à Montalban, que si elle pouvoit obliger son pere à consentir qu'elle l'épousât, elle l'épouseroit ; & que d'un autre côté pensant serieusement à épouser Egeric, elle eût bien-tôt une intrigue secrette avec lui. Par ces raisons, par son

adresse, & par la discretion d'Egeric, elle fut quelque temps en repos, & sa réputation se rétablit si bien, que tout lemonde croyoit que la visite de Montalban étoit fort innocente, quand il lui arriva le plus grand malheur du monde. Egeric & elle se voyant chez une Demoiselle qui avoit été à sa mere, & qui demeuroit à la gréve, par malheur aprés quelques rendez-vous qu'on n'avoit point sçus, & où il ne leur arriva aucune disgrace; ils s'en donnerent un dans ce logis, le propre jour qu'il y eut tant de tumulte à l'Hotel-de-Ville. Honorine vint dans son carrosse incontinent après dîné, & elle le renvoya aussi-tôt avec sa Demoiselle, l'ayant expressement chargée de dire à son pere qu'elle étoit chez Lucrece, ou chez quelque autre de ses amies. Bien-

tôt après Egeric arriva en chaiſe ; & ils ne furent pas ſi-tôt dans une chambre dont les fenêtres regardoient ſur la place, qu'ils virent qu'une multitude effroyable de peuple s'y aſſembla, & que dès l'heure Honorine commença à s'appercevoir qu'elle ne pourroit s'en retourner de toute la journée, & ſe trouva par conſequent en des inquietudes épouvantables. Egeric faiſoit ce qu'il pouvoit pour lui remettre l'eſprit, & par la ſédition qu'il voyoit devant ſes yeux, il lui alleguoit que le déſordre ſeroit ſi grand par tout Paris, qu'elle pourroit facilement feindre quelque autre embarras, ou que du moins on ne ſongeroit pas à elle, puiſqu'on ne pourroit jamais deviner le lieu où elle étoit. Quoiqu'il pût dire, Honorine ne pouvoit dompter ſa crain-

te, voyant que le peuple irrité vouloit mettre le feu à l'Hôtel-de-Ville, & que tous les Voiſins étoient allarmez pour leurs maiſons; mais elle ſembloit encore avoir quelque préſentiment du malheur qui lui arriva: car jugez, je vous prie, ſi l'on en peut imaginer un plus grand. Tout le monde ſçait l'Epouvantable déſordre qui arriva dans ce quartier, le peril que coururent tous ceux qui compoſoient l'Aſſemblée de l'Hôtel-de-Ville, & le ſoin que chacun prit pour ſe ſauver. Montalban étoit de ceux-là, en ayant été convié pour faire compagnie à une perſonne de conſideration, qui jugea à propos de ſe faire eſcorter: & comme il n'importoit point de quel parti l'on fût pour courir grand riſque d'être déchiré, il eſt aiſé de croire que tout brave

qu'il étoit, il eut part aux appréhensions qu'eurent tous ceux qui se virent assaillir par cette populace forcenée. Aprés avoir longtemps attendu, comme les autres, quel seroit son destin, ne pouvant plus resister aux cruelles inquietudes qui l'agitoient, il resolut avec sept ou huit qui se trouverent aussi braves que lui, de fondre l'épée à la main au travers d'une des portes où l'on avoit mis le feu, & de se sauver, malgré cette canaille furieuse. Ceux qui furent tuez en cette triste journée sortirent avec lui; mais il fut si heureux qu'il ne fut seulement pas blessé. Toutefois étant reconnu parce qu'il avoit l'épée à la main, pour un de ceux qui étoient sortis de l'Hôtel-de-Ville, il fut vivement poursuivi, & à un tel point que le trouvant de hazard devant

la porte du logis où Honorine & Egeric étoient entrez, il se jette dedans, & aprés lui dix ou douze mutins qui le poursuivoient. Il monte l'escalier avec la diligence qu'on peut se figurer, & tout éperdu entre enfin dans une chambre dont il pousse la porte de vive force. Mais jugez quel fut son étonnement, & lequel fut le plus éperdu d'Honorine ou de lui, car c'étoit la chambre même où elle étoit seule avec son Rival. C'est ce qu'il est plus aisé de se figurer, qu'il ne m'est facile de l'exprimer. Montalban qui avoit l'épée à la main, & qui dut apparemment entrer dans une rage contre Egeric, eut pourtant encore assez de raison pour ne le pas tuer; mais comme tout d'un coup il s'avisa que ses habits étoient à peu près semblables aux siens, & qu'il

n'étoit pas moins troublé ; par une presence d'esprit admirable, il se mit à songer que dans l'obscurité de l'escalier, le peuple qui le poursuivoit auroit peut-être perdu son idée, & il commença à se jetter sur son Rival, criant (ensorte que ceux qui enfonçoient la porte qu'il verouilla en entrant) peussent l'entendre, qu'il ne vouloit pas que sa maison servit de retraite aux monopoleurs. Ce qui lui reussit si heureusement que ce peuple qui en même temps enfonça la porte, s'unit avec lui contre Egeric, qui par malheur fut reconnu de quelqu'un de la troupe pour un partisan. Ainsi Montalban fut vangé de la déloyauté d'Honorine. A la fin pourtant intervenant au secours de son Rixal qui fut cruellement battu, il feignit d'avoir pitié de lui

lui, & par cette charitable cruauté il le tira d'entre les bras de cette canaille qui l'eût sans doute achevé. Honorine eut de grandes inquietudes pendant tout ce temps-là, & depuis encore : car on peut juger combien long-temps Montalban lui garda le secret. Son pere qui fut averti de cette avanture par le grand bruit qu'elle fit, l'enleva bien-tôt après, & la mit en Convent. Le pauvre Egeric fut long-temps à se guerir des coups qu'il reçut en cette sanglante mêlée. Si Orton a entendu parler d'Honorine, il n'avoit garde de revenir pour l'épouser. Lucrece est demeurée fort ridicule, & Montalban voyant que ses affaires se décousoient fort, est passé en l'Amerique avec la compagnie nouvelle qui s'y est allé établir. Voilà mon Histoire. Et à mon

avis l'instruction qu'on en peut tirer, est que la peste n'est gueres moins à redouter que trois Amans comme ceux qu'Honorine avoit faits. Il est vrai, dit aussi-tôt Uralie, que si cette Dame avoit entrepris d'aimer tous les Amans qu'on devroit hair, elle n'en pouvoit choisir trois qui fussent plus dignes de haine que ces trois ici. On en dira ce qu'on voudra, répondit Frontenie; mais pour montrer à Gelonide qui me reprocha hier mon injustice envers les hommes, que ce n'est point par caprice que je parlois contre eux, c'est qu'aujourd'hui je veux prendre leur parti, & je ne craindrai point de dire que deux Maîtresses comme Lucrece & Honorine, ne sont pas moins haïssables que leurs Amans. A la vérité, dit Silerite, personne n

deffendra Lucrece ; mais pour la pauvre Honorine, je trouve tant de malheur en son avanture, que je ne puis pas imputer toutes ses disgraces à son imprudence seule. Je trouve, repliqua la Princesse, que la belle passion se peut deffendre ; mais je ne sçai pas comme on pourroit proteger la coquetterie. On peut plaindre ces personnes qui par une forte inclination ou par un destin invincible, aiment ce qu'elles ne devroient pas aimer, ou l'aiment plus fortement qu'elles ne le devroient ; mais peut-on seulement excuser celles qui sans nulle passion, & par une simple fantaisie tombent dans le même emportement ? Aussi, reprit Aplanice, on voit tous les jours que le seul desir de conserver des Amans, deshonnore plus de certaines Dames,

qui au fond ſont innocentes, que d'autres qui tomberoient dans le malheur de quelque attachement. Cela eſt ſans doute ; reprit Gelonide, & principalement quand cette tolerance qui devient commune à pluſieurs eſt cauſée pour quelqu'un par les raiſons d'un interêt ſordide & mépriſable, C'eſt ce qui ne ſe peut nier, reprit Uralie, & c'eſt ce qu'on voit tous les jours dans le monde. Une galanterie ſoupçonnée de quelque interêt, attire un ſi grand mépris à la Dame, que de quelque condition qu'elle puiſſe être, il n'y a rien qui autoriſe tant la ſatire contre elle. La conſideration, le reſpect ou la crainte empêchent quelquefois la paſquinade pour les autres; mais la médiſance trouve ſi peu de contredit ſur ce ſujet, que perſonne n'oſe embraſſer ce

parti. Vous voyez bien que je ne deffends pas un sot, parce qu'il est riche; mais mettant ce ridicule interêt à part, je vous avouë que je serois fort embarassée si pour quelque punition de mes fautes, ou par quelque puissante constellation, je me voyois forcée d'aimer un de ces trois Amans: car sans être comme Honorine, & sans les regarder tous trois, par ce qu'ils avoient d'aimable, je voudrois bien qu'on examinât lequel seroit le plus malheureux à une Dame d'être contrainte par la puissance de son destin d'aimer qui ne l'aimeroit point (car Orton m'a toujours paru sans amour) d'aimer un sot, ou d'aimer un indiscret. Si cela étoit possible, dit la Princesse, on ne peut pas faire naître une plus grande difficulté. Je serois pour

celui auquel je pourrois le moins penser, ajouta Aplanice, que je pourrois voir le moins, ou ne point voir du tout. Il seroit aisé d'être neutre en de tels partis ; reprit Gelonide. Et moi, continua Silerite, je voudrois qu'il m'aimât, qu'il fût honnête homme, & qu'il fût discret. Mais il faudroit choisir de ces trois ici, repartit Frontenie, & je vous avouë que j'apprehende si fort d'être reduite à ce triste choix par quelque puissance inconcevable, que depuis qu'on a parlé, je ne fais que songer s'il n'y a point quelque accident étrange, quelque fortune superieure, ou quelque goût bizare qui m'y puisse forcer, & je suis si aise d'avoir trouvé qu'on ne peut jamais aimer un sot comme un sot, que je n'en puis pas exprimer ma joye.

On peut aimer un impertinent; mais on ne le connoît jamais tel: & ainſi quoi qu'apparemment nous ne devions pas tròp prendre ce parti-là, il n'y auroit perſonne qui ne l'aimât mieux que les deux autres. Il faudroit, dit la Princeſſe, ſuppoſer qu'on l'auroit épouſé. Et en ce cas, répondit Gelonide, on vivroit bien avec lui, & on auroit beau dire, on ne pourroit l'aimer. Mais ſeroit ce un moindre tourment, répondit la Princeſſe, que celui d'apprehender une indiſcretion, ou d'aimer qui ne vous aimeroit pas? Il ſeroit moins honteux, reprit Frontenie, & cela ſeroit cauſe qu'une honnête perſonne l'aimeroit encore mieux. Il eſt vrai, dit Silerite, & l'on pourroit encore ajouter pour ce qui concerne les deux autres, que ce n'eſt que la

même chose ; puisque, difficilement une femme peut s'imaginer d'être aimée d'un homme dont elle apprehende une indiscretion. Tout cela est vrai, dit Uralie, & ainsi personne de nous autres ne peut se voir dans le danger de proteger l'impertinent. Vous n'aviez que faire de craindre cela, dit Gelonide ; car on ne vous soupçonnera jamais de prendre ce parti. Non plus que vous, lui repartit Aplanice, celui d'aimer qui ne vous aimeroit pas: car c'est une extremité où je croi que vous ne vous trouverez jamais reduite. Il seroit juste que je répondisse à votre civilité, repliqua Gelonide ; mais pour vous montrer l'estime que j'ai pour vous, c'est que je vous donne ma survivance, ou plutôt la peine de parler demain, pour punition de m'avoir dit une

ſi grande flaterie. Je vous raconterai une hiſtoire de votre pays, répondit Aplanice, qui eſt tombée entre mes mains dans un voyage que j'y ai fait autrefois. De quelque pays qu'elle puiſſe être reprit Gelonide, je la juge très-agreable, quand elle ſera en votre bouche; mais en diſant cela, elle fit un certain ſignal, & tout d'un coup il fallut que nous nous écartaſſions, cinq ou ſix hommes que nous étions, qui cachions un ſi excellent joueur de harpe, qui étoit à un des coins de ce cabinet. Pendant que Gelonide racontoit ſon hiſtoire, cet homme ſe gliſſa par derriere nous, & entra ſans qu'aucun y prît garde, tant tout le monde étoit attentif à ce qu'elle racontoit. Sa harpe étoit ſi bien d'accord, & Gelonide avoit ſi bien concerté le diver-

tiſſement qu'elle vouloit donner à la Princeſſe, qu'à un ſignal qu'elle fit ſi ſubtilement que perſonne ne put l'obſerver, on entendit une harmonie admirable. Ceux qui ont entendu les plus excellens maîtres, en peuvent juger; car il eſt certain que celui-ci ne leur cedoit en rien. Il pouvoit le diſputer à Orphée même, & il entra ſi ſubtilement dans ce cabinet, qu'on auroit pû croire qu'on l'avoit fait reſſuſciter par quelque ſçavant tour de magie. Cet Orphée ſçavoit toutes les plus belles pieces qu'on ait composées depuis long-temps. Et certainement c'eſt un des premiers hommes en cette divine ſcience; mais quelque attention qu'on lui prêtât, la Princeſſe ne pût s'empêcher de dire dans la premiere ſurpriſe où elle fut, qu'il paroiſſoit bien

que Gelonide avoit ordonné le divertiſſement de cette journée ; car on étoit allé querir cet homme à plus de vingt lieuës de là. Le temps qui ſe fit fort beau, obligea la Princeſſe de ſortir après ce divertiſſement. La beauté de l'allée du Mail fit qu'on ne chercha point d'autre promenade. La Princeſſe commanda qu'on apportât ce qui étoit neceſſaire pour y jouer, & en ſe promenant, elle joua deux ou trois parties avec Frontenie. Il ne leur en fallut pas davantage pour faire admirer leur adreſſe à tout le monde. Les violons de la Princeſſe ſuivoient cependant, & cela encore de l'ordonnance de Gelonide.

Comme il n'y a rien d'éternel en ce monde, une ſi belle journée finît. Aplanice lui vit ſucceder celle qui lui étoit deſtinée. Ce fut

dans un bois qui eſt à une lieuë & demie du Château qu'elle voulut établir ſon trône. Il n'y a rien de ſi agreable que ce bois-là. Les arbres s'élevent à l'envie l'un de l'autre. Leur feuillage étoit revenu, & le verd naiſſant de leur faîte avec la mouſſe qui ſervoit comme d'un beau tapis de pied, avoient quelque choſe de ſi beau qu'on ne peut pas l'exprimer. Ces Dames avoient au reſte je ne ſçai quoi dans leur habillement de ſi libre & de ſi champêtre, que voyant Aurelie ſi belle, avec un air ſi grand & ſi divin, au milieu de de cette troupe adorable, il étoit aiſé de la comparer à la chaſte Diane prenant le frais au retour d'une Chaſſe avec ſes Nymphes Chaſſereſſes ou avec les Déitez des Boccages. Sans trop avoir l'imagination de la Poëſie

dans l'esprit, il n'y eut aucun de nous qui ne se souvint de ces innocentes Déitez : car il n'y a personne qui ne pense les avoir vuës aussi bien que Malherbe.

Comme on les trouve quelque fois,
En jupe dessous les feuillées,
Dansant au silence des bois.

Mais soit Déitez celestes, Driades, ou mortelles seulement, il y en eut une que nous avons nommée Aplanice, qui parla ainsi.



Bt. fr. Fried. Fund.
Oct 1936.